

The background of the cover is a photograph of a lake at dawn or dusk. The sky is overcast and grey. The water is calm, reflecting the light. In the foreground, a dark metal fence runs across the lower part of the frame. Several ducks are swimming in the water. The overall mood is quiet and atmospheric.

T. Combe
(Adèle Huguenin-Vuillemin)

**CINQ
ÉPISODES
D'UNE VIE**
(tome 1)

1928

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des ma- tières

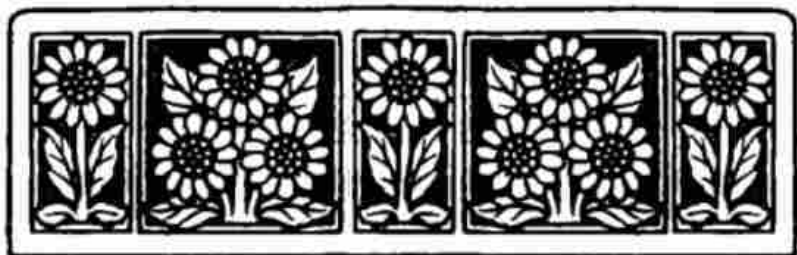
<i>Premier épisode à Londres</i>	4
CHAPITRE I La Maison des Miroirs	5
CHAPITRE II Pourriture dorée	16
CHAPITRE III On la forme	27
CHAPITRE IV Perplexités.....	38
CHAPITRE V Grande aventure.....	49
CHAPITRE VI En revenant de l'Église	59
CHAPITRE VII Complications.....	70
CHAPITRE VIII Picoterie.....	81
CHAPITRE IX Visites.....	92
<i>Second épisode à Londres</i>	102
CHAPITRE PREMIER Débâcle	103
CHAPITRE II La Pension Steven.....	114
CHAPITRE III Thérèse tâtonne.....	125
CHAPITRE IV Errances	135
CHAPITRE V Erreurs.....	146
CHAPITRE VI Faut-il ?	156
CHAPITRE VII Il ne faut pas	167

CHAPITRE VIII Conseils qu'on ne demande pas	178
CHAPITRE IX Le Débat de la Grande Folie.....	189
<i>Troisième épisode à Londres.....</i>	200
CHAPITRE I Thérèse brûle ses vaisseaux	201
CHAPITRE II Le logis rose	211
CHAPITRE III Le Filet de l'oiseleur	221
CHAPITRE IV Au pied du mur	231
CHAPITRE V Le saut dans le noir	240
CHAPITRE VI L'Anneau	250
CHAPITRE VII Lune de miel.....	261
Ce livre numérique	271

Premier épisode à Londres

CHAPITRE I

La Maison des Miroirs



Tous les panneaux de l'escalier étaient des miroirs encadrés de moulures blanc et or. La jeune fille s'y voyait venir, de face, de profil, de trois quarts, en montant, derrière le domestique chargé de l'annoncer, les belles marches de chêne luisant où les pas s'étouffaient dans le ruban velouté d'un tapis fauve d'Axminster.

Le premier palier s'élargissait en une petite serre pleine de palmes, de fougères, où tintaient les gouttes d'un mince jet d'eau. Au second palier, encore l'obsession des miroirs, et trois portes en face, à droite et à gauche, dont l'une s'entr'ouvrit ; par la fente, un regard glissa comme une flèche. On entendit un chuchotement, puis ce rire étouffé que les jeunes Anglaises appellent « giggle », leur

langue ayant apparemment besoin d'un terme dont l'équivalent manque au français.

« Je les fais rire, ça s'annonce mal », pensa l'objet de cet espionnage embusqué.

La porte du salon – miroirs – fut ouverte toute grande par le valet de chambre qui annonça en prononçant du mieux qu'il put : « Mad'me-selle Lemâ. »

– Mademoiselle Thérèse Lemaire, fit d'un ton d'accueil et en un français excellent la dame magnifique dont la main chargée de bagues et le bras lourd de bracelets s'arrondirent pour inviter la jeune personne à s'approcher.

Thérèse, quoique ignorante et gauche, était fière ; elle s'était juré que personne en Angleterre ne l'intimiderait, ou que du moins on ne s'en douterait point. Qu'au contraire, souvent, on serait plus intimidé qu'elle, par un système qu'elle avait mis à l'essai déjà sur le bateau, entre Dieppe et New-Haven. Elle promena lentement ses yeux du bas en haut sur la dame, dont elle considéra ensuite la tête avec des prunelles immobiles.

M^{me} Nymoll aussitôt porta la main à ses cheveux, se tourna vers le miroir immense incrusté dans la boiserie derrière un vaste divan. Ne constatant aucun désordre dans sa coiffure, elle revint

à Thérèse qui, maintenant baissait les yeux gravement, poliment. Après dix secondes de silence, la conversation s'engagea.

— Je n'aurai pas beaucoup de temps, c'est mon jour, j'attends des amies, commença M^{me} Nymoll, frôlant du doigt les plis soyeux et abondants de sa robe d'un rouge hardi, riche et profond comme le cœur d'une rose rouge.

À demi décolletée, cette femme de trente-cinq ans portait très haut une petite tête rendue intéressante par d'immenses yeux noirs dévorants et par un teint d'ivoire mat, dépourvu du moindre nuage rose naturel ou artificiel. De longues boucles d'oreille et un collier formé de pierres bizarres brun-vert, teintées et veinées comme des algues, serties de petits brillants, ajoutaient au surah pourpre de la robe une note exotique, indoue, comme une fugace vision de pierres volées à une idole dans un temple. Telle fut l'image qui flotta un instant devant les yeux de Thérèse la romantique.

— Oui, c'est à cause de mon jour que vous me trouvez dans cette toilette, poursuivit M^{me} Nymoll. Demain j'aurais été mise plus simplement pour vous recevoir.

Thérèse allait dire : « Je regrette... » Mais elle se ravisa à temps et eut le bon esprit de prononcer : « Je ne regrette pas ». M^{me} Nymoll sourit et elle voulut bien dire :

– Je vois que vous n’êtes point sotte... Maintenant parlons vite de notre affaire. D’après votre lettre, vous avez vingt ans.

– Oui, madame, vingt ans.

– Vous n’avez pas encore fait d’éductions ?

– Ah ! non, madame, répondit Thérèse qui songea : « La mienne est à peine commencée. »

– C’est dommage, c’est grand dommage... Il m’est difficile de confier mes quatre filles – qui ne sont pas toujours commodes – à une débutante...

M^{me} Nymoll fixait sur Thérèse ses yeux ardents, comme si à force de la regarder, elle eût pu lui suggérer de dire qu’elle avait fait des éductions. La pauvre petite sentait sa timidité revenir comme une vague et la submerger dans un étouffement de gaucherie muette.

– Vous êtes Genevoise, reprit la dame d’un élan, comme si elle s’accrochait à une planche de salut.

– Non, madame, je vous l’ai écrit en vous envoyant mon diplôme ; je suis Neuchâteloise.

– Mais, mademoiselle, quand on n'est pas Française, il faut au moins être Genevoise pour enseigner le français !

– Je suis désolée, madame, fit Thérèse avec un air aussi peu désolé que possible.

– Enfin, passons là-dessus. Moi j'ai appris le français avec une Parisienne.

– On s'en doute, madame.

M^{me} Nymoll sourit pour la seconde fois.

– Vous me plaisez d'ailleurs, mademoiselle. Vous êtes fraîche comme un beau fruit. On y mordrait. Vous avez de belles dents saines. De jolies mains, ça se voit dans vos gants de soie qui vous moulent.

Ces gants, deux shillings six, avaient été la première emplette de Thérèse à Londres. Elle n'en avait jamais vu d'aussi fins dans sa petite ville natale où d'ailleurs elle n'avait pas vu grand'chose.

M^{me} Nymoll repartit :

– Ôtez un peu votre chapeau, que je voie vos cheveux...

Thérèse, interloquée, obéit machinalement.

– C'est à vous, cette grosse natte ?

– Sans aucun doute, madame.

– Ça me plairait de voir défaits ces beaux cheveux, et vous devez avoir de jolies épaules, fit la dame aux bijoux d'idole d'un air contemplatif.

Thérèse se leva, prise d'un malaise singulier.

– Comme je n'ai pas encore fait d'éductions... murmura-t-elle.

– Non, non, attendez. Il faut que mes filles vous voient...

M^{me} Nymoll étendit la main vers un bouton de sonnette ; le valet de chambre parut immédiatement, comme s'il était resté en faction derrière la porte.

– Priez les jeunes demoiselles de monter. Toutes, prononça en anglais la dame d'ivoire et de pourpre qui commençait à exercer sur Thérèse une vague fascination. Elles décideront. Je m'en remets souvent à elles pour mon personnel de maison.

Quatre jeunes filles entrèrent, pouffant de rire, et se rangèrent en tuyaux d'orgue au bout du divan dont leur mère occupait l'extrémité.

– Mademoiselle Lemaire, commença leur maman, vous plairait-elle comme institutrice ? Elle n'a encore fait aucune éducation.

– Nous la formerons, dit l'aînée en français.

– Pas sévère, trop jeune, fit la seconde.

Et les deux cadettes essayèrent également une petite phrase assez indistincte, que Thérèse crut saisir, et qu'elle eût traduite comme suit : « Pas mal, sans blague... »

– « Ah ! non ! pensa-t-elle, ce sont des gens impossibles... Je devrais me sauver... »

Elle ne se sauva pas, car depuis trois semaines qu'elle avait mis une annonce dans le Times, ses ressources fondaient, bien qu'elle eût choisi une pension des plus modestes.

Rien de convenable ne s'était présenté ; elle avait subi une demi-douzaine d'interrogatoires ; on avait braqué sur elle plusieurs face-à-mains ; on l'avait trouvée, ici, trop jeune pour accompagner de grandes demoiselles, et là, pas assez jeune pour jouer avec de petits enfants. On lui avait offert, dans une maison où l'escalier n'avait pas de tapis, un salaire misérable pour gaver de science trois jeunes filles en vue d'un examen. Dans un quartier plus élégant, la dame avait jugé la musique de Thérèse médiocre, ce qu'elle était en effet. Une certaine villa de Maida Vale lui avait paru singulièrement pleine de jeunes gens qui tous désiraient prendre des leçons de français...

Chaque soir, Thérèse remontait un peu plus lasse et inquiète dans sa petite chambre qu'encombraient une grande malle et la caisse de livres très lourde, coûteuse à trimballer, qui avait fait ouvrir des yeux ronds à sa logeuse.

Enfin, le billet poli de M^{me} Nymoll était venu faire briller une lueur d'espoir sur un horizon assez sombre. L'heure d'une entrevue avait été fixée, et Thérèse se trouvait là sous le feu convergent de cinq paires d'yeux qui la détaillaient.

– Nous pourrions essayer, conclut M^{me} Nymoll au bout de trois minutes. Vos certificats d'études sont satisfaisants. Nous mettrons noir sur blanc les conditions. Mes filles, vous pouvez retourner à vos affaires. Mademoiselle, veuillez attendre encore un instant.

Attirant à elle un buvard, elle en sortit une feuille de papier pliée en quatre.

– Jetez-y un coup d'œil et dites-moi si vous êtes d'accord.

Thérèse ne s'attendait pas au large salaire stipulé ; moins encore à certaines clauses du programme : « *Mademoiselle s'engage à causer frivolités avec ses élèves...* »

« Qu'est-ce qu'on entend par là ? Je n'y risque pas grand'chose, pensa-t-elle. « *Mademoiselle surveillera ses élèves de très près.* » Elles semblent avoir besoin de surveillance, en effet. Elles comptent me former ? Nous verrons bien !

*** **

Le lendemain déjà, Thérèse s'installait dans la maison des Miroirs et cherchait à comprendre son nouveau milieu.

Sa chambre était charmante, blanche et verte ; sur le papier de tenture, de petits bouquets de seringat d'un blanc virginal parmi le feuillage vert étaient semés au hasard, si naturels qu'on aurait cru qu'ils embaumaient. Thérèse n'avait jamais vu de chambre à coucher où tous les meubles, tous les accessoires, toutes les étoffes se répondaient dans un unisson de couleurs.

Le lit était laqué en blanc avec des filets verts. Le bougeoir était de porcelaine verte et blanche et l'éteignoir représentait la tête d'un bonhomme en bonnet de coton vert et blanc.

Thérèse s'amusa longtemps à ces détails, admira que l'armoire fût à glace encadrée de blanc. Elle

vida sa malle et sa caisse de livres, que la femme de chambre retira ensuite sur le palier. Elle trouva étrange que cette fille lui demandât aussitôt, d'un air assez hardi, ce qu'elle pensait des jeunes demoiselles.

– Je sais très peu d'anglais, répondit Thérèse qui en savait bien assez pour répondre.

Car elle avait étudié l'anglais toute l'année précédente ; elle n'avait plus guère qu'un peu d'usage à acquérir. La femme de chambre tourna sur ses talons, s'adressa à elle-même une grimace effrontée dans la glace de l'armoire et puis revint :

– Je suis très bien avec miss Julia. C'est déjà moi qui ai fait partir l'autre, celle d'avant vous ; elle faisait de l'œil à monsieur. J'ai averti miss Julia qui l'a dit à sa maman.

– Vraiment, commença Thérèse décontenancée, je n'ai pas à savoir cela.

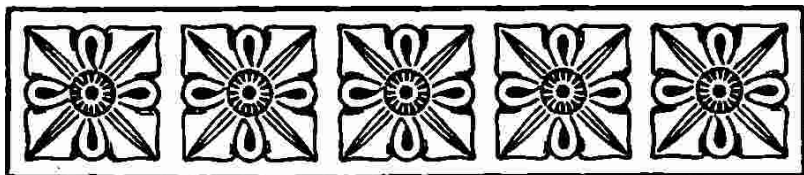
– Mais si ! mais si ! ça vous fait comprendre qu'il faut être bien avec moi. Meilleur pour vous. Ces demoiselles vous gobent tout à fait. Elles vous trouvent jolie. Mais faites attention quand vous vous promènerez dans Hyde-Park. Ce n'est pas vous qu'il faut que les messieurs regardent.

Thérèse prit le parti de rire.

– Merci du conseil. Je ne demande pas mieux que d’être bien avec vous, fit-elle.

CHAPITRE II

Pourriture dorée



Au lunch, cette simple enfant d'Helvétie s'aperçut bien vite qu'elle avait tout à apprendre. Déjà le bruit du gong qui remplissait la maison de sa vibration formidable l'avait fait tressaillir. « Ce sera leur genre de cloche pour les repas », pensa-t-elle. Et elle descendit. Elle ouvrit au hasard une porte qui se trouva être en effet celle de la salle à manger, mais, sur le seuil, elle hésita.

La jeune Rosamonde, douze ans, perchée sur le dossier d'un haut fauteuil de cuir, s'y livrait à une gymnastique extraordinaire. Son buste pendait en arrière, ses jambes pendaient sur le devant, tout à fait comme un traversin plié par le milieu sur un chevalet. Et les jambes, longues et minces dans leurs bas noirs, gesticulaient. En face du spectacle, le butler – ce fonctionnaire supérieur de la domes-

ticité, qu'en français on dénommerait maître d'hôtel ou majordome – le butler, les deux poings sur ses hanches, riait, si sa grimace libidineuse n'était pas plutôt un ricanement assez sadique.

L'œil de Rosamonde, bien qu'à l'envers, du coin du dossier aperçut Thérèse effarée, incertaine d'avancer ou de se sauver. Aussitôt la fillette opéra un rétablissement instantané, glissa sur le cuir, se trouva assise au fond du fauteuil.

– Je suis souple, n'est-ce pas ? Mugridge ne voulait pas croire que je suis si souple, alors je lui montrais... Bon ! voici les autres.

Le butler prit sa place près du buffet ; figure de bois, favoris corrects, pas plus d'expression qu'un mannequin.

– Maman vous prie de l'excuser, elle déjeune en ville, dit miss Connie, l'aînée des quatre sœurs. Vous voudrez bien accompagner les petites chez notre professeur de danse et ensuite Julia et moi à la promenade.

Le butler servit miss Connie la première parce qu'elle occupait la place de sa mère au haut de la table ; ensuite Thérèse, trop heureuse d'avoir un modèle pour la façon de s'y prendre. Elle n'avait jamais vu de couteau à poisson en argent ; on lui avait soigneusement inculqué que le poisson ne

doit point être touché avec un couteau d'acier. Elle refusa le vin que Mugridge lui offrait en murmurant à son oreille : « Claret, miss ? » Elle mangea très peu, car dès la première minute ses quatre élèves la harcelèrent de questions, de remarques ou d'interjections dans les deux langues.

Connie était assez belle de traits, grande et mince, mais sans teint, comme déjà fanée. Julia qui avait environ quinze ans, était laide, d'une laideur malsaine, les yeux lourds, des ombres presque verdâtres au creux des joues. Mais Mondie – ou Rosamonde – par contre, une vraie petite beauté aux couleurs éclatantes, aux yeux noirs, montrait en riant à tout propos les plus jolies petites dents du monde et se trémoussait sur sa chaise avec la vivacité d'un lézard. Ethel, la cadette, paraissait languissante au contraire ; blanche, onduleuse, distraite, elle parlait moins que ses sœurs ; ses mouvements étaient lents, d'une grâce un peu maniérée.

On avait mangé du poulet rôti, puis des asperges, menu léger à cause de la leçon de danse. On était au dessert quand le butler prononça :

– Ne vous bourrez pas de noisettes, mesdemoiselles, la voiture sera là dans dix minutes.

Thérèse comprit très bien l'expression anglaise : « Don't stuff yourselves... » et quand les quatre jeunes personnes pouffèrent de rire, elle se demanda si elle avait tout rêvé, depuis l'exercice du traversin et le vilain ricanement de Mugridge, jusqu'à ces familiarités déconcertantes. Décidément, la maisonnée Nymoll sortait tout à fait du genre « roman anglais recommandé ».

— L'idée de maman, fit Connie, c'était que nous nous empilions toutes les cinq dans le fiacre. Économie de un shilling six. Mais j'ai mis mon pied en bas. (Traduction d'un anglicisme qui signifie : s'opposer. Mettre son pied dans la porte pour l'empêcher de se fermer.) Mademoiselle reviendra dans le fiacre nous prendre quand elle aura livré les petites au bourreau.

— Moi j'aime bien notre bourreau, fit languissamment Ethel.

— Oui, parce que tu es sa favorite, s'écria Mondie, parce qu'il t'offre son siège et qu'il te dit : « Mettez-vous là, je vous l'ai chauffé. » Il est français, monsieur Gaillard, ajouta-t-elle pour renseigner Thérèse. Ah ! ce qu'il valse bien ! Il est divin quand il valse.

Dès qu'elles furent les trois dans la voiture, Mondie se tournant vers Thérèse, prononça :

– Je n'avais pas encore vu votre chapeau. Il est bien. Mais vous savez que l'œil de paon porte malheur.

Thérèse était coiffée d'un chapeau sérieux qu'on appelait cette année-là capote Alexandra, et la garniture en était une bande plate de plumes de paon collées où les yeux chatoyants étaient disposés avec symétrie.

– Dans ce cas, il arrivera beaucoup de malheurs ce printemps, répondit Thérèse ; j'ai vu l'œil de paon dans toutes les devantures des modistes.

– Ce bleu vous va très bien, murmura Ethel. Vous avez tellement de teint ! Vous pourriez en revendre à Julia...

Et quand elle avait parlé de son air de n'y pas toucher, elle semblait n'avoir rien dit.

– Vous savez toutes si bien le français que je me demande à quoi vous sert une institutrice française, remarqua l'institutrice « qui n'avait encore jamais fait d'éductions ».

– Mais voyons ! vous êtes notre chien de berger ! s'exclama Mondie. Nous sommes trop âgées pour les bonnes. Une femme de chambre, ce n'est pas assez chic. Et puis nous sommes quatre ; une grosse tranche à partager. Connie sort déjà avec

maman. Julia aime sa Trondish qui lui apprend des choses... comment... capiteuses ? oui capiteuses.

Dès que Thérèse eut remis ses deux innocents agneaux à l'énorme madame Gaillard qui, assise près de la porte des salons de danse, accueillit les arrivantes avec des effusions et des compliments, elle se hâta de remonter dans son fiacre, se demandant quelles nouvelles révélations, d'une mentalité inconnue jusqu'ici à son honnête simplicité, l'attendaient. « Je me déniaise, il n'y a pas d'erreur, et ça va vite ! », pensait-elle.

Connie et Julia, marchant à côté d'elle, se tenaient admirablement, aussi correctes que la « Jeune Fille Française bien Élevée ». Elles dirigèrent la conversation dans le but évident d'instruire leur institutrice ; elles lui apprirent que ce printemps, on devait tenir l'ombrelle fermée ou le parapluie par le milieu du corps et non par la poignée. Qu'il y a une allée à la mode, et une qui ne l'est pas, à droite et à gauche de la piste des cavaliers ; qu'à Londres une dame et même une jeune fille salue la première un monsieur jeune ou vieux, pour l'autoriser à saluer en réponse.

Ensuite la conversation prit un tour religieux assez inattendu.

– Nous sommes haute église cela va sans dire ; aussi haute que possible, dit Connie. J'ai un petit autel dans ma chambre, je vous le montrerai, mademoiselle. Toute la Sainte Famille, des figurines hautes comme mon doigt, jolies comme tout. Je dis mes péchés à Notre Bonne Mère. En rentrant, nous passons à Sainte-Fidelia, une chapelle mignonne, une vraie bonbonnière, vous verrez. J'y fais ma petite dévotion.

Elle et sa sœur Julia échangèrent un coup d'œil, un rire étouffé.

– Oui, fit Julia, nous avons un prie-dieu à nous, avec un dossier qui ferme à clef comme une boîte aux lettres, c'est pratique... Tu as la clef, Connie ? Vous pourrez rester dehors, mademoiselle. Vous êtes une raide protestante, n'est-ce pas ?

– Je suis protestante, répondit Thérèse. Mais j'entrerais tout de même avec vous.

*** **

Il n'était pas nécessaire d'être un détective bien subtil pour saisir au vol le petit escamotage autour du prie-dieu. Connie s'agenouilla et sous l'abri de sa tête penchée, de son bras gauche accoudé, elle

glissa une clef dans la minuscule serrure, souleva le couvercle du dossier, où, dans cette sorte de boîte, dormait un édifiant livre de prières. Thérèse, debout, se pencha vers Connie, mais Julia promptement s'interposa, entourant de son bras l'épaule de sa sœur de manière à cacher le livre qu'elle feuilletait rapidement, puis qu'elle referma d'un air déçu et maussade.

– Votre dévotion est vite faite, dit Thérèse quand elles franchirent de nouveau le portail.

Connie eut un geste d'impatience et Julia une grimace de dérision.

La rue aristocratique qu'elles suivaient était bordée de hautes maisons noircies par l'éternelle fumée de Londres, mais des jardinières longues, en céramique, pleines de fleurs, jonquilles, narcisses, jacinthes, égayaient chaque fenêtre et chaque balcon au-dessus du perron à colonnes. Des femmes élégantes, des gentlemen en tenue impeccable sortaient de ces belles demeures ou y entraient, ou encore se promenaient dans le petit square grillé qui faisait face.

Thérèse remarqua que Connie saluait souvent le monsieur qui les croisait. Elle inclinait la tête gracieusement avec un sourire. Le monsieur ôtait précipitamment son chapeau, d'un air étonné,

comme quelqu'un qui se demande : « ... Mais, voyons... qui est cette jeune personne ? »

– Vous connaissez beaucoup de monde dans ce quartier, ne peut s'empêcher de dire l'institutrice « qui n'avait pas encore fait d'éductions ».

– N'est-ce pas ? fut toute la réponse de Connie.

Julia prenait un air ennuyé...

– Tu sais, je m'embête dans les grands prix ! protesta-t-elle.

Puis elle se mit à parler anglais très rapidement et à demi-voix.

– Comme tu voudras, fit Connie d'un ton affable de sœur aînée. Nous rentrerons par la gare de Victoria, mademoiselle, c'est tout près de chez nous.

– La dernière fois, nous avons entendu une scène, dit Julia qui prit le bras de Thérèse pour la faire marcher plus vite. Il y avait une demoiselle qui cramponnait un monsieur ; elle se plaignait au policeman que ce monsieur lui avait volé sa montre chez elle, deux nuits avant... Elle le repinçait là. J'ai appris des mots nouveaux, Trondisch me les a expliqués. C'est bien plus amusant que les belles rues. Dépêchons-nous. Mais le soir, ça serait encore plus drôle.

L'énorme gare, avec sa marée intérieure montante et descendante, de voyageurs, de porteurs, de fiacres, intéressa Thérèse, mais Julia eut beau tourner la tête de tous les côtés, elle ne surprit aucun incident du genre qu'elle espérait.

– On se rase, rentrons pour le thé, fit-elle boudeuse.

Le thé des jeunes filles était servi dans la salle d'études au second étage. Thérèse fut informée que son devoir et son privilège était de le verser et qu'il fallait savoir si chaque personne prenait du lait, de la crème, du sucre et combien de morceaux.

– Chez nous, on passe le sucrier et le crémier et chacun se sert comme il veut ; c'est plus simple, se permit-elle de faire remarquer...

– Oui, la mode française, je crois qu'on commence à l'adopter dans les maisons tout à fait chic où il y a deux valets de pied pour offrir les plateaux, dit Connie d'un air profondément réfléchi... Mais, s'écria-t-elle beaucoup plus vivement, vous oubliez de rincer ma tasse, mademoiselle !... Voilà le bol à rincer, le pot d'eau chaude. Je ne vais pas boire ma seconde tasse non rincée ! Vous ne savez donc rien de ces usages...

– Chez nous, répéta Thérèse en essayant de ne pas rougir, ce qui la fit rougir davantage, on ne rince pas les tasses. Je trouve ce bol de rinçage assez dégoûtant. On met une passoire sur la tasse, ou un joli petit panier d'argent dans le bec de la théière, comme ça il n'y a pas de feuilles dans la tasse...

– Vous voudrez bien, mademoiselle, vous conformer à nos coutumes, dit Connie de son ton important si parfaitement ridicule.

Et Thérèse se souvint que cette jeune personne avait déclaré : « Nous la formerons. »

CHAPITRE III

On la forme



– Mon Dieu, je ne demande pas mieux que de les apprendre, vos coutumes insulaires, fit Thérèse qui pensa que pour n’être pas trop piétinée, elle ferait bien de sortir bec et ongles.

– Insulaires ! s’écria Julia, s’imaginant sans doute que cet adjectif était parent d’insolent ou d’insultant. Insulaire ! Qu’est-ce que cela veut dire ?

– Vous pourrez le chercher dans votre dictionnaire.

Alors Julia fit une grimace décidément épouvantable, qui lui retirait les lèvres sur les dents et les gencives, lui haussait les pommettes, lui enfonçait la cavité des yeux sous les sourcils.

– Écoute, dit Connie, tu sais que je n'aime pas ta grimace de tête de mort, ça m'impressionne et ça fait peur à mademoiselle.

– Peur, non, protesta Thérèse, mais, Julia, vous ne devriez pas vous enlaidir encore, la nature y a suffisamment pourvu !

Aussitôt les traits du désagréable visage reprirent leur place normale, une onde de colère passa sur les joues et dans les yeux. Et puis il se fit un immense silence.

Il faut admettre tout de suite que Thérèse Lemaire, sensible, fière, et combative, même agressive sous la gangue de sa timidité, n'était pas venue à Londres pour s'occuper de pédagogie, mais pour voir le monde et si possible en faire le tour. Son diplôme, ses quelques talents devaient lui servir à gagner son pain ; mais elle ne possédait aucune qualité d'éducatrice et n'en souhaitait point. Elle avait peu d'empire sur elle-même, et ses réactions étaient d'une extrême vivacité.

– Vous êtes méchante, mademoiselle, fit Connie avec un petit sourire ambigu.

– Peut-être, comme il est dit dans la chanson :

« Cet animal est très méchant,
Quand on l'attaque, il se défend ! »

– Console-toi, Julia, voilà mademoiselle qui se traite d'animal, que veux-tu de mieux ! s'esclaffa Connie renversée sur sa chaise qui glissa, et l'héritière du nom Nymoll se trouva par terre.

Cela fit une diversion. Thérèse Lemaire se demandait comment elles en étaient venues les trois à cet échange d'aménités ; elle regrettait déjà la flèche assez venimeuse qu'elle avait décochée à cette pauvre fille, bien laide en effet, mais qui n'était pas coupable de son physique.

« Oui, c'était lâche, concéda-t-elle à sa conscience ; mais à la fin ces deux petites poseuses m'énervent. Et dire que je ne suis débarquée ici que de ce matin ! »

Après le thé, on se mit au travail ; Connie joua des gammes et des arpèges sur le vieux piano d'étude assez fêlé, et Julia peina dans les dédales de la grammaire allemande.

– Demain ce sera plus amusant, fit Connie en interrompant ses exercices. Nous allons toutes les quatre au cours du Prince Charmant.

– Tiens ! qu'est-ce qu'on y apprend ? demanda Thérèse qui cherchait à retrouver sa bonne humeur.

– Le français, la conversation, l'histoire, la littérature, toujours et exclusivement de France. C'est un cours très coté. Il paraît que le père déjà, le vieux monsieur Sylvain, était tout à fait la coqueluche des jeunes filles de son externat. Le fils a succédé. C'est lui le Prince Charmant, le flirt de notre vénérée mère... Vous avez l'air interloquée, chère mademoiselle ?

– Il y a de quoi, dit Thérèse.

– Mais non, mais non ! Un flirt platonique... c'est bien ainsi qu'on dit ? Comment trouvez-vous maman ? Grand chic, n'est-ce pas ? Exotique. Elle est née aux Indes. C'est ce qui lui fait ce teint mat. Nous n'avons pas du tout le teint anglais ; chez Julia ça tourne au vert, chez moi c'est la nuance biscuit. Les deux petites sont mieux, ces petites misérables. Mondie, c'est des fraises dans de la crème, et Ethel, blancheur et fadeur d'une poignée de neige. Nous, moi et Julia, nous avons du piment, vous ne trouvez pas ?

– Laisse-moi apprendre mes déclinaisons, fit Julia lamentable. Qu'est-ce que je vais prendre de Herr Laubach, si je ne les sais pas...

Le soir, après son dîner solitaire d'institutrice, dans la salle d'étude, Thérèse remonta chez elle, s'assit devant sa petite table et se mit à écrire une

lettre sans grand entrain. Elle en était à dépeindre pour sa correspondante la Maison des Miroirs et la toilette rouge de M^{me} Nymoll, quand elle laissa tomber sa plume, saisie d'une subite détresse. Était-ce le mal du pays qui s'abattait sur elle ? était-ce un dégoût de l'entourage, de ces filles effrontées, peut-être vicieuses ? de ces domestiques, complices goguenards ? de cette femme du monde élégante, féline, aux yeux brûlants d'un feu énigmatique ?

« C'est trop ! c'est trop ! murmurait Thérèse, la tête dans ses mains, la lettre et la plume poussées de côté avec le buvard... C'est trop à la fois... Je ne comprends pas !... Où suis-je tombée ? Je me trompe sans doute à force d'être ignorante... Jusqu'ici, je n'ai connu que de simples braves gens. Le grand monde est-il ainsi ? Ces jeunes filles, ces affreuses jeunes filles qui ont une si bonne tenue et qui sont au fond... immondes !... Non, je ne dois même pas penser ce mot... Des domestiques, une femme de chambre, un butler les ont instruites de vilaines choses... Elles sont plus innocentes que leur langage... Révoltant !... le flirt de leur vénérée mère ! Et cette détestable Julia qui s'intéresse aux filles du trottoir... Ces lettres par contrebande du prie-Dieu ! Ah ! non, je ne dois pas... je ne peux pas rester ici... seule, toute

seule !... Il faut me ressaisir, je suis toujours exagérée. Et je suis fatiguée. Au fond, j'ai lutté tout le jour pour me tenir en bride... sans y réussir... Oh ! ça fait du bien de pleurer... »

Elle sanglotait comme une petite fille, le front sur ses deux mains jointes au bord de la table. Un léger coup frappé à la porte la fit se redresser comme un ressort.

– N'entrez pas ! cria-t-elle.

La porte s'ouvrit comme si on avait crié d'entrer, au contraire, et M^{me} Nymoll, en grand décolleté du soir, apparut sur le seuil, sinieuse et souriante.

– Comment ? vous avez pleuré ! Déjà ! Moi qui ai fait tout mon possible pour que vous soyez heureuse sous notre toit. N'avez-vous pas une gentille chambre ? J'avais donné ordre qu'on vous monte un bon dîner... Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? fit M^{me} Nymoll d'une voix caressante, s'approchant de Thérèse par derrière et lui prenant la tête dans ses deux mains pour la relever, la tourner un peu, puis la considérer de plus près en se penchant.

– Ce n'est rien, protesta la jeune fille, s'épongeant les yeux avec son petit mouchoir en tampon. Ce n'est rien du tout. Le dépaysement. J'avais crié : « N'entrez pas. »

– Ah ! moi, quand j'ai frappé à une porte dans ma maison, je n'écoute pas ce qu'on répond. J'entre, c'est mon droit, prononça la dame d'un ton assez hautain.

– J'aurais dû mettre le verrou, je le ferai une autre fois, murmura Thérèse qui aurait voulu ajouter : « Suis-je chez moi dans cette chambre ? »

– Non, non, reprit M^{me} Nymoll de nouveau apaisante et douce, il n'y aura pas « d'autre fois », vous ne pleurerez plus. Je ne veux pas que vous gâtiez ces jolis yeux, ces belles joues. Tenez, voici un petit baiser qui vous rafraîchira le teint...

Thérèse n'eut pas le temps de se dérober à cette caresse subite et surprenante ; les lèvres rouges de la Belle Idole se promenèrent sur sa joue du haut en bas, comme un chatouillis plutôt que comme un baiser.

– Pauvre petite ! pauvre petit chat tout seul ! mais on va l'apprivoiser, ce petit chat ! Je veux être votre amie, dites ? Entre nous, ici ? Je vous appellerai Thérèse, et vous me trouverez un petit nom d'amitié. Voulez-vous m'appeler Bibi ?

Thérèse était tellement énervée et stupéfaite qu'elle ne savait plus à quoi elle en était, elle éclata de rire. Il y avait bien encore un sanglot au fond de

ce rire, mais M^{me} Nymoll sembla y entendre un acquiescement.

– Ça va mieux, dit-elle. Maintenant, si Bibi ne vous convient pas, voulez-vous Indiana ? C'est un joli nom, c'est le titre d'un beau roman de passion, et je suis née aux Indes. Essayez, Thérèse !

– Non, non, protesta la jeune institutrice. Cela ne convient pas du tout... Je ne vous connais pas... je veux dire que vous ne me connaissez pas assez...

– Eh bien ! faisons connaissance. Offrez-moi une chaise d'abord.

Thérèse Lemaire venait de se mettre debout, repoussant derrière elle la petite table, car son étrange visiteuse laissait peu d'espace entre elles deux.

– C'est un petit canapé qu'il nous faudrait pour causer gentiment. Je m'assieds sur votre lit, vous permettez ? Ça se fait beaucoup en Angleterre. Venez vous asseoir à côté de moi.

– Je suis bien ici, madame, dit Thérèse, raide et droite sur sa petite chaise cannée en blanc et vert, naturellement.

M^{me} Nymoll s'arrangea une pose de sultane, en biais sur le lit, une jambe pliée, l'autre pendante,

le coude dans les oreillers. Car la femme de chambre avait déjà fait la couverture.

– Maintenant, causons ; je ne vous ai pas vue de tout le jour, j'ai lunché en ville, j'ai fait des courses ; j'ai dîné en tête-à-tête avec le Seigneur de ces lieux. Vous n'avez pas encore vu mon mari.

– Non, madame, pas encore.

– C'est un très brave homme tout à fait insensible. Quel âge me donnez-vous, ma belle pêche où je voudrais mordre ?...

Thérèse calcula vite : « Connie a seize ans ; on se marie jeune aux Indes, à dix-sept, dix-huit ans. »

– Peut-être trente-quatre ans, madame.

– C'est exact, hélas ! mais vous pourriez ajouter que j'en parais trente. Voyons, par charité !

– Moi je veux bien, madame, vous en paraissez trente.

– Je vous dirai un secret, poursuivit Indiana en baissant la voix. Une bohémienne m'a prédit que je connaîtrais l'amour assez tard, après trente ans...

Thérèse était encore, à vingt ans, dans sa candeur première. Elle songea : « Je ne comprends pas. Une femme mariée, mère de quatre filles, n'a

pas connu l'amour ? Non, je ne comprends pas... Et ce que ça m'est égal, d'ailleurs ! »

— Donc, je ne désespère point, continua la romantique personne. J'ai un flirt, ce n'est pas l'amour, le grand amour. Un jeune Français très bien qui m'est tout dévoué. Nous avons fait un voyage ensemble l'été dernier, à Bayreuth pour entendre les Nibelungen. J'avais avec moi Connie et ma femme de chambre ; c'était d'une décence absolue. Dans une excursion à la campagne pour nous remettre de cette musique, nous avons été trempés comme une soupe par un orage. On nous a fait un grand feu dans l'auberge, nous nous sommes séchés devant, tous les quatre en... non pas exactement en chemise, mais enfin dans des dessous très minces. C'était très captivant... Mais riez donc, belle pêche.

— C'est curieux, je n'en ai pas envie. Il faut croire que j'ai sommeil. Il doit être passé dix heures. Oui, dix heures et quart... fit Thérèse en tirant sa petite montre de sa pochette. (Nous sommes dans l'époque lointaine où la montre-bracelet, la lampe électrique, l'automobile, n'existaient encore que dans les visions des inventeurs.)

On gratta à la porte. M^{me} Nymoll se leva d'un bond, s'élança vers la seconde chaise, s'assit.

– C'est moi ! fit la voix de Connie. Maman est-elle chez vous, mademoiselle ?

– Mais oui, je suis là. Entre, ma fille. Vous permettez, mademoiselle Lemaire ? demanda l'Indiana de tout à l'heure, transformée subitement en mère de famille digne et cérémonieuse.

Connie se montra, en peignoir et cheveux nattés ; assez pauvres nattes.

– Papa vous cherche, maman.

– J'en suis touchée. Sauve-toi. Où est le Seigneur du logis ?

– Dans la salle d'étude ; il croyait vous y trouver avec mademoiselle.

– C'est bien, je descends.

CHAPITRE IV

Perplexités



Thérèse Lemaire, de santé parfaite, n'avait jamais eu mal à la tête qu'une fois en sa vie, la semaine de ses examens d'État. Elle ne se réveilla donc pas avec une migraine pour avoir pleuré si fort, mais cependant avec l'esprit embrumé et les membres en courbature, ayant lutté contre des cauchemars obscurément affreux. Tout en faisant sa toilette, elle se disait : « Ma seconde journée, que sera-t-elle ? Pourrai-je rester ici, dans cet entourage que j'interprète mal sans doute, en ignorante que je suis ? Pourquoi M^{me} Nymoll se ferait-elle mon amie, subitement ? C'est une extravagante... Oui, je ferai bien de mettre le verrou, je ne tiens pas à d'autres visites, à d'autres confidences stupides. C'est aujourd'hui jour de cours, donc, je verrai le fameux Prince charmant... »

Elle le vit et n'en fut point du tout charmée.

Mais tout d'abord, au lunch, elle subit un interrogatoire en allemand. Herr Professor Laubach, avait été invité, sans doute dans le but de sonder les connaissances linguistiques de la nouvelle institutrice à laquelle il asséna des questions qui ressemblaient à des coups de poing, par leur brusquerie hostile.

– Haben Sie deutsch und die Deutschen gern ? demanda-t-il comme entrée en matière.

Thérèse n'avait plus, en Angleterre, l'oreille faite à cette langue, mais elle comprit cependant qu'on désirait savoir si elle aimait l'allemand et les Allemands. Elle éluda.

– J'ai appris l'allemand à Zurich, dit-elle en allemand, mais je l'ai beaucoup désappris.

– Verlernt ? Verlernt ? c'est mal, ça, c'est mal ! s'exclama Herr Professor qui ensuite revint à son assiette et à la purée de pommes de terre qu'il mangeait sur sa lame de couteau.

M^{me} Nymoll fit, aimable et encourageante :

– Mademoiselle a un joli accent, ne trouvez-vous pas, Herr Professor ?

– Un joli accent pour dire peu de chose, grommela-t-il. Avez-vous jamais séjourné en Allemagne ?

– Je n'en ai pas eu l'occasion, monsieur, dit Thérèse en français, car cet examen en présence de ses quatre élèves l'agaçait un peu.

– Monsieur, monsieur ! voilà bien les Français qui font fi des titres universitaires. Je suis Herr Doktor und Professor Laubach.

Les petites se poussèrent du coude, ce qu'elles pouvaient faire impunément, Herr Laubach étant très myope.

– Je vous donnerai des répétitions, si vous voulez, fit-il, revenant à Thérèse. Mes prix sont réduits pour les personnes enseignantes.

Thérèse remercia très convenablement et se mit à causer avec Connie sa voisine des heures et du programme du cours Sylvain où elle devait accompagner les petites à deux heures, et les aînées de quatre à six.

– Ça vous barbera, je pense, émit Julia d'une voix aigre. Moi je n'en pince pas pour Sylvain II.

– Il est très sympathique pourtant, dit la mère. C'est un être simple et sans détours. Sa méthode d'enseignement amuse beaucoup ses élèves. Vous m'en donnerez votre avis, mademoiselle.

Thérèse la trouva, cette méthode, ingénieuse mais un peu grotesque.

Dans une belle salle d'un joli quartier – « bonne adresse » comme on dit à Londres quand on peut faire suivre le nom de la rue des initiales : S. W. – entre de hautes fenêtres donnant sur la verdure du grand jardin de Kensington, des banquettes de cuir rouge faisaient le tour de la vaste pièce, toutes occupées déjà par des fillettes et leurs institutrices.

M. Sylvain fils était un grand beau garçon d'une trentaine d'années, figure régulière et assez pâle, belle moustache noire ; il se tenait debout près d'un pupitre au centre du rectangle formé par ces jolies petites Anglaises roses et blanches, les cheveux dans le dos, leurs longues jambes minces se croisant parfois, ce qui était dans ce temps contraire aux bonnes manières, et l'institutrice se hâtait de les décroiser malgré le regard furieux que lui lançait la délinquante.

Sur son pupitre, M. Sylvain avait trois sébilles pleines de petites boules légères en papier mâché de diverses couleurs. Sa méthode consistait à lancer une de ces boules avec chaque question. M. Sylvain était vraiment un jongleur très adroit, car aucun des projectiles ne manquait son adresse, et il en lançait même deux à la fois.

– Pluriel des substantifs en al ?

La boule bleue traversait l'air, tombait dans le giron d'une fillette qui se levait comme un dard et répondait :

– Cheval, chevaux ! animal, animaux !

Mais si elle restait court, elle devait, au lieu de garder la boule qui lui gagnait un bon point, la relancer à une autre élève, laquelle la gardait ou la relançait à une autre. Ça marchait assez vite, bien que l'énonciation du professeur lui-même fût lente, un peu endormie.

– Voyons, mes-de-moi-selles, égrenait-il en syllabes détachées, ré-pon-dez-moi aus-si vite que l'élec-tri-ci-té ! Pluriel des mots en au ?...

La boule décrivait sa trajectoire ; Mondie et Ethel gardaient toutes celles qui leur arrivaient, sans que Thérèse eût à tricher comme d'autres institutrices qui soufflaient la réponse à une petite ignorante.

Quand le pluriel des substantifs fut épuisé, on attaqua avec la même artillerie le féminin des adjectifs ; le reste de l'heure passa à cette gymnastique grammaticale qui avait au moins le mérite de tenir tout le monde bien éveillé.

À la fin de la leçon, M. Sylvain se tint près de la porte pour saluer les petits groupes qui sortaient.

Thérèse se douta que ses élèves à elle s'arrangeraient à rester les dernières.

– Mademoiselle Rosamonde et mademoiselle Ethel, dit le Prince Charmant avec son énonciation espacée, et un jeu de lèvres comme s'il parlait à des sourdes, vous avez très bien répondu aujourd'hui. Combien de boules ?

– Moi six, Ethel cinq.

– C'est bien. Déposez-les dans la corbeille et prenez vos papiers de bons points. Mademoiselle ? poursuivit-il d'un air interrogateur en se tournant vers Thérèse.

– Connie m'a fait jurer de lui laisser la présentation de mademoiselle, dit Rosamonde de son petit air à la fois naïf et effronté. Elle prétend que vous rougissez toujours quand on vous présente une nouvelle institutrice.

– Quand on « me » présente à, c'est plus correct, rectifia-t-il.

Thérèse fut de son avis et lui trouva l'air moins idiot que lorsqu'il lançait ses boules.

Dans le cours avancé, on s'occupa de littérature, si on peut dire. Il s'agissait, à chaque boule – boules rouges pour les grandes – de nommer le prénom de tel auteur.

– Lamartine ?

La boule tomba dans trois giron successifs ; trois malheureuses jeunes personnes rougissantes essayèrent de Henri... Hector... Charles... ? Ce fut Connie qui sauva la situation en murmurant avec un soupir :

– Alphonse...

Thérèse manqua prendre un fou rire.

– Hugo ?

– Ce n'est pas juste ! c'est trop facile, protesta l'une des premières interrogées.

– Flaubert ?

– Auguste ? Ernest ? Eugène ?...

– Ça approche ! Vous brûlez ! fit M. Sylvain encourageant.

– Vous brûlez... de quels feux ? demanda Connie à demi-voix. Je cite Racine, monsieur.

– Racine !

Ah ! Seigneur ! le petit nom de Racine !... Et ça roula ainsi jusqu'à la fin de l'heure. Thérèse, qui avait eu des professeurs sérieux, n'en croyait pas ses oreilles.

On fit ensuite de l'élocution sur ce sujet : Nos fenêtres. L'une après l'autre, les élèves se levèrent

pour déclarer avec plus ou moins de détails et une prononciation plus ou moins mauvaise, ce qu'on voyait de leurs fenêtres. Julia fit « guigglер » toute la salle en décrivant des promenades de chats sur les gouttières, et elle passa la mesure en imitant pour finir la clameur amoureuse d'un matou.

— Ce n'est plus du français, cela, fit bêtement M. Sylvain.

— N'est-ce pas que le cours est à se tordre ? chuchota Connie à l'oreille de Thérèse, comme on sortait. Deux et six, ce n'est vraiment pas cher.

— Pour chaque élève ? est-il possible qu'on paye ces inepties deux shillings six par élève ? s'écria Thérèse l'irréfléchie.

— On paye la salle, le renom des cours, la belle adresse dans Kensington Gardens... Et puis, voyons, on s'instruit ! Saviez-vous tous ces pré-noms, mademoiselle ?

Thérèse haussa les épaules. L'instant était venu de la présentation, près de la porte, de nouveau, où se faisait l'octroi, comme disait M. Sylvain ; plaisanterie héréditaire inventée par Sylvain Premier et qui avait déjà beaucoup d'usage : Dépôt des boules, octroi des bons points.

– Maman m’a priée, prononça Connie de son air le plus « jeune fille bien élevée », de vous présenter à (elle accentua ce mot) mademoiselle Thérèse Lemaire, notre nouvelle institutrice. Mademoiselle, monsieur Sylvain, notre professeur et le grand ami de maman.

Thérèse inclina la tête, M. Sylvain murmura : « Charmé » et l’on s’en alla.

– Vous ne vous êtes pas mise en frais ! dit Julia quand elles furent dans le fiacre.

– Pourquoi me serais-je mise en frais ?

– M. Sylvain bavarde toujours un peu avec une institutrice française. Ça le change de nous.

– Et tout de même, inepties ! Je ne vous conseillerais pas de répéter ça à maman, fit Connie.

Thérèse riait en dedans ; que ce serait amusant de faire une charge de ce cours devant quelques amies douées du sens comique, comme elle en avait eu à la maison !

À Londres, elle ne connaissait encore personne. Une ancienne camarade de classe, institutrice elle aussi dans une famille, et qu’elle avait espéré revoir, était à Rapallo avec ses élèves et leur mère. Thérèse avait bien deux ou trois lettres d’introduction qu’elle hésitait jusqu’alors à pré-

senter, craignant d'avoir l'air d'une quémandeuse si elle faisait des visites avant de pouvoir dire : « Je suis casée. »

– Avez-vous lu les romans de Miss Keddie ? demanda-t-elle à Connie.

– Miss Keddie ? attendez ! elle écrit dans Good Words et des machines comme ça pour le dimanche ? C'est bien elle que vous entendez ? Non, je n'ai pas lu. Maman dit que c'est gnangnan. Et vous, avez-vous lu ?

– Non, pas encore. Il faudra que je me procure ses livres dans un cabinet de lecture. J'ai une lettre de recommandation pour elle. J'en ai une aussi pour une authoressa plus célèbre, je crois. Celle qui a écrit : John Halifax, gentleman.

Connie bâilla.

– Le roman anglais est tellement convenable ! À cause de la Reine, vous comprenez. Avez-vous encore d'autres lettres ?

– Oui, quelques-unes. Par exemple pour M. et M^{me} Harisson à Queen's Gate.

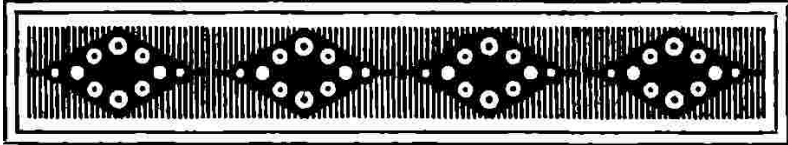
– Queen's Gate ! c'est du gratin ! Envoyez vite vos lettres, on vous invitera, vous nous raconterez.

Thérèse pensa : « J'ai trop tardé ; je devrais chercher des amis, tout au moins des relations.

Dimanche, j'irai à l'Église suisse. Je me présenterai au pasteur.

CHAPITRE V

Grande aventure



Le dimanche suivant, il pleuvait à verse. Thérèse n'était pas assez Anglaise pour trouver du plaisir à se faire tremper, ou pour déambuler sous un caoutchouc jaune, comme l'allumeur de réverbères de l'époque. Elle resta chez elle à écrire mélancoliquement. Ses quatre brebis étaient en visite chez des amies.

Les jours suivants, le ciel s'éclaircit et tout à coup fut radieux, comme il peut l'être à Londres vers la fin d'avril. Les parcs, un rêve de jeune verdure et d'herbe fraîche ; partout des corbeilles de jacinthes, de tulipes précoces ; aux étalages, des bottes de primevères et des narcisses de France. Les trottoirs secs, élastiques au pied, les squares remplis de jolis enfants et de ces bébés adorables comme on n'en voit qu'en Angleterre, enfin dans

l'air une joie de vivre, un désir de se promener, de courir, d'acheter des fleurs à défaut d'en cueillir.

Thérèse, quoique assez pauvre, acheta un chapeau. Un joli chapeau de printemps, une capeline de paille écrue, doublée d'un satin bleu pâle plissé en auréole, et sur la passe, une guirlande d'aubépine, feuilles vertes et petites fleurs blanches mignonnes qu'on aurait juré naturelles.

Thérèse fourra au fond d'un carton sa capote bleu-paon, qu'elle avait choisie sérieuse, parce que « ça faisait institutrice », mais un beau dimanche matin, pour aller à l'église, quel plaisir de se coiffer d'un vrai chapeau de jeune fille !

Elle avait dit la veille qu'elle irait à l'église suisse et qu'elle partirait de bonne heure, parce que, Endell Street, c'était assez loin et qu'elle avait l'intention d'y aller à pied.

– Où est ça ? demande Connie assez dédaigneusement.

– J'ai cherché sur mon plan de Londres, c'est dans le voisinage du British Muséum.

– Vous feriez mieux de venir avec nous à Sainte Fidélia, nous aurons un joli service avec musique, et pas long.

- Une autre fois, merci.
- Prenez-moi avec vous, dit Julia.
- Le Ciel m'en préserve ! s'exclama Thérèse. Pour que vous vous moquiez, en rentrant, de tout ce que vous auriez vu et entendu.
- C'est donc si drôle que ça, votre église ?
- Voyons, Julia, finissons la semaine sans nous quereller de nouveau, dit Thérèse conciliante. Nous n'avons fait que ça depuis quinze jours.

Comme c'était bon de s'échapper, seule enfin, de descendre en courant l'escalier, d'ouvrir soi-même la grande porte sans attendre Mugridge qui se précipitait du fond de l'antichambre. Mais sur les marches, il y eut presque une collision. Un monsieur qui venait sans doute de sortir était arrêté là, allumant un cigare.

Thérèse devint rouge, murmura : Pardon ! mais le monsieur s'étant retourné ne s'écarta pas, la regarda deux ou trois secondes et prononça : « My eye ! ». Cette exclamation, argot du jour, qui signifiait à peu près : « Sapristi ! » était de l'hébreu pour Thérèse, mais ce qui ne l'était pas, c'était la ressemblance de ce fumeur très bien mis avec le grand portrait qui décorait un panneau du salon. Le Seigneur du logis ! elle ne l'avait pas encore

rencontré, puisqu'elle dînait dans la salle d'études et qu'elle était toujours seule le soir. Il souleva son chapeau, ôta son cigare du coin de sa bouche et demanda en anglais :

— Vous êtes la governess de mes filles ? Bien ! bien ! Surveillez-les, elles en ont besoin. Vous allez à l'église sans doute.

— Oui, je n'ai que le temps, fit-elle avec quelque précipitation.

Elle se fit mince pour glisser à côté de lui et s'esquiver. « Il a l'air d'un brave homme tout simple, il aurait causé volontiers, pensa-t-elle. Pourquoi a-t-il dit : « Mon œil ! » Est-ce qu'une poussière ou une étincelle de son allumette lui serait entrée dans l'œil ? »

Thérèse avait étudié soigneusement la route à suivre : d'abord monter tout droit jusqu'au coin de Hyde Park, suivre Piccadilly jusqu'à Regent Circus, et puis prendre en biais à travers un labyrinthe de petites rues qui n'avaient même pas de nom sur la carte ; mais en gardant bien la direction toujours à droite, elle était sûre d'arriver à bon port. D'ailleurs on trouve à chaque carrefour le gigantesque policeman, protecteur des faibles et des égarés.

Quelle charmante promenade ! Les belles rues étaient encore presque désertes, car il n'était guère que neuf heures ; des parfums de fleurs flottaient partout, les hautes fenêtres des résidences élégantes et des clubs étincelaient comme un cristal au soleil.

« Ici, attention ! je commence à prendre en biais... » se dit-elle, ignorant que rien n'est plus dangereux que ces raccourcis à Londres où, dès qu'on quitte les grandes artères, on peut tomber dans un pêle-mêle inextricable de ruelles, d'écuries, de passages louches, de masures et même de repaires où s'embusque plus d'un danger.

« C'est intéressant dans son genre, cette rue semée de paille, ces poules qui picorent... Je n'aurais jamais cru. Des poules à Londres. Je ferai bien de marcher vite. Toujours à droite... » Un tournant l'embrouilla, puis un cul-de-sac l'arrêta net. Elle revint sur ses pas ; des petites filles barbouillées dansaient sur le trottoir au son d'un accordéon. Le musicien accroupi par terre lui tendit son chapeau ; les petites filles la poursuivirent en criant : *Laèdy ! Laèdy !*

Elle eut peur qu'on ne lui arrachât son porte-monnaie si elle le laissait voir. Serait-elle tombée

dans un de ces quartiers de voleurs dont on lui avait parlé ? Pas l'ombre d'un policeman nulle part. Fallait-il à présent tourner à droite ou à gauche pour sortir de ce dédale ? Bah ! un beau dimanche matin, on ne dévalise pas une jeune fille dans la rue, à Londres.

Thérèse hâta le pas presque jusqu'à courir, mais elle ne faisait que déboucher d'une ruelle dans une autre ruelle plus étroite, plus sordide et plus malsodorante, où des hommes débraillés fumaient sur des seuils de porte. À qui s'adresser, mon Dieu ! pour retrouver la direction ?

Thérèse, absolument fourvoyée, s'apercevait bien que sa jolie toilette de printemps, sa robe brun noisette à trois volants bordés de dentelle écrue, son fichu croisé qu'épinglait une petite barre d'or, son élégant chapeau, étaient plus qu'incongrus dans ce quartier misérable ; elle sentait vaguement des dangers sournois la suivre, l'épier à droite, à gauche, la serrer de plus près...

Elle s'arrêta, regarda derrière elle, aperçut une vieille femme debout sur la marche cassée d'une entrée obscure. Personne d'autre ; toutes les portes closes. La vieille hocha la tête, avec un sourire de sa bouche édentée. Thérèse s'approcha :

– Pourriez-vous m’indiquer Endell Street ? demanda-t-elle, en anglais assurément, mais son accent trahissait l’étrangère.

– Oui, oui ! fit la vieille avec empressement. Venez ici, venez !

Puis elle ajouta en français :

– Vous, Française ?

Depuis la Commune de Paris, il y avait beaucoup de réfugiés dans les rues et ruelles de ce district assez mal famé ; il y en avait de bons, d’indifférents et de mauvais, et un assez grand nombre de femmes peu recommandables, pourvoyeuses du vice ou s’y adonnant.

Thérèse fit un pas en avant, renouvela sa demande. La vieille femme se pencha, la prit brusquement par le bras, et comme Thérèse cherchait à se dégager, une autre femme jaillit du seuil, saisit la jeune fille par l’autre bras et par la taille, et toutes deux l’attiraient vers la gueule noire béante d’un immonde couloir.

Thérèse se mit à pousser des cris perçants, tout en se défendant comme une désespérée... Les pinces des deux femmes lui serraient le bras ; ses bottines glissaient sur le pavé graisseux ; elle se sentait sur le point de perdre pied, de tomber à la

renverse à force de tirer, si tout à coup les deux harpies lâchaient leur prise. Une peur sans nom lui paralysait le cerveau... Elle criait au secours sans savoir qu'elle criait...

Tout à coup, des pas arrivèrent en courant du fond de la nielle. Une voix s'éleva, impérieuse. Par-dessus sa tête, Thérèse vit tournoyer une canne. L'étreinte des vieilles sorcières se desserra. Thérèse chancelait, ses genoux fléchirent ; mais deux mains robustes la saisirent sous les aisselles, la remirent debout...

La porte du repaire claqua, il n'y eut plus ni bruit ni mouvement dans la ruelle vide. Il n'y eut que le geste de Thérèse pour se retourner et apercevoir son défenseur – son sauveur ! – et le sanglot à demi réprimé qui essayait d'être un merci. En même temps – car la décence féminine, disons la coquetterie naturelle, n'oublie pas longtemps un désordre à réparer –, Thérèse rajustait son chapeau, son fichu, et le jeune homme en face d'elle la considérait d'un air approbateur.

– Ah ! mon Dieu ! si vous n'étiez pas arrivé ! fit Thérèse en tâchant de surmonter une émotion qui lui faisait trembler les lèvres et claquer les dents...

Elle ne s'apercevait pas qu'elle parlait français.

– Remettez-vous ! fit le jeune homme. Mais dépêchons-nous de sortir d'ici. On ne peut pas savoir, dans ce quartier...

Il se mit à marcher à côté d'elle très rapidement. Il possédait évidemment le fil du labyrinthe, car il tournait sans hésiter à droite, à gauche, d'un angle à l'autre, quittant le labyrinthe des ruelles pour retrouver une rue honnête, et bientôt un petit square. Alors il s'arrêta.

– Dans quelle direction désirez-vous aller, mademoiselle ? demanda-t-il, soulevant son chapeau comme pour la quitter.

– Endell Street, monsieur. J'allais à l'église, je me suis perdue ! fit Thérèse, trouvant avec quelque peine ses mots anglais.

– Endell Street ? oui, je connais. Je vais vous mettre sur le chemin. C'est très dangereux, mademoiselle, de s'égarer dans ces coins-là. La nuit, on n'y vient qu'avec un policeman ; et en plein jour même, pour une jeune fille seule, vous avez vu !...

Les deux fois qu'il avait dit « mademoiselle » en français, il l'avait assez bien prononcé.

« Il devine que je suis institutrice, pensa Thérèse presque vexée. Autrement, il m'aurait appelée

« madam », comme font les Anglais bien élevés quand ils ignorent le nom d'une personne... Ai-je vraiment l'air aussi institutrice que ça ? »

Ils marchèrent en silence pendant quelques minutes. Le jeune homme reprit, comme s'il suivait le fil d'une narration intérieure :

– Si les cris n'avaient pas été « Au secours ! » en français, je ne me serais pas dérangé. Des femmes crient à tous moments dans ces bouges. C'est l'affaire du policeman d'y aller voir.

– Je suis de plus en plus émerveillée... et reconnaissante, murmura Thérèse, se tournant vers lui en levant un peu la tête, car il était plus grand qu'elle, mince, vêtu avec quelque négligence ; une lavallière au col et coiffé d'un chapeau mou de feutre gris.

Son visage semblait pâle, sous une mince couche bronzée. Sa bouche était assez épaisse, mais bien dessinée, le nez busqué, la moustache rousse et courte. Le ton et l'accent étaient d'un gentleman et l'ensemble de bonne race.

CHAPITRE VI

En revenant de l'Église



– Nous voici à l'entrée d'Endell Street, et là-bas, ces personnes qui se dirigent vers un porche, ce sont sans doute des fidèles de votre église. Je vous quitte donc ici saine et sauve, mademoiselle.

Le jeune homme s'arrêta, regardant Thérèse avec un demi-sourire qu'elle ne sut comment interpréter. Ce sourire était-il ironique ? les yeux foncés, étroits et rapprochés – presque les yeux d'un faune, pensa-t-elle involontairement – se moquaient-ils d'elle, ou bien leur regard ambigu exprimait-il une requête, une déception ?

– Merci encore ! prononça la jeune fille tendant la main à son sauveteur anonyme.

Il prit cette main en s'inclinant, souleva son chapeau, tourna sur ses talons. L'incident qui aurait pu être un drame était clos.

Thérèse écouta mal le service. Son esprit trop bouleversé tournoyait encore comme l'eau prisonnière à laquelle on imprime un mouvement de rotation dans son réservoir et qui se jette contre les parois pour glisser plus loin en tournant toujours. Des débris flottent sur cette eau, emportés dans ses cercles giratoires. De même des questions vagues et des fragments d'impressions tourbillonnaient parmi les pensées de Thérèse, et tout au fond une inexprimable horreur restait tapie comme un poulpe hideux.

« Sans *lui*, que me serait-il arrivé ?... Mais pourquoi ce jeune homme qui semble si distingué se promenait-il dans ces horribles ruelles ?... Ce sourire ? pourquoi ? Aurais-je dû lui dire mon nom ?... Oh ! cette hideuse vieille femme, je sens encore sa griffe dans mon bras... On m'a regardée quand je suis entrée ici... Mon chapeau serait-il resté de travers ?... Comme si cela avait de l'importance, après une aventure épouvantable où j'aurais pu... quoi ? que me serait-il arrivé, sans *lui* ? »

L'imagination rejetait des réponses à peine formulées, que le tourbillon emportait de nouveau pour les mêler confusément à d'incertains regrets.

De la chaire descendaient les phrases apaisantes de la liturgie que Thérèse savait par cœur. Elle les suivait machinalement, mais son activité pensante retournait en arrière...

On se levait, on s'inclinait sous la bénédiction, on sortait. Thérèse s'étonna presque d'avoir encore son petit sac suspendu à son poignet et d'y trouver l'obole préparée d'avance dans une case extérieure. Son intention avait été de se présenter au pasteur à l'issue du service, mais elle préféra différer ; elle se sentait trop agitée et elle craignait que son trouble ne se remarquât.

Toute spontanée qu'elle fût, elle comprenait qu'il était préférable de ne faire connaître à personne le danger qu'elle avait couru. Sait-on jamais ce que seront les interprétations charitables ? Une jeune sotte, une ahurie, ou qui sait ? une chercheuse d'émotions interdites, telle serait peut-être à son égard l'opinion des respectables familles de l'église. Croirait-on seulement à son récit, où le rôle du sauveteur n'avait pas été correctement tenu par un policeman comme cela se doit à Londres ?

Thérèse s'arrangea à glisser inaperçue derrière un groupe, à esquiver le regard bienveillant du

pasteur debout près de la porte ; elle se trouva dans la rue sans avoir parlé à personne...

Maintenant, voyons, de quel côté fallait-il chercher la bonne issue vers les grandes rues fréquentées ? L'assistance se dispersait dans les deux directions... Irrésolue, Thérèse restait sur le trottoir, tournant la tête à droite et à gauche.

– Permettez que je fasse quelques pas avec vous, mademoiselle. Je crois que le sens topographique vous manque un peu.

– Même tout à fait ! accéda-t-elle avec un rire nerveux en apercevant à son coude le jeune homme d'il y a une heure, le faune un peu magique qui semblait sortir du pavé...

– Mais comment êtes-vous là de nouveau à point nommé ? ne put-elle s'empêcher de dire.

– À point nommé ? c'est aimable. Je suis enchanté. Je me promenais dans la rue, on sortait du service, je me suis dit que vous auriez peut-être besoin d'un cicerone pour rentrer. Il ne faudrait pas vous égarer de nouveau.

« Oui, il se moque de moi, pensa Thérèse, surprenant encore le sourire furtif qui filait vite sous la moustache rousse, sur les lèvres rouges forte-

ment ourlées. Mais je suis bien obligée de le laisser me mettre sur mon chemin... »

Tout à coup, sa naïveté impulsive et sa curiosité l'emportèrent sur la réserve prudente.

– Je voudrais savoir fit-elle, tandis qu'il se mettait à son pas, comment il se fait que vous vous soyez trouvé vous-même, ce matin, dans ce mauvais quartier ?

Il sourit de nouveau. Au bout de la rue, il fallait traverser la chaussée. Le jeune homme – toujours anonyme – prit dans le creux de sa main le coude de Thérèse pour la soutenir, comme l'usage anglais le prescrit pour descendre d'un omnibus cahotant, ou si un pavé inégal rend cet appui utile. Ici le pavé était parfaitement uni, mais quelques voitures passaient dans les deux sens. Thérèse se laissa guider quoiqu'elle n'en eût pas le moindre besoin. En abordant le trottoir d'en face, elle se disait : « Aller ainsi sans penser à rien, c'est agréable. »

– Je fais un peu de reportage, commença-t-il pour répondre à la question de Thérèse. Le dimanche matin, il se passe quelquefois de petites scènes dans les « slums » – ce que vous appelez à Paris les bas-fonds. Dimanche dernier, j'ai assisté à l'arrestation d'une Juive qui avait volé à sa voi-

sine une paire de bottines en velours noir fourrées. Jolies bottines, petit pied. En enjolivant un peu, ça me fait une « story » pour mon rédacteur. Notre public populaire aime ça.

– Vous n’allez pas, j’espère, raconter ma mésaventure dans votre journal ! s’écria Thérèse qui se mit à marcher plus vite comme si elle songeait à s’enfuir.

– J’y pensais au contraire, j’arrangeais l’histoire dans ma tête. Cela vous déplairait ? pourquoi ?...

– Mais voyons ! ne comprenez-vous pas ? si on allait me reconnaître ! Dans ma situation ! je serais perdue...

– Oh ! perdue ! on n’est pas si facilement perdue, la preuve est faite. Et puis je ne sais pas quelle est votre situation.

– Je suis institutrice dans une famille...

– Votre famille lit le Times. Mon journal... c’est une façon de parler, je n’y suis même pas attaché régulièrement ; reporter d’occasion, voilà tout... – mon journal à deux sous ne franchit pas l’auguste porte de votre résidence.

– Et les domestiques ? ils ont leur journal à l’office, je pense. Et ils savent que je suis partie

pour l'église ce matin et que mon église est à Endell Street...

– Mais je ne nommerai pas Endell Street. Je tâcherai de trouver le nom de la ruelle où l'affaire s'est passée. Il n'y aurait pas grand mal si la police faisait une descente chez les deux mégères... Vous ne voudriez pas me priver de ce fait-divers qui me vaudra cinq shillings. Je ne suis pas doré sur tranche en ce moment. Un bon mouvement, mademoiselle, autorisez-moi !

Le mouvement qu'eut Thérèse fut de retirer brusquement son coude de la main qui le tenait encore et de s'écarter autant que la largeur du trottoir le lui permit.

– Nous nous quittons ici, je trouverai mon chemin, merci ! fit-elle avec autant de froideur hautaine qu'en peut exprimer un jeune visage encadré d'une guirlande d'aubépine.

– Non, non, pas avant que vous soyez tout à fait dans la bonne direction. Quel est votre quartier ?

– Belgravia, répondit-elle, presque involontairement.

– Vraiment Belgravia ? prononça le jeune homme avec un petit sifflotement que Thérèse interpréta comme une marque d'incrédulité.

– Non, pas vraiment Belgravia. Mes élèves disent Belgravia parce que cela fait bien sur l'adresse, mais d'après mon plan de Londres, nous sommes plus près de Belgrave Road.

– Ah ! cela fait une différence, assurément. C'est encore bien, mais ça n'est tout de même pas la noix. Quelle rue avez-vous dit ?

– Je n'ai pas dit la rue.

Il se mit à rire, et son rire était plus agréable, plus franc que son sourire.

– Je vois que vous êtes fâchée, c'est dommage... Rassurez-vous. Du moment où vous l'exigez, je sacrifie mon petit fait-divers...

– Dans ce cas ! murmura-t-elle radoucie...

– Dans ce cas, comme il y a une fière trotte jusque chez vous, et qu'il fait vraiment chaud, ne pourrions entrer dans le Parc et nous y asseoir un quart d'heure ? Êtes-vous pressée de rentrer ?

– Non, je suis libre jusqu'au lunch, et tout le jour d'ailleurs, le dimanche.

– C'est bien le moins ! Et dites-moi, ces jeunes ladies vous font-elles la vie dure ?

– Oh ! ce sont des horreurs ! s'écria Thérèse qui la seconde d'après devint très rouge...

Il hocha la tête.

– J'ai eu des sœurs qui faisaient damner leur institutrice. Quelle diable d'idée avez-vous eue de venir à Londres comme institutrice ? Mignonne comme vous êtes... Pardon de nouveau ! Je n'ai pas de chance !...

– Nous voici à Regent Circus ; je me retrouve, fit-elle avec un petit mouvement de tête pour l'adieu.

Il lui paraissait difficile de se fâcher tout à fait contre cet inconnu trop familier assurément, mais qui lui avait rendu un immense service.

– Un petit quart d'heure sous les arbres du Parc ? c'est entendu ?

– Si vous voulez, concéda-t-elle.

Ils se mirent à marcher plus lentement, et ils causèrent.

– Vous avez sans doute toujours vécu à Londres, que vous le connaissez si bien ? demanda-t-elle innocemment.

– Toujours ? ah ! non par exemple ! Il n'y a que les boutiquiers qui demeurent toujours à Londres... On y passe la saison du Parlement, et le reste du temps on vit dans ses terres... on voyage...

– Oui, une catégorie de personnes, dit Thérèse, étonnée que ce jeune homme qui avait espéré d'échanger un fait-divers contre cinq shillings parlât de vivre « dans ses terres ».

Il eut l'air de deviner sa pensée et voulut corriger cette impression.

– À défaut de vivre dans les terres que je ne possède pas, j'ai voyagé, fit-il. Mais cela ne peut guère vous intéresser.

– Au contraire ; je voudrais bien voyager aussi, faire, le tour du monde. Je gagnerais ma vie en enseignant le français dans des écoles, et puis j'irais plus loin...

– Pas avec ce chapeau ! non, je ne vous conseillerais pas ce chapeau.

– J'ai un autre chapeau beaucoup plus sérieux, si c'est ce que vous voulez dire...

On va vite vers une sorte d'intimité quand de part et d'autre on ne sent plus de gêne. « Il est aussi pauvre que moi, pensait Thérèse avec une certaine satisfaction. Et il ne prendra plus de libertés, je l'ai mis au pas ! »

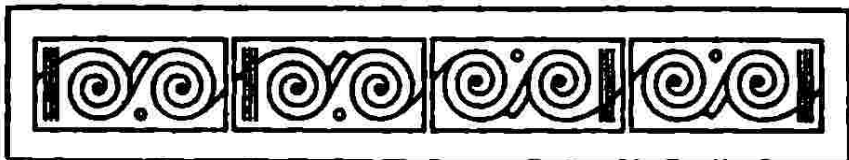
Pauvre Thérèse !

La petite halte, sur un banc d'où l'on voyait la Serpentine étincelante et les enfants qui y faisaient

voguer leurs bateaux, fut tout à fait délicieuse. Sans approcher même de l'extrême bord des confidences personnelles, ils échangèrent des impressions sur la vie anglaise que le jeune homme semblait détester. Mais son opinion sur la vie à l'étranger n'était pas plus bienveillante.

CHAPITRE VII

Complications



– Voulez-vous que nous marchions encore un peu ? fit au bout d'un moment le jeune homme anonyme, tout à fait agréable maintenant qu'il ne lui tenait plus le coude. Si nous allions jusqu'à Kensington-Gardens, les tulipes et les scillas sont peut-être déjà fleuries dans l'herbe.

– Je ne le crois pas. On voit ces pelouses des fenêtres du cours Sylvain ; il n'y a pas de fleurs.

– Le cours Sylvain ? Mais c'est très vieux ! Il me semble que ma mère le fréquentait dans sa jeunesse. Ma mère a été élevée à Londres, sauf les étés à la campagne bien entendu.

– Il y a un père et un fils Sylvain, une dynastie. Mes élèves suivent le cours du jeune Sylvain. Jeune relativement. Ce cours est inénarrable !

Thérèse se mit à décrire, dans son anglais imparfait, le chassé-croisé des boules, des questions et des réponses. Le jeune homme riait sans contrainte.

– Une proposition ! fit-il. Si vous parliez français et moi anglais, chacun la langue que nous savons le mieux, n'est-ce pas ? Je comprends bien le français, mais quant à le parler, c'est une autre histoire. Et vous ne tenez pas à exercer votre anglais même le dimanche.

– Oh ! je serai charmée ! exclama-t-elle. Je déteste chercher mes mots.

– Je constate, fit-il d'un ton taquin, que vous n'avez rien, absolument rien d'une institutrice, même sans mentionner votre chapeau. Vous n'êtes pas sérieuse...

– J'ai de quoi l'être à présent, fit-elle à demi-voix... Regardez là-bas... venant à notre rencontre... mes quatre élèves... avec ce vieux monsieur.

– Eh ! bien quoi ? vous allez vous évanouir ?

– Non, pas à ce point... Mais c'est une complication.

– Faites comme si vous ne les voyiez pas, ces jeunes oies blanches !

– Vous ne les connaissez guère ! Elles s'arrêtent pour comploter quelque chose.

Au même instant, Connie se détachait du petit groupe, abordait Thérèse, et jetant un regard impertinent quoique suffisamment prolongé sur l'escorte de son institutrice, faisait d'un ton détaché :

– Nous rentrerons avec vous, mademoiselle. Comme cela, grand'père n'aura pas à nous ramener. Il n'y tient pas le moins du monde.

Thérèse était furieuse de se sentir rouge et embarrassée. Le jeune homme, avec son sourire un peu sardonique et sans accorder un coup d'œil à Connie, souleva son chapeau à la mode anglaise, c'est-à-dire à cinq centimètres verticalement au-dessus de sa tête, baissa les yeux pour voir si Thérèse lui tendait la main, ce qu'elle ne fit pas, et il s'éloigna sans avoir prononcé une syllabe...

– Un compatriote à vous ? demanda Connie d'un ton dédaigneux. Mais non, il salue à l'anglaise, droit comme un sabre. Les Français ne peuvent pas s'empêcher de faire une révérence...

Julia, Mondie et Ethel arrivaient à longs pas, ayant pris congé de leur grand-père en trois mouvements.

– Eh ! bien, eh ! bien, voilà du joli ! fit la déplaisante Julia. Votre église, c'est un coin de banc sous les arbres ! un petit rendez-vous !

Mondie intervint :

– Pourquoi mademoiselle n'aurait-elle pas son flirt comme tout le monde ?

– Vous auriez pu le retenir et nous le présenter, dit Ethel nonchalamment.

– Cela m'aurait été difficile, j'ignore même le nom de ce jeune homme, expliqua Thérèse. Je l'ai rencontré en sortant de l'église, j'étais un peu embrouillée dans le quartier, il m'a mise sur la bonne route...

– La bonne route ? je l'espère ! murmura Connie d'un air assez désagréable.

– Connie, vous êtes ridicule ! fit Thérèse sérieusement fâchée. Je ne connais pas du tout ce jeune homme. Il ne sait même pas mon nom. C'est une rencontre tout à fait fortuite.

– Votre chapeau a dû lui plaire. Moi je le trouve délicieux, recommença Mondie. Tellement mieux que votre queue de paon.

– Toute la toilette est bien, compléta Connie qui examinait Thérèse de la tête aux pieds. Vous ne me direz pas que vous vous êtes faite si belle que

ça pour personne. Voyons, mademoiselle, dégelez-vous ! Maman aime que nous causions frivolités. Le jeune monsieur est très présentable, bien mis quant à la coupe, mais un peu râpé. J'en conclus qu'il a vu des jours meilleurs. Il a eu son tailleur dans Saville Row, comme notre honoré père, mais il n'y est pas allé depuis au moins un an... Sans doute qu'il loge le diable dans sa bourse, comme disait notre précédente institutrice...

– A-t-il de bonnes manières, Connie, toi qui l'as vu de près ? questionna Ethel.

– Oh ! tout à fait. Même du genre. C'est un gentleman. Qu'est-ce qu'il fait dans la vie, mademoiselle ?

– J'ai cru comprendre qu'il est journaliste, répondit Thérèse qui sentait bien qu'à faire trop la mystérieuse, elle rendait sa position intenable.

– Tiens ! dans quel journal ?

– Un journal populaire, je crois. Mais je n'en sais pas davantage, je vous assure.

– Vous le reverrez ?

– Certainement pas. Comment le reverrais-je ?

– Mais à l'église, dimanche prochain.

Thérèse se tut. En elle-même elle pensait : « Ce n'est guère probable. »

– Raconterons-nous le petit incident à notre vénérée mère ? reprit Julia en clignant de l’œil, ce qui fit pouffer les deux petites.

– Je voudrais savoir cligner de l’œil comme toi ! s’écria Mondie. Tu as tout à fait l’air d’un jockey habillé en fille.

– L’incident, comme vous dites, est très peu intéressant, mais je le mentionnerai à M^{me} Nymoll, dit Thérèse.

– Vous ferez bien. Autrement ce sera grand-père qui le fera. Il vous a vue comme nous, il a parfaitement compris.

Tout l’éclat du beau dimanche printanier était éteint pour Thérèse. Elle rentra soucieuse, ennuyée, et tout au fond du cœur elle avait une sorte de crispation qui lui faisait mal. Que n’aurait-elle donné pour une heure de promenade paisible et de conversation avec une amie sûre !... Les amies d’autrefois, au pays, elle ne les avait pas assez appréciées.

Thérèse Lemaire était foncièrement irréfléchie, ce qui lui avait déjà fait commettre nombre de bévues et offenser nombre de gens. Après coup, comme elle n’était cependant pas dépourvue de bon sens, elle se jugeait, se condamnait, se jurait de surveiller à l’avenir ses élans trop spontanés.

Pendant ce si triste après-midi de beau printemps, dans le silence de la maison désertée par maîtres et domestiques, elle s'abandonna aux amères délices protestantes d'un examen de conscience qu'elle fit même la plume à la main pour mieux fixer les questions et les réponses.

« Étais-je bien lucide cette matinée ? — Non, je n'avais pas tout à fait ma tête à moi pendant le service religieux. — Aurais-je dû renvoyer ce jeune homme dès que je fus sortie de Endell Street ? — Oui, cela aurait été plus raisonnable.

— Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? »

La plume en l'air, Thérèse resta longtemps rêveuse sur ce point d'interrogation.

« — Par besoin d'un peu de société sans doute. Je suis bien seule depuis mon arrivée à Londres. Ce qu'on peut se sentir seule au milieu de cinq millions de gens !... »

« — Mais, continua l'inexorable conscience, si ç'eût été une dame ou une jeune fille qui t'avait offert de t'accompagner, l'aurais-tu gardée aussi volontiers jusqu'à Hyde-Park ? — Oui, peut-être, si elle m'avait été sympathique. — Ce jeune homme t'est-il sympathique ? — Oui et non. Plutôt non. Je n'aime pas son sourire énigmatique ; mais quand il rit franchement il semble être un bon camarade.

Ses yeux étroits où le regard glisse ne me plaisent qu'à moitié. Il a certainement de bonnes manières. Connie elle-même en convient. »

« – N'est-ce pas étrange qu'il parle d'une country-place, le domaine à la campagne, les terres comme nous dirions, et qu'il fasse du reportage pour gagner quelques shillings un dimanche matin ? – Oui, cela est étrange et incohérent, mais en somme cela ne me regarde pas. Ses vêtements un peu lustrés et râpés, qui sortent de Saville Row, toujours au dire de Connie, s'expliquent très bien, sont tout à fait dans la note du vilain quartier où il rôdait en quête d'un fait divers. Ne peut-on supposer qu'il a été dans une situation meilleure, qu'il a souffert de revers de fortune ? Il gagne sa vie comme il peut. Moi je ne suis qu'une petite institutrice sans le sou. »

« – Pourquoi cette comparaison, Thérèse ? – Pour rien. – Sois sincère, Thérèse, au moins en face de ce papier que tu brûleras. – La comparaison a une certaine raison d'être. Si le jeune homme, au lieu d'être pauvre ou simplement un peu bohème, était ce que Connie appelle un swell, un gentleman riche et du grand monde, je bifferais toute cette affaire de ma mémoire. Mais puisque nos conditions sont assorties, quel mal ou quel

danger y a-t-il dans une rencontre que je n'ai pas cherchée ? – Iras-tu à l'église dimanche prochain, Thérèse ? »

Voilà une question qui va bien à fond, comme un clou sous un bon coup de marteau.

« – Faudrait-il que je me prive d'aller à l'église tant que je resterai à Londres ? Il n'y a pas de danger que je rencontre encore mon inconnu dans Endell Street. – Mais si tu pensais l'y rencontrer, irais-tu ? »

« J'ai le temps d'y réfléchir », se dit Thérèse, qui relut alors deux fois sa page, puis la prit par un coin et la brûla soigneusement à la flamme d'une bougie. Elle se trouvait extrêmement sensée et judicieuse dans tout son raisonnement, et la simple opération d'écrire, comme il arrive toujours, lui avait déchargé l'esprit.

Le lendemain au lunch, elle profita de ce que la conversation était peu animée pour y jeter, sans hésiter davantage, le récit de ce rien qu'on avait sans doute grossi.

– Je pense, madame, fit-elle en s'adressant à M^{me} Nymoll – laquelle présidait à sa table un chapeau à longues plumes sur la tête, ce qui est le grand chic pour une femme du monde et doit indiquer qu'elle n'est jamais chez elle qu'entre des

courses –, je pense que Connie vous aura déjà dit que je causais avec un jeune homme dans le Parc lorsque vos quatre filles m'ont abordée.

– Connie m'a fait une petite description, en effet, dit M^{me} Nymoll en souriant. Vous me confierez bien à moi, en tête à tête, qui était votre cavalier.

– Vraiment, madame, je n'en sais pas plus que ce que j'ai dit à vos filles.

M^{me} Nymoll agita un index chargé de bagues, car elle portait des bagues à tous les doigts, sauf au pouce.

– Chère mademoiselle, vous êtes parfaitement libre de mijoter un petit flirt. Vous en parleriez même avec vos élèves que je n'y verrais pas d'inconvénient. Cela les amuserait.

Ici Thérèse fit instantanément son inévitable bévue, pour bien montrer sans doute qu'elle était tout à fait à l'aise dans le sujet.

– À propos des tulipes de Kensington Gardens, j'ai mentionné le cours Sylvain...

– Cela ne se suit pas très bien, interrompit M^{me} Nymoll toujours souriante.

– Mais si, cela se suivait tout à fait. Et alors ce jeune homme m'a dit que sa mère avait été dans son temps une élève de M. Sylvain père.

– Tiens ! cela est intéressant. Quel âge peut avoir ce jeune homme ?

– Oh ! que sais-je ? Vingt-huit ou trente ans.

– Comme moi à peu près.

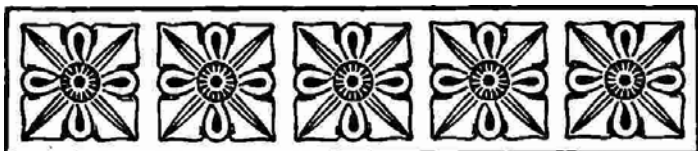
Les quatre jeunes descendantes de leur vénérée mère se penchèrent avec ensemble sur leur assiette pour cacher une grimace de dérision.

– Il faudra que je m’informe parmi les dames de la génération précédente, conclut M^{me} Nymoll.

Et Thérèse n’ajouta rien.

CHAPITRE VIII

Picoteries



Mauvaise semaine : quatre filles, – dont les cadettes sont impertinentes, une autre froidement maligne et la quatrième foncièrement méchante, – quand elles ont trouvé un sujet de taquineries et une personne à tourmenter, ne se font pas faute d'en user. Ethel, le matin, demandait avec suavité si Mademoiselle avait fait de doux rêves, et les trois autres de « guigler ». Julia fredonnait une chansonnette à la mode où il était question d'un certain mur de jardin qu'escalade un certain amoureux.

Le jour où Thérèse mena ses quatre brebis, deux par deux, à leur cours, Connie insinua que les archives Sylvain possédaient une liste de toutes les élèves depuis la fondation ; cela ne serait-il pas in-

téressant à consulter ? Thérèse haussait les épaules.

– C'est idiot, ce que vous dites là ! Supposons que votre sottise curiosité consulte cette liste, qu'y chercheriez-vous ?

– Je chercherais un nom à la lettre... S ? non, pas cela ? L ? donnez-moi une initiale...

Si elle eût été moins raide, moins intransigente, Thérèse serait entrée dans le jeu, elle aurait fourni des indications imaginaires, tout en riant pour n'être pas crue tout à fait. La balle aurait bondi d'un camp à l'autre, et quatre jeunes misses qui s'ennuyaient dans la vie auraient été enchantées d'une institutrice dont les confidences amoureuses autoriseraient les leurs.

Il était facile de blesser Thérèse, facile de la faire rougir, de la mettre dans ce qu'elle appelait « tous ses états », mais il était impossible de lui faire dire ce qu'elle avait décidé de ne pas dire quand elle avait eu le temps de prendre position. Déjà elle regrettait vivement sa bétise de la veille quand elle avait parlé d'une dame, ancienne élève du cours Sylvain. Quel besoin avait-elle de mentionner ce fait qui ne rimait à rien du tout ?

Voilà bien comme elle était ! Impulsive quand il ne fallait pas ; en revanche trop fermée après

coup. Pas habile, ah non, pas habile ! Et puis ignorante de tout, sauf du petit monde honnête, simpliste, sans détours et sans perversités, où sa jeunesse avait fleuri. Le Seigneur du logis, pour l'avoir vue un instant assez effarouchée, et lui, connaissant à peu près ses quatre filles, pensait sans doute : « Pauvre governess, elle n'est pas de force... »

Thérèse ne s'en doutait que trop, cherchant à remplacer l'assurance qui lui manquait par un maintien tout à fait dépourvu de grâce. Eût-elle même voulu être aimablement complaisante qu'elle ne l'aurait pas pu...

Le lundi soir, vers dix heures, on avait gratté à sa porte. Elle avait déjà mis le verrou, changé sa robe contre un peignoir, brossé ses cheveux, refait ses nattes pour la nuit.

— C'est moi, mademoiselle, soupira la voix de Rosemonde près de la serrure... Ouvrez un tout petit peu, je vous en prie !

Thérèse, presque inquiète, entrouvrit la porte. Elle aperçut une file étrange de quatre créatures travesties, drapées dans des couvertures ou des rideaux qui formaient mante et capuchon de pénitents espagnols, à genoux les unes derrières les

autres au long du couloir, les mains jointes et dressées en supplication.

– Êtes-vous folles ! Que voulez-vous ? cria-t-elle rudement.

Mondie poussa une exclamation de triomphe, bondit dans la chambre, se colla de toutes ses forces contre le battant ouvert, et ses trois sœurs entrèrent aussi d'un saut, Connie, avec des révérences et des salamalecs assez gracieux dans les longs plis d'un couvre-lit à fleurs, exposa l'objet de cette invasion.

– Nous sommes venues pour causer frivolités avec vous. D'abord nous voudrions toucher vos nattes...

Et se glissant derrière Thérèse, elle lui saisit les cheveux, les tira d'un coup sec, puis ses doigts glissèrent du haut en bas sur les gros nœuds tressés.

– C'est du vrai ! déclara-t-elle, faisant signe à ses trois sœurs de venir constater à leur tour.

Thérèse recula :

– Non, vraiment, vous prenez des libertés ! protesta-t-elle.

– Est-ce que vous trouvez votre peignoir joli ? demanda Julia moqueuse. Vous l'aviez peut-être acheté pour votre grand'maman ?

En effet, le pauvre peignoir n'était guère élégant, fait d'un bon lainage à grands carreaux qui fondaient du gris dans le noir.

– Quand je serai riche, j'en achèterai un plus joli, dit Thérèse pour ne pas rester là comme un mannequin de devanture.

– C'est ça vos brosses ? fit Connie debout maintenant devant le très modeste nécessaire de toilette tout ouvert sur la table à coiffer.

– Ce sont des brosses, en effet, vous êtes très intelligente ! répondit Thérèse qui commençait à s'échauffer.

– Espérons que le beau jeune homme vous offrira des brosses en ivoire avec chiffre en or... C'est la première chose qu'ils offrent, déclara miss Nymoll aînée de son ton extrêmement connaisseur.

– C'est ça, votre savon ?

L'inspection continuait ; Mondie et Ethel examinaient le lavabo.

– Maman trouve que vous avez de très jolies mains. Qu'est-ce que vous faites pour qu'elles soient jolies ? Avez-vous de ces pinces pour effiler

le bout des doigts ? Regarde, Connie, c'est du simple savon d'amandes comme le nôtre... Et pour les dents, tu vois ? Pâte dentifrice à l'arnica, Andréa Fleurier. Pourrait-on écrire à ce monsieur Fleurier ? Avez-vous des dents aurifiées, mademoiselle ? Julia en a déjà quatre.

– La manucure de maman dit que les ongles doivent être : un, bombés ; deux, enchâssés ; trois, ovales, énuméra Connie avec importance. Vos ongles sont ces trois choses, mademoiselle.

– Et les tiens sont plats et carrés et ils se dressent dans les coins, fit Julia, vipérine.

– Trop vrai, hélas ! Qu'est-ce que vous faites à vos ongles, mademoiselle ?

– Je les brosse chaque matin dans de l'eau du Jourdain, si vous voulez tout savoir, fit Thérèse riant pour finir. Avez-vous achevé l'inspection ? Alors, faites-moi le plaisir de filer.

*** **

Thérèse tarda beaucoup à s'endormir. Comme tous les gens à la fois sensibles et timides, elle vibra longtemps d'une émotion que la parole ou le geste suffisant n'avait pas évaporée. Savoir se fâ-

cher tout à fait, ou tourner franchement en plaisanterie un froissement, entre ces deux partis également recommandables et définitifs, elle hésitait, prenait un moyen terme inefficace.

Cependant, à moins de violence et de bruit, comment aurait-elle expulsé de sa chambre les quatre intruses ? Il aurait fallu plutôt entrer gaie-ment dans leur jeu qui après tout n'était qu'indiscret ; il fallait admirer leurs travestis, et puisqu'elles aimaient ça, causer ongles, cheveux, brosses, dentifrice ; se moquer elle-même agréablement de son vilain peignoir. Batifoler, oui, c'est cela, batifoler...

Thérèse avait des principes moraux, mais aucune éducation de frivolité ni même de sociabilité. Le croira qui voudra, elle n'avait jamais pensé à ses ongles que pour les tenir propres. Un sculpteur – de monuments funéraires – lui avait dit : « – Je vous demanderai une fois de me prêter vos mains comme modèles. » Ce jour-là elle avait découvert ses mains, et ne les avait jamais contemplées depuis lors. Elle brossait ses cheveux, elle en comparait la longueur avec les cheveux de ses amies... Il n'y avait pas si longtemps qu'à l'école elle demandait à sa camarade : « Combien fais-tu de nœuds à

tes tresses ? Moi quinze depuis cette semaine... »
Calcul d'arithmétique plutôt que de vanité.

Adresser à une jeune fille des compliments ou même des remarques sur son extérieur était considéré comme de mauvais goût et gênant pour tout le monde, dans le milieu où Thérèse avait été élevée. Mais alors, si de cette inconscience de soi-même on tombe dans la Maison des Miroirs où chaque trait du visage, chaque attitude et chaque mouvement sont reflétés, étudiés et commentés, quelle sera la modification, peut-être la détérioration qui s'ensuivra ?

« Je n'ai rien de ce qu'il faut pour être ici, s'avouait Thérèse. Je devrai ou m'adapter ou m'en aller. Pourrai-je m'adapter ? Pourrai-je prendre le ton qu'on désire ? J'ignore tout des artifices de toilette. Je n'ai jamais mis de poudre. Je ne possède même pas un ongliez. Tout ce que je vois dans les belles devantures me révèle ma complète ignorance de la vie élégante. Mon peignoir... oui, pourquoi ai-je choisi cet affreux peignoir ? Le peu de jolies choses que je possède, mon chapeau d'aubépine, ma robe à volants, je les ai achetés à Londres et j'aurais mieux fait de garder mon argent... Car si je partais d'ici, je n'aurais pas trop de tout mon salaire intact... »

En somme, il fallait chercher plutôt à s'adapter. Sur cette résolution, Thérèse, lasse de tourner et retourner sa tête sur l'oreiller, s'endormit.

Quand on est affreusement seule, écoeurée et dépaylée, et qu'on possède des lettres d'introduction, n'est-il pas indiqué de s'en servir sans plus de retard ? Thérèse savait bien que sa timidité et son manque d'usage l'avaient seuls retenue depuis qu'elle n'avait plus à se présenter comme une pauvre sans-travail. Queen's Gate ? des gens très huppés, du gratin, disait Connie. Thérèse envoya sa lettre. Autant commencer par ceux-là.

Il n'est pas de nation au monde – sauf les Chinois, dit-on – qui prennent au sérieux comme les Anglais une lettre de recommandation. Pour eux, c'est un chèque sur l'amitié auquel il serait déloyal de ne pas faire honneur, exactement comme on accepte et paye un chèque commercial. La réponse arrive immédiatement, en général avec une invitation.

M^{me} Harrisson de Queen's Gate, sans différer d'une heure, écrivit un billet correct, presque aimable, pour engager M^{lle} Lemaire à dîner le sur-lendemain. La large bordure noire du papier et de l'enveloppe, que Thérèse montra à Connie, suggé-

ra des interprétations à cette jeune personne renseignée.

– Grand deuil. Donc le dîner sera strictement en famille. Autrement on ne vous aurait pas invitée pour le dîner, mais pour le lunch seulement. On n'invite pas une institutrice à dîner. Cela ne se fait pas...

– Quelle robe dois-je mettre ? demanda Thérèse, résolue à subir toutes les humiliations et ignominies préalables à l'enseignement mondain.

– Quelle robe ? avez-vous une robe pour le soir ? Je ne vous l'ai pas vue en tous cas.

– Pensez-vous, rétorqua Thérèse se rebiffant déjà, que je vais faire toilette pour dîner dans la salle d'études toute seule, ou avec vous quatre ce qui est encore pire !

– Ah ! mademoiselle, faites attention ! cria Connie en riant. Je collectionne vos mots aimables... Mais revenons à votre robe... Possédez-vous une robe du soir, je n'irai pas jusqu'à dire décolletée, mais chastement ouverte en cœur ?

– J'ai une robe de soie noire que je peux ouvrir en cœur.

– Un col de dentelle ? maman vous prêterait un petit rien en guipure d'Irlande.

– Une telle générosité ne sera pas nécessaire. J'ai un col très joli en broderie anglaise.

– Alors ça ira. Vous savez ce qui en est des gants ? On les garde pour entrer au salon, on les ôte en se mettant à table. Du moins cette année ; la mode change quant aux gants. Vous saviez tout cela ?

– Non, je ne le savais pas, avoua Thérèse qui était presque automatiquement véridique, et qui s'en mordait la langue très souvent.

CHAPITRE IX

Visites



Thérèse Lemaire rentrait de son dîner à Queen's Gate vers onze heures, et après avoir subi et rendu le bonsoir de Mugridge, espérait bien atteindre sa chambre sans rencontrer personne. Elle comptait sans Connie la curieuse qui entr'ouvrit sa porte et appela à demi-voix :

– Mademoiselle ! mademoiselle !

– Eh bien quoi ? fit Thérèse sans s'arrêter.

– Entrez chez nous une minute, vous nous raconterez. Julia et moi nous sommes restées debout exprès. Ça s'est bien passé ?

– Mais très bien. Pourquoi pas.

– Oh ! ne sortez pas tout de suite vos griffes !

« C'est vrai après tout, se dit Thérèse, que je suis désagréable sans raison. »

Elle entra dans la chambre des deux aînées, où elle avait déjà été invitée une fois pour admirer le minuscule autel de la Sainte-Famille, ses cierges gros comme des crayons et le petit pot de fleurs artificielles, l'ensemble pour dévotions de poupées.

– Asseyez-vous ! fit Connie avançant une chaise, et dites bien tout depuis le commencement. Maman s'est informée ; avez-vous remarqué que les Harrisson sont des gens très riches, très religieux, très collet monté ? Belle maison, n'est-ce pas ?

– J'ai très mal vu ce que j'ai vu, dit Thérèse se laissant aller à ses impressions. Je crois que j'ai été reçue dans une bibliothèque ; très sombre, l'éclairage est aux bougies, et dans la salle à manger il y avait quatre flambeaux d'argent aux quatre coins de la table... Un peu lugubre.

– Le dîner, quel genre !

– De très grands plats et cloches d'argent. Ce qui m'a amusé, c'est un pâté de pigeons avec quatre têtes de pigeons qui sortaient de la croûte, l'air vivant, ma parole, cela m'a presque coupé l'appétit.

– Mode ancienne, vieux chic très anglais. Et la conversation ?

– On a été très aimable, on m’a questionnée sur la famille notable de Genève qui m’a recommandée, et comme je ne la connais pas du tout, je n’ai rien eu à dire.

– Vous auriez pu inventer. Comment avez-vous eu cette lettre ? C’est ce que maman s’est demandé. On n’entre pas à Queen’s Gate rien qu’en tirant la sonnette. Les Harrisson, l’année dernière, avant leur deuil, donnaient chez eux des soirées de musique classique. Notre vénérée mère payerait cher pour y être invitée. Vous savez qu’ils ont perdu leur fils unique ?

– Non, murmura Thérèse qui cherchait dans sa mémoire les bribes de la conversation qu’avaient éclairée, pendant le dîner, des sortes de torches funéraires.

– Mais votre lettre ? insista Connie. Sous quel prétexte l’avez-vous obtenue ?

– Mon pasteur, dit Thérèse qui s’efforçait de garder sa bonne humeur, connaît à Genève une famille liée avec M. et M^{me} Harrisson. C’est aussi par lui et par d’autres amis genevois que je suis recommandée à M^{rs} Craik et à Miss Keddie.

– Un trio de personnes morales et embêtantes, fit Julia qui n’avait encore rien dit.

– En savez-vous assez ? demanda Thérèse. Puis-je monter me coucher ?

– Vous n’êtes pas forte sur les descriptions, savez-vous ! Vous a-t-on invitée pour une autre fois ?

– Non. On a parlé vaguement d’une cérémonie, une inauguration, pour laquelle on m’enverra une carte.

– Maman dit que M. et M^{me} Harrison dépensent des sommes folles pour une sorte de Palais du peuple qu’ils ont fondé dans les quartiers où personne ne va. Avouez, mademoiselle, que vous vous êtes ennuyée dans les grands prix...

– Mais non, pas du tout. On était trop bienveillant pour que je fusse mal à l’aise...

– Tant mieux ! tant mieux ! La prochaine visite sera-t-elle pour M^{rs} Craik ou pour Miss Keddie ?

– J’enverrai mes lettres dès demain. Il n’y a que le premier pas qui coûte, fit Thérèse en riant.

Elle s’esquiva. Elle était très contente de sa soirée un peu morne, mais paisible, dans un milieu où rien ne l’avait choquée.

Le dimanche suivant, après un vrai combat intérieur, elle se refusa d’aller à l’église ; elle étouffa un petit désir inavouable et presque inavoué, de

rencontrer de nouveau son inconnu, de causer avec lui gentiment, en camarades qui se découvrent certains points de sympathie. Non, il était plus convenable, plus prudent surtout, de ne chercher aucune espèce d'aventure même si innocente. Quand on est institutrice, hélas ! il faut se clôturer strictement derrière le barbelé des conventions les plus strictes.

Journées grises, leçons à surveiller, ennuyeuses préparations d'allemand et de français, promenades monotones au Park, conversations insipides et le cours Sylvain d'une stupidité sans nom ; vie trop pesante vraiment pour une âme de vingt ans tout à fait indisciplinée.

Le jeudi, comme Thérèse rentrait très mécontente avec Julia qui avait été de mauvaise humeur tout le temps de la promenade, le butler lui annonça qu'une dame l'attendait au salon.

— Au salon ! s'exclama la désagréable Julia. Vous vous trompez, Mugridge. Les personnes pour mademoiselle attendent dans la salle d'étude.

— C'est madame qui m'a dit de faire entrer au salon quand elle a vu la carte de cette dame. Et madame y est allée elle-même recevoir cette dame.

— Sapristi ! sifflota Julia entre ses dents. Est-ce que ce sera M^{rs} Harrisson ?

Non, Thérèse trouva dans les splendeurs des grands miroirs et des meubles dorés, une petite personne en noir, en chapeau-capote de vieille dame, très digne et réservée, que M^{me} Nymoll comblait de prévenances.

— Enfin, voici M^{lle} Thérèse, venez vite que je vous présente ! s'écria la maîtresse du logis. Je vous assure, Miss Keddie, que M^{lle} Thérèse et moi sommes tout à fait sur le pied de deux sœurs.

Miss Keddie parla peu, elle prit la main de Thérèse entre les deux siennes et l'y garda un instant ; elle avait un joli sourire un peu timide. Son anglais se nuançait d'un léger accent écossais que M^{me} Nymoll déclara ensuite tout à fait distingué. Elle dit doucement qu'elle était venue pour abréger les délais, et demanda si elle pourrait peut-être enlever tout de suite M^{lle} Lemaire et la garder à dîner. Elle avait une voiture à la porte. Tout s'arrangea avec une adorable facilité...

Le logis charmant, plein de livres et de fleurs, enchantait Thérèse. Mais quand la vieille dame, après le dîner, lui demanda à brûle-pourpoint :

— Êtes-vous heureuse dans cette famille ? une émotion presque physiquement douloureuse la prit à la gorge, y étrangla la parole.

– Bon ! je vois ce que c'est. Je connais. Le mal du pays. Il faut s'acclimater, fit la bonne Miss Keddie pour laisser à Thérèse le temps de retrouver sa voix. Et puis, vous savez, il y a d'autres maisons que celle-là... On vous y apprécie d'ailleurs. Vous les formerez.

– Ah ! non, c'est eux qui me forment ou plutôt me déforment, essaya de dire Thérèse qui ne trouvait pas aisément en anglais l'expression adéquate.

Miss Keddie ne savait pas le français. Combien la conversation était plus facile avec le compagnon – Thérèse pensait presque « l'ami » – anonyme qui suivait avec tant d'aisance les méandres d'une causerie où chacun des deux employait la langue qu'il connaissait le mieux.

– Je ne vous serai pas très utile, fit la vieille dame au moment du départ. Je vis tout à fait retirée. Mais vous me ferez toujours plaisir en venant me voir.

Les Anglais ne se confondent jamais en promesses, mais il tiennent en général plus qu'ils n'ont promis.

Un jour à la campagne ! Ce fut l'événement lumineux d'une morne quinzaine. Pour la première fois de sa vie, Thérèse, dont la jeunesse s'était écoulée dans un Jura sévère, comprenait l'expression qu'elle avait toujours crue plus poétique qu'exacte : une pelouse émaillée de fleurs. Jamais elle n'avait vu tant de primevères, de scillas et d'anémones que dans le ravissant petit bois bordé d'un ruisseau où M^{rs} Craik lui fit faire une promenade après le déjeuner.

Et M^{rs} Craik elle-même était un tableau ; Thérèse, pleine d'émoi, intimidée, un peu haletante, s'était préparée pendant tout le trajet au choc de rencontrer une authoressa célèbre.

Elle avait été accueillie d'une façon simple et amicale par une femme déjà âgée, belle comme un portrait ancien dans sa robe de velours noir à longs plis que retenait une ceinture d'argent ciselé, et sous la dentelle blanche qui couvrait à demi ses bandeaux grisonnants. Les vrilles et les rameaux reverdissants des plantes grimpantes du porche l'encadraient, et les fenêtres basses à meneaux blancs, à petits carreaux irisés, style Reine-Anne, brillaient autour d'elle comme des étoiles.

D'admiration, Thérèse fut muette un bon moment. Elle s'était proposé, au cours de sa visite, de

poser quelques questions à cette dame écrivain au sujet de ses livres ; mais elle resta incapable d'aucune initiative dans la conversation et s'y laissa tout bonnement guider.

M^{rs} Craik lui demanda – c'était inévitable – si elle aimait l'Angleterre, et lui conseilla de consigner dans son journal ses premières impressions d'un milieu nouveau, afin de les retrouver plus tard dans toute leur fraîcheur.

– Oui, je ferai cela, dit Thérèse, j'ai déjà écrit une page ou deux pour une Revue de jeunes filles de chez moi.

– Pourriez-vous me les laisser voir ? fit très obligeamment M^{rs} Craik. Se prêteraient-elles à être traduites en anglais ? Nous avons aussi nos magazines pour les jeunes filles. Mon mari est éditeur, comme vous le savez sans doute... Il peut ouvrir des portes...

– Oh ! madame, s'écria Thérèse d'un élan, si j'osais espérer gagner ma vie ainsi ! C'est si affreux d'être une governess...

Instantanément, il lui parut que M^{rs} Craik rentrait dans sa coquille.

– N'exagérez-vous pas un peu ? fit-elle avec quelque froideur. Je ne voudrais pour rien au

monde vous faire sortir de votre voie... L'enseignement peut être une carrière très intéressante...

Ce fut à Thérèse à battre en retraite.

– Excusez-moi, madame. J'ai eu un peu le mal du pays ; je ne comprends pas très bien mon milieu d'à présent. Mais je n'ai pas du tout l'intention de brûler mes vaisseaux. Pas pour le moment, en tous cas.

– Vous ferez bien. Vous êtes dans une famille respectable, bien traitée, j'espère. Il ne faudrait pas quitter la proie pour l'ombre.

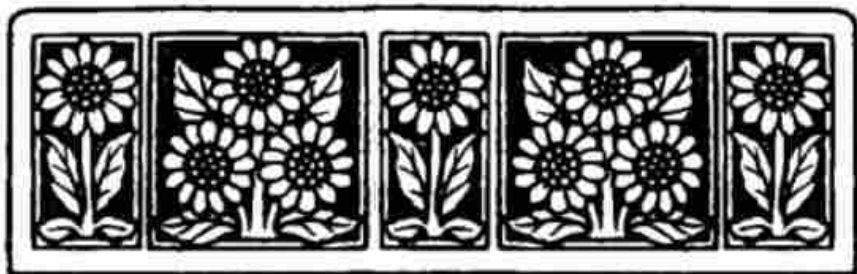
« Ah ! que j'ai été maladroite de nouveau ! gémit Thérèse en son par-dedans. M^{rs} Craik a-t-elle peur que je lui tombe sur les bras ? »

Le joli thé dans un salon fleuri, des paroles cordiales, des appréciations aimables de M^{rs} Craik sur le petit Neuchâtel quelle connaissait bien, remirent d'aplomb peu à peu l'impressionnable fille, qui effaça de sa mémoire un court moment assombri, pour ne garder qu'une peinture aux couleurs vives et douces à la fois comme un printanier bouquet.

Second épisode à Londres

CHAPITRE PREMIER

Débâcle



Chaque jour, Thérèse était plus convaincue de s'être fourvoyée dans cette Maison des Miroirs. Elle ne répondait pas à ce qu'on avait attendu d'elle ; même elle ne savait pas clairement ce qu'on en avait attendu. Elle enseignait un peu de français sans plaisir, sans intérêt véritable. Connie en savait autant qu'elle en musique et presque autant en allemand. En fait d'élégances et de frivolités elle en était à l'a b c ; elle se sentait gauche et gênée devant le protocole minutieux des manières anglaises pour être à table, pour parler aux domestiques, et dans les magasins, où elle avait une fois posé le prix de son achat sur le comptoir au lieu

d'aller à la caisse, ce qui avait fait pouffer Julia et sourire le commis hautain.

Certaine maintenant de ne plus faire que des gaffes, elle hésitait dans tous ses mouvements, elle devenait empotée.

Si au lunch elle prenait sa fourchette de la main gauche, elle voyait Mondie prendre la sienne de la droite pour l'embrouiller. Depuis qu'il faisait plus chaud, on avait de la glace pour rafraîchir son eau ou son vin. La première fois, Thérèse n'avait su que faire en face de ce seau de cristal garni de petits cubes transparents et d'une pince en argent pour les saisir... Son regard avait interrogé Connie moqueuse et supérieure.

— C'est de la glace, mademoiselle ! Il n'y en a pas en Suisse ?

Dans un entourage bienveillant, Thérèse aurait ri la première de son ignorance ; mais, se sachant malignement épiée, elle perdait contenance, elle devenait rouge. Elle devinait que Mugridge, courbé obséquieusement, ricanait derrière elle.

Toutes ces petites mortifications étaient peu de chose encore. Mais une persécution plus obsédante la suivait chez elle. Un soir, comme elle venait d'écrire deux pages de son journal pour y vider un peu ses ennuis, M^{me} Nymoll entra ayant

frappé à peine, et se précipita vers la petite table où le buvard était ouvert.

– Qu'est-ce que vous écrivez-là ? laissez-moi voir, vilaine méchante ! Ce n'est pas une lettre. Est-ce un roman ? Pourquoi ne voulez-vous pas que nous soyons amies ? Voyons, voyons ! donnez-moi un petit baiser ! Mes filles disent que vous êtes une vraie brosse de chiendent ! Et vous pourriez être si gentille, ma belle pêche fondante !

– Non, madame, ne lisez pas ! protesta Thérèse en mettant les deux mains sur son buvard.

– Ah ! je vois, vous écrivez du mal de nous, fi ! Il ne faudrait pas tout de même passer les bornes !

Le visage d'ivoire mat, les yeux noirs cernés de bistre changeaient comme si un voile tiré eût laissé apercevoir la vraie image qu'il avait cachée, face presque menaçante d'une petite rage cruelle, d'un désir déçu et aigri, pressé de nuire.

– Vous voulez vraiment que je m'en aille comme ça, au lieu de causer un moment, là, cœur à cœur, murmura Indiana d'une voix étrange où sifflait un dépit hostile.

– Mais non, madame, je désire être polie, répondit Thérèse aux abois. Seulement il est tard... et nous n'avons pas grand'chose à nous dire.

M^{me} Nymoll se redressa, jetant à Thérèse un regard furibond, et sortit en claquant la porte.

La jeune institutrice se voulait mal de mort d'avoir oublié de mettre le verrou ; le lendemain elle le mit et ne s'en trouva pas beaucoup mieux, car on gratta longtemps à l'huis, on chuchota dans le trou de la serrure, on donna pour finir un coup de pied sur le panneau qui par bonheur n'était pas un miroir comme au premier étage. Thérèse fit la morte ; son cœur battait très fort, d'indignation et de vague peur. Elle se demandait comment et de quel air Indiana la rencontrerait dans la maison le lendemain. Comment il serait possible de supporter la tension d'une situation intolérable... Mais elle ne prévoyait pas la rupture humiliante et soudaine.

Plus tard dans la vie, avec l'expérience et la triste habileté qu'il faut bien qu'on apprenne, Thérèse Lemaire chercha dans son esprit par quelle souplesse, par quels échappatoires elle aurait pu se dérober à l'enchaînement des fatalités qui pesèrent dès lors sur toute son existence. Elle ne trouvait rien que de répugnants compromis auxquels jamais, à aucun moment de ses plus grandes difficultés, elle n'eût pu descendre.

Julia, déjà pervertie en imagination, n'était préoccupée et remplie que de curiosités malsaines et de moyens tortueux pour les satisfaire. Un soir après le thé – c'était un jour gris, très sombre ; le gaz était déjà allumé – la désagréable fille s'avisa qu'il lui manquait les notes d'un cours, notes indispensables pour le lendemain à son dire.

– J'irai les demander à Tony Tyler, fit-elle s'adressant à Connie.

– C'est trop loin pour y aller à pied ; prends un hansom avec mademoiselle.

Le hansom était ce fiacre, unique chez les nations civilisées, où le cocher est assis sur le toit de sa voiture à deux places et à deux roues ; véhicule rapide, mais considéré à cette époque comme peu convenable pour des femmes seules.

– Un hansom, chic ! cria Julia qui courut se préparer à sortir.

Mugridge fit quelques difficultés pour appeler un hansom. Mais maman était absente et elle ne saurait rien, déclara Julia. Quand elle fut assise avec Thérèse dans l'étroit espace, elle souleva du bout de son parapluie le petit guichet du plafond où s'encadra une large face rouge.

– Mugridge devait donner l'adresse. C'est plus correct, fit Thérèse à demi-voix.

– Laissez donc, je connais les usages, rétorqua son élève tout de suite hérissée, et prononçant quelques mots indistincts que le cocher parut saisir.

On roula sur les doux pavés de bois des bons quartiers pendant un temps assez long, puis sur l'asphalte, puis sur une route. La voiture s'arrêta.

Julia payait la course quand Thérèse objecta :

– Gardons cette voiture pour rentrer.

– Nous en trouverons une autre, fit Julia brusquement.

La rue était bordée d'un côté par des maisons assez cossues, de l'autre par des terrains vagues et de hautes palissades ; nouveau quartier en construction, apparemment.

– Mais où sommes-nous ? fit Thérèse inquiète, suivant à contre-cœur une recherche qui n'aboutissait pas.

Car Julia sonna successivement à la porte de trois maisons, reçut, de deux bonnes et d'un domestique en livrée l'assurance qu'aucune Miss Tony Tyler ne demeurait là, redescendit les trois per-

rons avec une rapidité très suspecte, allait en escalader un quatrième quand son institutrice l'arrêta.

– Tout ceci est une comédie ! fit-elle en cherchant à contenir son irritation. Une comédie que je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous cherchez, dans ce quartier ? Nous allons rentrer, et vivement.

– À pied alors ; je ne demande pas mieux.

Elles se mirent à marcher côte à côte, Thérèse cherchant à lire sur une plaque le nom de la rue d'où elles allaient sortir pour retrouver, espérait-elle, l'asphalte et les quartiers connus... Dans le mauvais éclairage d'un réverbère assez éloigné, la plaque était voilée d'une buée humide, annonce du brouillard qui, à Londres, tombe parfois subitement sur tout un district. Un homme, silhouette indistincte, approchait rapidement sur le même trottoir ; un jeune homme ; il sifflait jovialement un air de music-hall.

Quand il fut à deux pas, Julia s'arrêta net devant lui et poussa une série d'éclats de rire perçants. Thérèse fit un bond, étendit le bras pour repousser le garçon et protéger la fille.

– Passez votre chemin ! fit-elle, les yeux étincelants.

Le jeune homme parut déconcerté, mais ne s'écarta pas, ayant l'air d'attendre la suite. Julia rit de nouveau, par saccades, comme une hystérique. Tout à coup, attiré sans doute par cette clameur insolite dans la rue vide et tranquille, un immense policeman apparut à l'angle, déboucha sous le réverbère, s'approcha de ce pas régulier et majestueux que même la fin du monde ne pourra hâter. Thérèse lui fit signe d'une main, sans lâcher le bras de Julia qu'elle tenait de toutes ses forces.

– Officier ! Officier ! cria-t-elle.

Elle connaissait assez le policeman londonais auquel elle avait eu souvent recours dans ses trajets, pour savoir qu'à tout hasard il faut lui donner du grade.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, imposant, tandis que le jeune homme descendait du trottoir et s'esquivait en toute hâte. Eh ! vous là-bas ! jeune homme !

– Non, non, il n'a pas fait de mal... Officier, aidez-moi ! cette jeune fille est folle, j'essaie de la ramener chez elle. Appelez-nous une voiture, je vous en supplie !

Le policeman siffla à plusieurs reprises et il s'écoula bien cinq minutes avant qu'un vieux fiacre à quatre roues, un rôdeur en quête du rare

client à cette heure où le client est déjà rentré pour dîner, fit son apparition. Thérèse donna l'adresse au policeman qui parut surpris d'entendre le mot magique : Belgravia.

– Vous êtes pas mal loin de chez vous, jeunes dames ! fit-il à moitié incrédule.

Mais il transmet l'adresse au cocher avec recommandation d'aller vite et de prendre soin de sa charge. Julia, d'un air boudeur, se rencogna sur les coussins qui sentaient le chien mouillé.

– Vous me payerez ça ! murmura-t-elle entre ses dents. Dirait-on pas que j'ai commis un crime ! C'est Trondish qui m'a dit qu'on n'a qu'à s'arrêter devant un homme sur le trottoir et à rire, et alors on voit ce qui arrive. Vous aviez bien besoin de vous en mêler ! Qu'est-ce que vous auriez fait si le flic ne s'était pas amené ?

– Je n'en sais rien vraiment, répondit Thérèse, tellement rompue qu'elle renonça même à parler et qu'elle laissa sa prisonnière dire tout ce qui lui passa par la tête.

*** **

Le lendemain, comme Thérèse allait descendre pour le déjeuner, Trondish, suprêmement solennelle, lui apporta une lettre de madame.

« – C'est la débâcle, pensa la jeune institutrice en déchirant l'enveloppe, et dépliant le papier rose poivré à l'œillet. »

« Mademoiselle, écrivait M^{me} Nymoll avec toutes les formes de la bonne éducation, nous avons fait erreur, vous et moi. Vous pourrez peut-être écrire de bons romans, mais vous ne saurez jamais élever des jeunes filles. Votre caractère emporté et même parfois méchant a donné lieu à plusieurs scènes que mes filles m'ont rapportées. Vous les avez qualifiées d'idiotes et de folles à plusieurs reprises. Vous avez cruellement blessé ma pauvre Julia en lui reprochant de n'être pas jolie. Vous avez traité d'inepte le cours d'un professeur renommé. C'est votre opinion, ce n'est pas la mienne. De plus, vous vous enfermez dans votre chambre, ce qui n'est pas admissible et permet toutes les suppositions. Je m'en abstiens d'ailleurs. Vous reconnaîtrez comme moi qu'il vaut mieux nous séparer, le plus tôt sera le mieux. Nous partons tout à l'heure pour Richmond, mes filles et moi. Quand nous rentrerons ce soir, nous

ne vous retrouverons pas. Vous avez toute la journée pour emballer avec l'aide de Trondish qui est à votre disposition. Ci-joint un billet de vingt livres que vous estimerez sans doute suffisant – et au-delà – pour salaire dû et compensation. Si par la suite vous désiriez un certificat, je vous l'enverrais, quoique doutant fort que je puisse le faire d'une façon utile. Recevez mes salutations bien sincères et mes vœux pour que l'expérience actuelle vous serve dans une autre famille. – *Laurentia Nymoll.* »

« Aujourd'hui même ? autant dire que je suis chassée... » pensa Thérèse en se laissant tomber sur une chaise, bouleversée, anéantie, et peut-être, qui sait ? heureuse au fond de n'avoir plus le choix du dénouement.

CHAPITRE II

La Pension Steven



Il n'y avait pas à perdre une minute. Emballer, sortir de cette détestable Maison des Miroirs, chercher un refuge temporaire et une nouvelle situation, c'était le programme immédiat. Avec cinq cents francs et quelques petites ressources personnelles qui lui restaient, Thérèse Lemaire possédait de quoi ne pas trop s'inquiéter.

Tout en vidant l'armoire et les tiroirs, tout en empilant sur les chaises son linge, ses vêtements, elle se félicitait de n'avoir pas complètement vidé sa lourde caisse de livres, une caisse à ferrures et qui fermait comme une malle par une serrure et un cadenas.

Trondish accompagnée du « garçon des couteaux » qu'à Londres on appelle Boutons à cause de son uniforme de cérémonie qu'orne du haut en

bas une multitude de petits boutons, descendit des mansardes les valises de Thérèse et offrit ses services de l'air d'une bonne fille qu'afflige la disgrâce de sa collègue. Pourquoi refuser ce concours ? il fallait gagner du temps. Trondish exprima des condoléances tout en pliant les robes plus adroitement que Thérèse ne l'eût fait elle-même.

– Vous n'avez pas compris l'endroit, madem-zelle. Ce qu'il faut, c'est d'entrer dans leur idée. Moi je le fais et je suis bien vue.

– C'est-à-dire, interrompit Thérèse brusquement, que vous dépravez Julia par des renseignements et des conseils abominables !...

– Oh ! la ! la ! reste à savoir laquelle en apprend le plus à l'autre. Vous savez, madem-zelle, je vous estime bien. Vous êtes honnête avec le personnel. Mais pour verte, vous êtes verte !

– Comment verte ? demanda Thérèse.

– Oui, green, on dit comme ça ; vous êtes jeune, pas roublarde, vous ne savez rien.

– Je m'en doute un peu, dit Thérèse avec un soupir. Enfin j'ai toujours appris quelque chose dans cette maison.

– Et qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Trondish avec une apparence de sollicitude.

– En tout premier lieu, avant midi, je prendrai une voiture et j’irai voir s’il y aurait une chambre vacante dans la pension où j’étais avant de venir ici. Si oui, je reviens et j’emmène armes et bagages le plus tôt possible.

– Madame a réglé ?

– Oui, et même généreusement.

– Ça ne m’étonne pas. Elle vous gobait, allez, ces demoiselles aussi, au début, mais surtout madame. Vous auriez mené toute la maison si vous aviez su jouer vos cartes... C’est ce que Mugridge disait à l’office.

Horreur ! elle avait été discutée à l’office par ces gens, par ce butler à l’obséquieux sourire ! on avait épilogué sur l’apparente intimité de la maîtresse de maison avec une petite institutrice ! On savait sans doute – tout se sait quand une Trondish espionne au second, et Mugridge au rez-de-chaussée et partout – que Thérèse avait dû mettre le verrou à sa porte... Ah ! rester là encore une demi-journée, c’était trop. Elle aurait voulu fuir à l’instant même cet air empesté.

Mais il fallait activer les menus détails du départ ; quand la malle fut fermée et que Thérèse eut mis son chapeau, elle tira de son porte-monnaie

cinq shillings et les tendit à Trondish avec un merci.

– Vous m’avez rendu service ; sans vous je ne serais pas prête.

– Non, non, fit la femme de chambre avec un geste de refus. Vous n’êtes pas plus riche que moi, probable.

– Alors je vous enverrai un petit col, dit Thérèse.

– C’est ça. J’aime mieux ; ce sera plus « souvenir ».

Thérèse ne put s’empêcher de sourire en dedans, de ce mot sentimental qui lui parut incongru. Mais quel être est fait tout d’une pièce ? Trondish, vulgaire et probablement vicieuse, pouvait bien avoir aussi des aspirations à l’honnête amitié.

Boutons fut envoyé quérir une voiture qui emmena Thérèse ; elle en descendit, au bout d’une demi-heure, dans une des rues modestes et convenables dont le damier s’étend entre les grandes artères commerçantes d’Oxford Street, Edgware et Marybone, quartier commode, sans élégance, pas cher et à portée de tout.

– Je vous garde, dit Thérèse à son cocher, et elle sonna à la porte d’une étroite maison, noire

comme sont toutes les maisons à Londres, mais dont les trois fenêtres de façade sur trois étages étaient propres, et les rideaux de cette teinte grisâtre qui approche le plus possible de la blancheur.

Les marches du perron avaient été lavées du matin et passées à la craie, suivant le rite futile qui les garde immaculées pendant dix minutes. Une fille en long fourreau bleu ouvrit la porte.

— Lord ! si c'est pas madem-zelle Lemaire ! s'écria-t-elle.

— Mais oui, c'est moi. Puis-je voir M^{rs} Steven ?

— Elle est à la cuisine. Je vais l'appeler. Entrez au salon. Vous connaissez.

Thérèse pénétra dans le couloir dont elle connaissait en effet l'aspect et l'odeur. Le tapis fort râpé n'avait pas de trous ; les chapeaux accrochés aux patères n'étaient pas crasseux ; le salon, son vieux piano, ses meubles recouverts d'une indestructible étoffe de crin, ses tableaux de l'époque, représentant la Reine Victoria à son couronnement, et dans un autre cadre pareil, la même Victoria distribuant des bibles à une tribu sauvage, formaient un ensemble parfaitement morne, respectable et dépourvu de couleur. Le gommier qui

dans sa potiche brune décorait la fenêtre avait poussé une feuille depuis le départ de Thérèse.

M^{me} Steven se fit attendre ; le cocher au bord du trottoir s'impatientait.

– Avez-vous une chambre libre ? aux mêmes conditions ? demanda précipitamment Thérèse quand la landlady parut enfin.

– Oui.

– Parfait. Je reviens dans une heure.

*** **

M^{me} Steven était veuve ; elle avait connu des jours meilleurs et ne le laissait point ignorer. Elle gagnait sa vie avec la pension de famille qu'un petit capital lui avait permis de meubler convenablement. Louant six chambres à cinq ou six personnes tranquilles de l'un et l'autre sexe, elle offrait à ses pensionnaires des repas cuisinés selon la plus stricte tradition anglaise de petite bourgeoisie ; du thé très faible, un atome de lard grillé et d'épaisses tartines pour le petit déjeuner ; à une heure, le dîner, l'éternel roastbeef ou le mouton bouilli aux raves, les légumes insipides ; un pouding à la graisse de rognon le dimanche ; jamais

une entrée, une friture ni une sauce, sinon les effroyables mixtures d'anchois, de poivrons et d'épices qui vous pèlent la langue, figurant dans des flacons sur toute table anglaise, et dont les convives arrosent indistinctement tous les mets sauf le dessert ; à six heures et demie, un souper était servi, thé, viande froide ; parfois des œufs au jambon, parfois une tarte. La viande était toujours de bonne qualité et les pommes de terre excellentes et monotones ; on recevait tous ces biens y compris une petite chambre au troisième étage pour vingt-cinq francs par semaine ; la vie n'était pas chère dans cet heureux temps.

M^{me} Steven, même émergeant de sa cuisine, semblait sortir d'une boîte, sa robe d'alpaca gris foncé, son petit tablier de soie noire ruché et à poches, sa broche en mosaïque, ses bandeaux plats ne variaient ni d'une ligne ni d'un pli du lundi matin au samedi soir. Brave femme ordonnée et consciencieuse, sa religion lui ordonnait de se préparer à tous les ennuis, à y compter pour elle et pour les autres. « Les illusions sont une mauvaise marchandise, avait-elle coutume de dire. Je n'en achète pas pour moi, je n'en vends à personne. »

Assise en face de Thérèse sur le sofa de crin glissant, elle la questionnait avec une certaine commiseration.

— Alors ça n'a pas marché ? Je n'en suis pas surprise. C'était trop beau pour durer. Huit livres par mois comme salaire, on paye ça à l'institutrice qui finit les éducations, mais à une jeune chose comme vous, non. La preuve est faite. C'était une illusion des deux côtés. Maintenant, miss Lemaire, n'allez pas vous imaginer que le moment soit bon pour se replacer. Après Pâques, chacun est pourvu jusqu'en automne. Avez-vous de quoi attendre ?

— Trois mois au plus.

— Ça vous porte en pleines vacances, saison morte tout à fait. À votre place, je ne me ferais pas d'illusions.

— Qui avez-vous comme pensionnaires ? demanda Thérèse pour changer de sujet. Les mêmes personnes que j'ai connues en mars ?

— À peu près. Le couple suédois est parti. La chambre du premier sur le devant est louée à un jeune homme qui est commis dans la Cité ; il ne dîne pas, naturellement, il prend son lunch près des bureaux ; le soir, il est là pour le souper en général. Les sœurs Kesselmann, les modistes, ont les deux chambres du second ; au troisième, ma nièce

Sophy qui se fait aussi des illusions ; elle imagine qu'elle se débrouillera en traduisant des articles allemands ou français pour les journaux, je vous demande un peu si nous en avons besoin. Votre ancienne chambre est vacante depuis hier.

– Ça se trouve à merveille, dit Thérèse.

– Oh ! à merveille ! oui, par hasard. Si vous n'étiez pas arrivée, j'avais cette chambre vide pour combien de temps !... Avez-vous dîné, miss Le-maire ?

– Non, tout le monde était sorti. La femme de chambre m'a bien offert de me monter un petit lunch, mais ce n'était pas la peine.

– Vous avez eu tort. Ne vous faites pas d'illusions, nous avons fini et il n'y a rien à ré-chauffer.

– Cela m'est parfaitement égal. Je grignoterai un morceau de chocolat et j'attendrai le souper. Je peux monter, n'est-ce pas ? Ça m'amusera de m'installer de nouveau, un peu comme à la maison, puisque j'y reviens...

Ce mot attendrit-il le cœur – pas très dur – de M^{me} Steven ? Dix minutes plus tard, Thérèse étonnée voyait paraître sur son seuil un grand plateau porté sur les maigres bras de Lizzie, la longue fille

au dos déjà rond, tant elle avait dès son âge tendre monté de plateaux, de seaux de charbon et de brocs d'eau chaude.

– Madame vous envoie du thé, et pis un brin de gigot, et pis une pomme de terre froide, et pis du sel et de la moutarde, prononça-t-elle en lâchant d'un coup sur la table le lourd plateau où la vaisselle tressauta.

– Ma pauvre Lizzie, vous avez monté tout ça depuis le sous-sol, quatre étages ! Attendez que je vous donne une tablette de bon chocolat suisse. Et reprenez votre souffle, asseyez-vous !

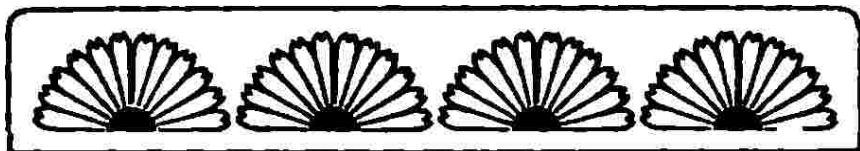
Lizzie n'osa pas ; son protocole de petite « slavey » d'esclavette, de torchonnette, ne lui permettait de s'asseoir que pour les repas au coin de la table de la cuisine. Mais elle accepta le chocolat avec un magnifique sourire.

Thérèse se sentait presque trop gaie pour une institutrice qu'on avait – pouvait-elle dire congédiée ? non – chassée le matin même. Comme c'était bon de boire du thé, de saler une pomme de terre froide dans sa petite chambrette bien à elle où personne n'avait le droit d'entrer sans sa permission. Il lui semblait tirer un épais rideau entre elle et la Maison des Miroirs et sa malignité, son ricanement et son luxe doré, son espionnage, ses

suggestions. Elle se dit : C'est fini, j'efface. Je recommence.

CHAPITRE III

Thérèse tâtonne



Le grand tort et le grand malheur de Thérèse Lemaire, tout le long de sa vie, fut de ne jamais prendre conseil. Non que les conseils soient toujours sages ni qu'on les suive, mais ils imposent un intervalle de réflexion, une pause avant l'élan. Alors peut survenir une déviation utile du geste et par conséquent de la trajectoire déclenchée par le geste. Une seule heure où l'on délibère changera l'orientation d'un acte et de tous les actes suivants jusqu'à la fin.

Quand on est une Thérèse parfaitement irréfléchie et dont toutes les réactions vont plus vite que ne s'envole le moineau perché sur le volet, c'est quarante ans plus tard qu'on s'arrête pour se dire : « M^{me} Steven m'aurait conseillée si j'avais voulu...

La petite Lyonnaise me le disait bien... Je n'ai même pas songé à l'écouter... »

Pour le moment, toutefois, Thérèse fit la chose correcte et convenable en écrivant à M^{me} Nymoll pour lui accuser réception de la somme de vingt livres, salaire et compensation. Ensuite elle hésita. À qui fallait-il donner sa nouvelle adresse afin qu'on pût lui faire passer les lettres de Suisse qui arriveraient encore pour elle ? Une rancune contre tout ce qui était Nymoll la poussait à couper les ponts. Ce fut à la femme de chambre qu'elle écrivit, la priant de veiller à ce que sa correspondance lui fût réadressée. Décision en apparence insignifiante et qui se trouva peser d'un poids lourd sur la balance de sa destinée.

Au lieu d'un petit col, Thérèse mit dans l'enveloppe un joli mouchoir bordé de valenciennes qu'elle possédait, y joignit un mot gentil pour l'obligeante Trondish, puis ces deux obligations remplies sensément, pensait-elle, alla jeter les deux lettres dans le pilier rouge qui était la boîte postale de sa rue.

Au souper, elle vit la maisonnée au complet et reçut les condoléances ennuyeuses des deux modistes Kesselmann, de miss « Sôphy » qui était sa

voisine d'étage, et d'une jeune Lyonnaise qu'elle avait vue à peine lors de son précédent séjour.

M^{lle} Gallimard était une manucure-masseuse non établie ; elle soignait des clientes en ville, mais elle aspirait à ouvrir un salon-institut de beauté dans Bond street, rien que cela ! La conversation aurait été amusante avec elles si M^{elle} Steven n'avait exigé strictement qu'on ne parlât qu'anglais à table.

— Comme ça, vous revoilà sur le pavé, prononça M^{lle} Kesselmann qui n'avait pas beaucoup de tact. Vous allez remettre des annonces ?

— Oui, je pense que c'est indiqué, fit Thérèse assez froidement.

— Oh ! indiqué ? il y a aussi les bureaux de placement. J'en connais que je pourrais vous recommander. C'est moins cher qu'une annonce dans un grand journal. D'ailleurs à cette saison on ne se place plus, vous savez.

— Il ne faut pas décourager mademoiselle, intervint le commis de la Cité, un jeune homme tiré à quatre épingles.

— Les illusions sont une mauvaise marchandise, clama une voix criarde.

C'était le perroquet rouge et vert, hôte perpétuel de la salle à manger, sagace oiseau qui intervenait parfois dans la causerie avec un à-propos singulier. Chacun se mit à rire ; M^{me} Steven porta une figue à Coco.

On passa au salon, les dames s'installèrent pour travailler ; on permettait une cigarette au commis qui sans cette faveur se serait éclipsé. Thérèse faisait du filet. Le filet brodé était à peu près son seul talent à l'aiguille. M^{lle} Gallimard cousait comme une fée un vêtement d'impalpable batiste. Les deux sœurs modistes garnissaient leur chapeau d'été.

– Il faut que je me mette en règle quant à mes papiers, fit tout à coup Thérèse. Madame, où dépose-t-on ses papiers ?

– Quels papiers ? demanda M^{me} Steven d'un air ahuri.

M^{lle} Gallimard expliqua.

– Figurez-vous, dit-elle à Thérèse, qu'en Angleterre on peut vivre sans papiers toute sa vie si on veut.

– À moins, à moins... interrompit le commis, M. Black.

– Oui, à moins d’avoir une maison, comme propriétaire ou locataire principale. Mais ce n’est pas votre cas, mademoiselle Lemaire. Vous êtes comme moi un oiseau sur la branche. On ne vous réclamera ni papiers ni impôts. Pas un sou.

– Comme c’est agréable ! s’exclama Thérèse. J’avais pris tous mes papiers, acte de naissance, acte d’origine, même mon acte de baptême et mon certificat de vaccination. Chez nous, où qu’on aille hors de sa propre commune, il faut déposer des papiers, et il faut, dès la vingtième année, payer un impôt personnel...

– L’Angleterre est le pays du monde où l’on a le plus de liberté, déclara M. Black. Personne ne demande rien à personne.

– Mais voyons ! protesta Thérèse, il faut bien tout de même que l’autorité sache qui l’on est...

– Pas même ça, fit M^{lle} Gallimard. Vous pouvez donner n’importe quel nom, en changer comme de chemise si ça vous convient. Ici vous êtes M^{lle} Lemaire ; demain vous pouvez être M^{lle} Lepère ou M^{lle} Père et Mère ! Tant que vous ne commettez pas un délit, on ne vous fait pas une question.

– Mais c’est invraisemblable ! c’est du désordre ! s’écria Thérèse.

– C'est extrêmement commode, je vous assure, fit l'une des sœurs Kesselmann. Ainsi nous, par exemple. Nous sommes Belges ; nous travaillons à Londres depuis douze ans. Toujours domiciliées chez M^{me} Steven. C'est elle qui paye les impôts et qui répond de nous, je suppose.

– Quand nous voyageons sur le continent, commença M. Black de son élocution indistincte où les syllabes glissaient l'une dans l'autre avec négligence – c'était ce qu'on appelait la prononciation d'Oxford, et un jeune commis de la Cité cherchait à imiter cet accent pour se donner l'air d'avoir été éduqué dans l'une des grandes écoles – quand nous voyageons sur le continent, nous sommes sans cesse arrêtés par des règlements, par des chinoiseries...

– Oui, en fait de mariage, interrompit M^{lle} Gallimard qui était très forte sur les interruptions et qui aurait eu du succès à la Chambre dans cette spécialité... en fait de mariage, monsieur Black, avez-vous essayé de vous marier sur le continent ?

– Vous en avez de bonnes, miss Gallimard ! Pourquoi aurais-je fait cette entreprise... difficile pour ne pas dire impossible ? Quand je pense aux

complications du mariage en France, à la paperasserie, aux sommations respectueuses si les parents ne sont pas consentants, à toutes les cérémonies, au maire qui n'est valable qu'avec son écharpe, alors j'apprécie nos libertés anglaises, je vous assure.

— Expliquez un peu à M^{lle} Lemaire, insista la petite Lyonnaise, comment on se marie ici, avec un simple papier qu'on achète plus ou moins cher, deux témoins pris dans la rue, un nom qu'on donne, le vrai ou un autre... Ou encore plus facilement, chez ce forgeron d'un petit village à la frontière d'Ecosse... qui a l'autorisation de célébrer des mariages légaux dans sa cuisine... Ah ! l'Angleterre est un drôle de pays avec sa liberté ! Il y a chez vous, monsieur Black, plus de bigamie que dans n'importe quel autre pays du monde.

— D'autre part, contre la bigamie, nos lois sont plus sévères que celles de n'importe quel autre pays du monde. Les travaux forcés tout simplement, répondit M. Black de ce ton uni, de cette humeur égale que déploie tout Anglais en face d'une critique quelconque des institutions, de la Constitution, des coutumes et des traditions britanniques.

Il est impossible de fâcher un Anglais en essayant de lui contester sa supériorité universelle ; autant essayer de fâcher le soleil en lui trouvant à redire... Au dedans de lui-même, l'Anglais sourit de ces pauvres étrangers jaloux, et il les plaint amicalement.

– Vous n'avez pas remarqué peut-être, miss Gallimard, reprit M. Black, qu'on peut en Angleterre se marier si on veut avec autant de formalités qu'en France, ce qui n'est pas peu dire ; affichage et publication des bans, signature civile, signature à la sacristie, voile et fleurs d'oranger et voitures et tout le tralala. D'autre part, il arrive qu'on soit pressé, alors en effet on achète une licence. C'est le mariage civil net et sans ornements, aussi valable que l'autre... La licence signée de l'archevêque coûte cinq cents francs, je crois... On peut avoir moins cher...

– Il y a des cas, je ne dis pas le contraire, interrompit de nouveau la vive manucure. Ainsi j'ai à Londres une amie qui est Italienne, d'une petite commune sauvage dans les Abruzzes. Pour avoir ses papiers, c'était la croix et la bannière. Dépense, temps perdu et tout. Alors son fiancé a résidé quatre jours dans le même quartier qu'elle, il a acheté une licence – non pas celle de l'archevêque

– il a payé dix livres et voilà ! Ils ont signé tous les deux devant un registrar... En gros. Je ne réponds pas de tous les détails. Mais ils sont mariés. J'ai dit à mon amie : « Maintenant, si ton légitime époux éprouvait le désir de fonder un autre foyer, disons à Liverpool, sous un autre nom, qu'est-ce qui l'empêcherait d'acheter une seconde licence ? »

– Les travaux forcés, s'il était pincé, répondit M. Black avec son même calme sourire.

– Il paraît que ce truc est très fréquent dans la marine de cabotage ; les capitaines et les seconds des bateaux de commerce ont en général une femme dans chaque port. Femme légitime ou qui croit l'être, fit l'aînée des Kesselmann, penchant la tête pour juger l'effet d'une rose jaune dans un nœud de velours noir... Comment trouvez-vous mon chapeau, mademoiselle Gallimard, vous qui avez le goût français ?

– Je voudrais bien, fit Thérèse songeuse, qu'il soit aussi facile de dénicher une place d'institutrice que de se marier, à Londres. Aidez-moi, vous toute la bande, à rédiger mon annonce. Faut-il la mettre en français ou en anglais ? La première était en français, pour attirer l'attention.

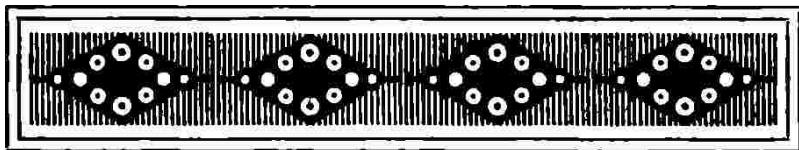
– Avez-vous du capital ? demanda M^{lle} Gallimard tout à crac.

– M^{lle} Lemaire possède juste de quoi me payer pendant qu'elle chôme, fit M^{me} Steven d'un ton sévère. N'allez pas lui proposer des choses risquées, de vos illusions, mademoiselle Gallimard !

– Plutôt que de vous acharner à être institutrice, pourquoi ne pas vous associer avec moi ? fit l'utopique Gallimard. Je vous apprendrai à coiffer. Rien que vos beaux cheveux nous feraient une réclame.

CHAPITRE IV

Errances



N'ayant pas grand'chose à faire, Thérèse décida qu'elle verrait de Londres tout ce qu'elle pourrait voir sans trop de dépenses. Dans la matinée, elle cousait un peu, elle faisait sa correspondance, elle prenait des notes dans son journal ; aucun autre travail ne lui était obligatoire ni même accessible, car les idées anglaises de M^{rs} Steven ne lui eussent point permis d'accepter un coup de main de sa pensionnaire à la cuisine.

L'élaboration du repas devait rester un impénétrable mystère. Même le pain, le lait, la viande arrivaient par des voies secrètes dans des bas-fonds inconnus. Thérèse et la Lyonnaise commentaient en français, avec des rires, l'organisation du ménage anglais, l'intransigeant protocole, la hiérarchie rigide des classes qui faisait d'une Lizzie ser-

vile devant sa maîtresse, la supérieure hautaine d'une femme de ménage d'occasion. « Je suis permanente ! » déclarait Lizzie en redressant son long dos voûté, heureuse et fière malgré tout de pouvoir mettre son pied sur la tête d'une créature cramponnée au barreau inférieur de l'échelle.

Avant de sortir, Thérèse faisait soigneusement, minutieusement, le plan de son excursion ; elle dessinait les rues, les quais, les ponts et tous les tournants sur une page de son carnet. Elle ne s'égara plus, ayant soin d'ailleurs d'éviter les quartiers douteux et les ruelles. Bonne marcheuse, elle prenait rarement l'omnibus ; elle se reposait sur un banc, dans un square ; ou bien elle faisait de longues stations devant les étincelantes devantures des bijoutiers.

Elle croisa et apprit par cœur tout le laci des allées de Hyde-Park autour des pelouses où paissent des moutons gris. Elle chercha dans un guide de Londres les jours où s'ouvrent gratuitement les musées et les édifices publics ; elle en profita largement.

Si son jeune estomac criait famine vers cinq heures, Thérèse savait maintenant découvrir les restaurants A. B. C., lettres magiques qui signifient Aerated Bread Company : compagnie du pain

aéré. Comment et pourquoi aéré ? Thérèse se le demanda jusqu'au moment où elle sut que ce mot ne signifiait rien du tout, qu'il avait été choisi uniquement pour faire avec le B. et le C. une désignation facile à graver dans la mémoire populaire. Une tasse de thé médiocre, une épaisse tartine ou une lourde tranche d'un gâteau aux raisins parcimonieux, satisfaisaient l'appétit et la soif de Thérèse pour la somme minime de quatre pences. Autour d'elle, tout remuait, se hâtait, dévorait ; on causait à peine.

Elle descendit dans un Bazar souterrain éblouissant de lumières, de marbres polis, de miroirs ; elle n'acheta rien, mais elle écouta de la musique. Elle s'aventura dans la Cité et jusqu'au pont de Londres à travers la foule serrée et les embarras de voitures. L'embouteillage des véhicules était tel qu'on aurait pu suivre le pont dans toute sa longueur en marchant sur les toits des hansoms et des fiacres immobilisés.

Heureuse Thérèse, elle eut une série de jours ensoleillés, quinze jours, trois semaines, qui furent peut-être la seule charmante période de sa vie à Londres. Il n'est pas de métropole plus variée ni plus intéressante que cette énorme capitale où tous les peuples de la terre ont leur rendez-vous. Il

n'est pas de couchers de soleil plus somptueux que ceux qui traînent leurs ors et leurs pourpres dans les nacres liquides de la Tamise aux innombrables bateaux.

Thérèse fit un pèlerinage de tous les ponts, elle suivit tous les quais de l'une et l'autre rive, depuis Chelsea où elle salua avec un respect convenable l'ombre de Carlyle, jusqu'à la Tour de Londres où elle s'extasia devant les Bijoux de la Couronne. Chaque jour elle devenait plus infatigable, plus affamée de spectacles, de beauté, et des aspects mouvants de l'opulence et du commerce de cette incomparable agglomération d'humanité.

Elle n'eut aucune mésaventure ; personne ne la coudoya, aucun gentleman entreprenant ne lui glissa un mot à l'oreille, tandis qu'elle s'attardait devant les soieries d'Oxford Street et les diamants de Bond Street. M^{lle} Gallimard haussait les épaules et se moquait de son innocence.

— Un monsieur vous suivrait pendant douze heures que vous ne vous en apercevriez même pas !

« C'est possible après tout », pensait Thérèse.

— Tandis que moi, poursuivit la petite masseuse pas très jolie, mais gracieuse et piquante et qui avait « du chien » comme elle l'exprimait elle-

même, j'en traîne tant que je veux après moi rien que pour les faire courir. Ne le dites pas à notre vertueuse bourgeoise.

Le fait est que Thérèse connut une émotion le jour seulement où elle sortit avec M^{lle} Gallimard. C'était un samedi après-midi ; elles étaient montées à Saint-Paul jusque sur la plate-forme du dôme pour contempler à perte de vue, comme sur une carte, le tracé des rues, les taches de verdure, le lavis brun, gris, blanc, des maisons microscopiques, les insectes qui sont des chevaux, les cirons qui sont des hommes, et la vague brume où tout s'estompe jusqu'aux plus lointains horizons.

Les deux jeunes filles qui causaient en français avec quelque vivacité se virent tout à coup entourées par un groupe de jeunes gens, des commis de magasins, des calicots, qui les serrèrent en riant, leur offrirent des rafraîchissements, insistèrent pour qu'on fît ensemble une petite fête. Gallimard parlait l'anglais parfaitement.

— Si vous ne nous laissez pas tranquilles, prononça-t-elle, je vous fais arrêter par le policeman qui est en bas.

— Elles sont Anglaises ! murmura l'un des commis, tandis que Thérèse filait comme un rat vers

l'entrée de l'escalier et dégringolait quelques centaines de marches sans reprendre haleine.

— Que vous êtes sotte ! fit M^{lle} Gallimard en la rejoignant. Nous serions restées là-haut encore une demi-heure que pas un de ces bonshommes n'aurait bougé.

*** **

L'annonce coûteuse, en anglais cette fois, n'avait produit aucun résultat. Thérèse alla s'inscrire, en payant à l'avance une guinée, dans un bureau de placement bien situé ; et elle y passa tous les jours pendant une quinzaine pour s'entendre répondre : « Rien encore pour vous, miss ! »

La nièce de M^{rs} Steven, cette Sôphy qui traduisait des circulaires en allemand et en français pour des commerçants, mais qui aspirait à faire des traductions littéraires pour des éditeurs, demanda à Thérèse de lui donner quelques leçons gratuites, en attendant que la roue de la Fortune eût tourné pour elle. Gallimard dit à Thérèse :

— Voyons, Lemaire, vous n'allez pas faire ça ! C'est trop bête à la fin ! Le français, c'est votre capital. Alors si vous le donnez pour rien, qu'est-ce

qui vous reste ? Faites un arrangement avec la tante. Votre petit déjeuner, par exemple, en échange d'une leçon...

– Je ne sais pas faire ces combines, murmura Thérèse, qui se sentait un état de grande infériorité vis-à-vis de la science pratique de Gallimard d'ailleurs franche et sans détours.

Elle donna deux ou trois leçons par semaine à Sôphy et découvrit que l'ignorance linguistique de son élève était un abîme sans fond. Les traductions étaient faites à coups de dictionnaire, et le plus souvent au petit bonheur des ressemblances. Ainsi « taille » était traduit par tail, qui signifie queue ; cask, qui est un tonneau, devenait un casque français et réciproquement. Sôphy s'aventurait même dans la conversation ; elle disait : « Je suis faim, je suis soif ! » et pour : « J'ai tort » elle éjaculait : « Je suis tord » ou même : « Je suis tordue... »

Thérèse, le soir, en faisait des imitations embellies et augmentées pour la délectation de Gallimard. À elles deux, elles inventaient des à peu près que Thérèse, le lendemain, inculquait à l'infortunée Sôphy.

– Comment dit-on : not noisy ? interrogeait l'élève.

– Noisy, c'est « qui fait du bruit », n'est-ce pas ? donc bruiteux, répondit Thérèse imperturbable. Vous traduisez votre circulaire : machine à coudre non bruiteuse...

Si elle ne tirait pas un sou de ces leçons de fantaisie, du moins en tirait-elle quelque divertissement. Ainsi les jours passaient vite et assez gaiement.

Quoi qu'eût prétendu Gallimard, Thérèse eut un jour l'impression d'être suivie, peu après être sortie de chez elle. Ce fut une certitude quand elle eut passé à son bureau de placement. On marchait derrière elle, assez près, d'un pas régulier. Sans se retourner elle traversa la chaussée, on traversa aussi. Elle s'arrêta à une devanture, on s'arrêta. Alors brusquement elle fit volte-face et aperçut, souriant de son énigmatique sourire, le Faune d'Endell Street !

– Vous ! s'exclama-t-elle toujours trop pressée.

Et la seconde d'après elle songeait qu'elle aurait dû feindre de ne pas le reconnaître.

– Moi-même, mademoiselle, trop heureux de la rencontre.

– Oh ! rencontre ! fit Thérèse. Il me semble que vous me suivez depuis un bon moment.

– Que diriez-vous si je vous confessais qu’hier je vous ai accompagnée – en vous suivant – jusqu’à Regent’s Park ?

– Je dirais qu’il faut que vous n’ayez pas grand’chose à faire.

– Mais comme vous ! je me promène. Vous n’avez donc pas non plus grand’chose à faire depuis que vous avez quitté Belgravia ?

– Comment savez-vous cela ? demanda-t-elle brusquement.

– Disons que je m’intéresse à votre sort. C’est toute une histoire que je vous raconterai si vous voulez bien que je marche à côté de vous plutôt que derrière. Ce sera plus commode pour causer.

Elle le considéra un moment bien en face, cherchant, ce qui était difficile, hélas ! à analyser un sentiment obscur mêlé de défiance et d’attrait. Cet inconnu que pourtant elle eût reconnu partout, lui plaisait-il un peu, ou lui déplaisait-il tout à fait ?

– Savez-vous mon nom ? fit-elle se décidant à brusquer les choses.

– Oui, je le connais. C’est un joli nom.

– Comment l’avez-vous appris ?

– Tout simplement de M. Sylvain auquel je me suis présenté comme le fils d’une des anciennes

élèves de son cours, du cours de son père, plutôt. Nous avons bavardé, il m'a offert un excellent cigare, il m'a sorti ses archives où j'ai vu les notes de ma mère, oui, ma parole ! Ce cours est tenu comme un Ministère d'État. J'ai dérivé du côté des élèves actuelles ; j'en connaissais quatre, ai-je affirmé, quatre sœurs. « – Mes meilleures élèves, les demoiselles Nymoll, sans doute ? Je n'ai d'ailleurs que ce quatuor-là. – Parfaitement, les demoiselles Nymoll, de Belgravia... – Belgravia ? pas tout à fait... » Il m'a nommé le Square, cet aimable idiot. Ça roulait comme sur quatre roulettes bien graissées. J'ai trouvé moyen d'en venir à l'institutrice française de ces jeunes personnes. Sylvain m'a révélé que depuis quinze jours il y avait eu un changement. M^{me} Lemaire ne convenait pas, Sylvain le déplorait, car vous avez fait à peu près sa conquête.

Thérèse haussa les épaules.

– Comme c'est flatteur ! murmura-t-elle.

– N'est-ce pas ? Je lui ai extrait le numéro aussi aisément que le nom du Square. Il m'a suffi de dire ; vingt-cinq, et il m'a corrigé : « Non, non, dix-huit ! »

– Permettez, fit Thérèse. Nous en étions à ceci : je vous demandais si vous connaissiez mon nom. Il me reste à apprendre le vôtre.

Elle se remit à marcher assez rapidement et elle se disait : « C'est à lui maintenant de savoir ce qu'il doit faire. » Sans intention bien arrêtée, elle se dirigeait comme la veille vers le joli Regent's Park, où l'on est si bien pour causer si l'on s'éloigne des grandes allées que peuplent les bonnes, les bébés et les petites voitures.

– De nouveau Regent's Park ? fit le jeune homme en se mettant à son pas. Je veux bien, mais vous ne me demanderez pas de vous montrer le Zoo. Je déteste voir les bêtes en cage.

Thérèse ne répondit pas.

– Muette ? On boude ? Ce qu'il vous faut, c'est ma carte ? La voici !

CHAPITRE V

Erreurs



Erreurs ? quoi de plus raisonnable pourtant ? Le jeune homme n'avait en rien offensé Thérèse. Pourquoi l'aurait-elle rabroué ? Il lui présentait sa carte ; elle ne la prit pas tout de suite, pour n'avoir point l'air trop empressée. Dès qu'on fut dans le Park, était-ce une erreur de se laisser guider vers un joli groupe d'arbres, vers un banc, de s'y asseoir à un bout pour laisser assez d'espace à l'autre bout ?

Quelques minutes de silence avaient produit chez Thérèse cette cristallisation un peu obstinée qui alternait chez elle avec de fâcheux élans étourdis ; et alors quand sa résolution était bien prise et affermie, rien ne l'en eût fait changer. Le jeune homme dirait ce qu'il voudrait, Thérèse ne le questionnerait plus.

– Vous permettez une cigarette ? demanda-t-il dès qu’il fut assis.

– En plein air, pourquoi pas ?

– Personne ne fume chez M^{rs} Steven ? pas même cet élégant commis qui en sort le matin à neuf heures et qui rentre si ponctuellement après cinq heures... Vous vous demandez, jeune fille soudain muette, si je suis un détective chargé de vous surveiller. Mais regardez donc ma carte.

Il la lui tendit de nouveau, elle y jeta un regard.

– Comment prononcez-vous mon nom ? demanda-t-il. C’est un vieux nom du Yorkshire. Essayez. C-o-o-m-b. Cela se dit Coûme. On laisse tomber le b. Et les deux initiales, E.-P., signifient : Ernest-Peter – ou Pierre en français. E.-P. Coûme, journaliste. En savez-vous assez ?

– Bien assez ! fit Thérèse d’un air indifférent, tandis que ses yeux suivaient les évolutions d’un gros merle dans l’herbe.

– Alors enchaînons. Je quittais Sylvain, j’allais à la découverte de la maison Nymoll, sans grand espoir d’y obtenir votre adresse actuelle. Ce qui jouait pour Sylvain ne jouerait pas pour M^{me} Nymoll mère des quatre nymphes. Inutile ici d’évoquer l’ombre de ma mère. Cependant, me

fiant à ma chance, je sonnai, je dis au butler qu'étant un parent de M^{lle} Lemaire, en passage à Londres, je désirais la voir. Il me regarda d'un œil sournois. Ma petite histoire me lui paraissait pas timbrée d'une bonne estampille. Il me répondit que M^{lle} Lemaire avait quitté. Je demandai son adresse actuelle, il hésita... Je lui « croisai la paume avec de l'or », comme nous disons. Avec un demi-souverain, mademoiselle, mon dernier, mon seul ! Soyez touchée, je vous en prie !

– Je suis touchée, concéda-t-elle, mais vous n'auriez pas dû dire cela.

– On dit ce qu'on peut pour attendrir un cœur de pierre. Il se trouva que dans ces circonstances vous aviez vous-même travaillé pour moi... C'était la femme de chambre et non la maîtresse de maison qui avait votre adresse...

– En effet ! j'ai peut-être commis là une grosse erreur, fit Thérèse à voix basse comme si elle se parlait à elle-même. On ne peut jamais savoir ce qui résultera de tourner à droite ou à gauche...

– La femme de chambre fut appelée par le butler qui m'introduisit dans son office... Et là j'ai reçu toutes les précisions nécessaires ; la femme de chambre s'attendrissait sur votre départ, elle avait les yeux humides et se les essuyait avec un joli

mouchoir qu'elle me dit tenir de vous. Vous avez une très bonne presse chez le personnel... Le reste était presque trop simple.

Si Thérèse ne s'était pas juré assez sottement de ne plus faire aucune question, elle aurait aimé savoir pour quelle raison M. Ernest-Pierre Coûme, désirant faire visite à M^{lle} Thérèse Lemaire et connaissant son adresse, n'avait pas tout bonnement tiré la sonnette de M^{rs} Steven, au lieu de déambuler deux jours de suite après la jeune fille dans ses courses. Là de nouveau elle fit erreur, au lieu de suivre son penchant naturel qui était pour la clarté et pour les explications nettes.

Depuis qu'elle était à Londres, Thérèse semait derrière elle les erreurs, les bévues et les incompréhensions, comme le Petit Poucet semait des miettes de pain. Sa destinée la suivait sur cette piste. M. Coûme n'expliqua donc rien du tout, ce qui sans doute lui convenait assez bien. Pendant un silence assez long, il regarda fixement l'horizon du Park, et Thérèse en profita pour étudier son profil et sa mise.

Il avait ôté son chapeau pour se rafraîchir et le tenait sur son genou de sa main droite dégantée ; une belle main longue, fine et soignée, aux ongles assez plats, élargis du bout ; et Thérèse se souvint

qu'une de ses amies qui se croyait forte en chiromancie, lui avait exposé que cette forme d'ongles indiquait l'ingéniosité, le penchant et le talent de faire servir tout à des fins déterminées.

« Comme c'est juste ! se dit-elle avec un étonnement assez naïf. Il a suffi que je prononce le mot : « Cours Sylvain » l'autre dimanche, pour qu'il échafaude là-dessus toute une manœuvre et qu'il arrive à découvrir mes deux adresses, l'ancienne et la nouvelle... »

Avec quelque timidité et quelque gêne toutefois, elle fixait ses yeux sur le visage un peu détourné dont un pli entre les sourcils trahissait l'impatience. « Notre conversation ne marche pas comme il voudrait, pensa-t-elle. Mais ce n'est pas à moi de prendre l'initiative... »

La ligne nette des traits lui plaisait ; le nez mince et assez busqué, la lèvre supérieure courte laissant voir aisément des dents larges et blanches, un rien de hâle sur les joues, tandis que le haut du front avait la blancheur de peau des roux ; les cheveux bruns et brillants avec des reflets cuivrés, la moustache d'un roux foncé, l'ensemble correct, mais sans recherche, l'aisance de la pose qui caractérise partout un Anglais de bonne éducation,

Thérèse enregistrerait cette physionomie et cette attitude sans y trouver rien à critiquer.

Si elle avait eu à faire le signalement de M. Ernest-Pierre Coomb, elle aurait pu indiquer un « signe particulier ». C'était sur la tempe droite, assez près de l'œil, un petit dessin, fin comme un tatouage japonais, une sorte d'étoile à six branches assez régulières, ou d'araignée à six pattes, formé sans doute par un nœud de veines à fleur d'épiderme.

— Eh bien ! mademoiselle, fit son compagnon en se tournant vers elle si brusquement qu'elle en eut un flot de rouge au visage, m'avez-vous assez considéré ? Je sentais sur moi vos yeux qui me brûlaient positivement. La connaissance est-elle faite ? Pouvons-nous causer maintenant ?

— Mais certainement, nous sommes venus ici pour ça, répondit-elle d'un ton négligent qui n'était pas tout à fait naturel.

La situation avait son charme, Thérèse se l'avouait au fond d'elle-même.

— Eh bien ! voici ma proposition. Soyons amis, voulez-vous ? Laissez-moi dire, n'interrompez pas tout de suite. Je suis assez seul, pauvre et pas très gai. Le sort me fait rencontrer une jeune fille assez seule, pauvre et pas très gaie. Pourquoi me refuse-

riez-vous le plaisir de vous voir, de me promener avec vous, tout bonnement ? Voyez, je ne vous offre même pas de vous être utile. Cependant, je pourrais vous servir de cicerone. Voulez-vous faire avec moi une partie de bateau ?... Demain après-midi ?... Il y a des endroits ravissants sur la Tamise. Nous prendrions le thé dans un de ces cottages qui croulent sous le chèvrefeuille et la clématite. Je rame assez bien. Dites, voulez-vous ?

– Cela me tente, fit Thérèse à demi-voix.

– Entendu, alors ? et vous mettrez votre chapeau d'aubépine ? Pas ces yeux de paon ; cela nous porterait malheur en bateau. Voulez-vous que nous nous rencontrions sous le Marble Arch, l'arcade de droite en entrant ? à deux heures précises ? Ah ! que vous êtes gentille quand vous ne dites pas non, non et non !

– Mais... fit-elle indécise...

– Déjà un mais ?

– Oui, il me semble qu'il vaudrait mieux que vous veniez me prendre à ma pension.

Le jeune homme eut l'air stupéfait.

– À votre pension ? mais pourquoi ? quel avantage ?

– Est-ce que cela ne serait pas plus correct ?

Elle dit cela avec hésitation ; elle se trouvait un peu ridicule.

– Franchement, dit Ernest-Pierre Coomb, je n'ai pas la moindre envie de faire une incursion chez Madame... Steven ? c'est bien son nom ? Je connais ce genre de pension bourgeoise. Ce n'est tout de même pas mon milieu !

Thérèse se redressa, très rouge.

– Dans ce cas !... fit-elle vivement blessée.

– Laissez-moi donc parler. La pension Steven n'est pas votre milieu non plus. Vous y êtes par erreur, ou par la force des circonstances... Vous y resterez très peu, j'espère. Chez vous, dans votre pays, vivriez-vous à la pension Steven ?

– Ah ! non, j'avais mon chez moi !

– Vous voyez bien !

– Je ne vois rien du tout. La maison est parfaitement convenable. Les pensionnaires sont tous d'honnêtes personnes.

– Vous tenez absolument à me présenter à votre landlady ? demanda-t-il en la regardant avec le sourire qu'elle n'aimait guère. Vous voulez m'infliger un quart d'heure dans ce salon qui sent certainement le chou ? il faudra que je reste assis sur un canapé de crin noir et que je fasse

l'agréable par-dessus le marché ! En quelle qualité me présenterez-vous à la bonne femme ?

C'était la question que Thérèse se posait depuis un instant. Que d'explications il faudrait donner ! que de commentaires il faudrait subir ! Toute la maisonnée en bruirait du haut en bas. Gallimard dirait : « – Tiens ! tiens ! il paraît qu'on fait aussi des connaissances ! » M^{me} Steven lèverait deux mains d'exhortation et gémirait : « Ne vous faites pas d'illusions ! Le monde est méchant ! Que savez-vous de ce jeune homme ? » Et l'élégant commis qui témoignait déjà à Thérèse quelques attentions, serait choqué et probablement jaloux. Que d'ennuis ! et comme il était plus simple de ne rien dire !

– C'est bien, dit-elle, je vous rencontrerai au Marble Arch.

– Ah ! mais dites cela plus gracieusement ! Ce n'est pas une séance chez le dentiste que je vous propose !

Elle haussa un peu les épaules et se leva.

– Je pensais visiter le Zoo cette après-midi, fit-elle. Je n'y suis pas encore entrée.

– Vous tenez bien à voir des singes hideux et indécents, des lions misérables, à respirer des

odeurs écœurantes ? Quel goût bizarre, quand on peut regarder un merle en liberté, et des fleurs, en y ajoutant pour vous des bébés anglais champions du monde dans la série des poids plumes.

– Je visiterai le Zoo un jour que je serai seule, concéda-t-elle.

– Mais vous ne serez plus seule, jamais ! je suis le compagnon élu de vos promenades. C'est signé, c'est juré. Je vous conduirai à Hampton Court, à Richmond, partout. Nous descendrons la Tamise jusqu'à son estuaire. Vous verrez les docks, le quartier chinois où une jeune miss ne va pas seule. Que de jolis moments vous allez avoir !

– Et vous ? demanda l'imprudente.

CHAPITRE VI

Faut-il ?



– Vous me demandez : « Et vous ? » répéta Pierre Coomb, au bout d'un moment que Thérèse trouve long, – et déjà elle se mordait les lèvres d'avoir fait une question après s'être juré de ne pas questionner. – Et moi, aurai-je de jolis moments en me promenant avec vous ? Mon Dieu, cela dépend de vous, il me semble. Pas si vous êtes méchante, en tout cas.

– Je n'ai pas l'intention d'être méchante, murmura-t-elle un peu déconcertée.

– Bon, alors j'aurai de jolis moments.

– Vous êtes bien étrange ! fit Thérèse.

Et le même doute revenait. Pierre-Ernest Coomb lui plaisait-il un peu ou lui déplaisait-il tout à fait ? Sa manière était-elle légèrement cy-

nique et impertinente, ou seulement originale ? Était-ce le genre admis d'un petit flirt à l'anglaise ? On avait déjà fait un doigt de cour à Thérèse dans son coin natal, mais c'était différent, plus direct, moins narquois... Tout de même, comme il avait bien dit cette phrase : « Vous ne serez plus seule, jamais ! » Quelque chose tout au fond de son cœur, trop solitaire en effet, avait tressailli, avait répondu. Les larmes lui avaient presque jailli des yeux. Le jeune homme se levait.

– Sans la politesse qui me retient, fit-il, j'aurais tiré ma montre.

Thérèse tira la sienne.

– Il est quatre heures moins dix, fit-elle d'un ton froid. Que je ne vous retienne pas.

– Au contraire, si je désirais savoir l'heure, c'était pour vous offrir une tasse de thé. Voulez-vous ? Il y a une crémèrie à la porte du Zoo. Mais pas de visite aux cages, dites ?

Thérèse hésitait.

– Faut-il que vous soyez peu Anglaise, dit-il avec quelque impatience, pour faire des façons quand il s'agit d'une simple tasse de thé. Et surtout quand vous venez d'accepter une partie de bateau avec moi.

– C'est vrai, je ne suis guère logique, concéda Thérèse. Et pas du tout Anglaise, cela, c'est évident.

– Votre plus grand charme ! prononça-t-il à demi-voix. L'Anglais, oui, c'est entendu, il en faut pour mettre en ordre la surface du globe, mais on se passerait très bien des Anglaises...

« Elles lui ont fait du mal ou du chagrin », pensa Thérèse.

Leur petit thé fut gai et leur conversation naturelle. Vers cinq heures, M. Coomb dit qu'il avait rendez-vous au bureau de son journal ; il rappela à Thérèse l'heure et le lieu de leur rencontre du lendemain ; il soulevait son chapeau quand elle lui tendit la main spontanément ; il eut alors un charmant sourire presque ému ; le premier sourire tout à fait agréable qu'elle lui eût vu...

Comme toutes les jeunes filles, Thérèse dès qu'elle avait répondu affirmativement à la question des convenances ou de la conscience : « Faut-il ? » se demandait immédiatement : « Quelle toilette mettrai-je ? » Sa garde-robe très modeste offrait-elle ce qui convient pour une partie de bateau ? Grand doute et perplexité. Et l'inquiétude dura jusqu'à la première exclamation de

M. Coomb sous le Marble Arch, quand Thérèse parut.

– Charming, charming ! et pas Anglaise pour un sou ! Mes compliments. Je ne demande pas si vous allez bien, cela se voit. Mais cette toilette, voilà une inspiration.

Thérèse, la veille, avait donné un coup de fer – de son petit fer à esprit de vin – aux plis un peu chiffonnés de sa robe de percale blanche à minces rayures bleues, et au fichu Marie-Antoinette qui l'accompagnait. Elle avait noué à son cou un ruban bleu pâle assorti à la doublure du chapeau d'aubépine ; caché dans des gants de fil blanc ses bras nus jusqu'à mi-coude, et mis ses plus fines bottines qui n'étaient point faites pour des aventures nautiques.

Elle s'était demandé en sortant : « Est-ce que j'oserai bien montrer dans les rues une mise aussi campagnarde ? » Mais M. Coomb, un homme du monde certainement, la trouvait bien, la rassurait.

– Qu'est-ce qu'une Anglaise invente pour se couvrir – je ne dis pas pour s'habiller – dès qu'on prononce le mot bateau ? Une serge bleue épaisse, un col matelot et un canotier sec et nu. Vous, par ce beau soleil, vous êtes un petit Watteau, ou... attendez, ce fichu à la mode de Trianon – vous êtes

un pastel de La Tour. On vous croquerait ! ajouta-t-il en français, ce qui fit rougir Thérèse de surprise et d'une confusion qui n'était point tout à fait désagréable...

— Vous êtes ridicule !... et pas connaisseur du tout, fit-elle en s'efforçant de reprendre quelque assurance. N'importe quelle jeune fille vous dira que ma robe est d'une pauvre petite villageoise.

— Ah ! j'aime que vous me trouviez ridicule, notre intimité avance ! Dans peu de temps, vous me trouverez tout à fait idiot... Alors ça ira très bien...

« Que veut-il dire, Seigneur ! » se demanda Thérèse, d'ailleurs peu alarmée.

Elle monta dans le hansom qu'il avait appelé d'un signe ; elle en descendit quand on fut à l'embarcadère au pied de grands escaliers. Elle se laissait faire, elle se laissait conduire, il semblait que son aimable compagnon évoquât magiquement pour elle tout ce qu'il fallait, un joli bateau plein de coussins rayés de rouge et de gris, avec un tendelet à franges où l'on pouvait se mettre à l'ombre, et puis l'eau clapotante, la berge verte, la rivière élargie, et bientôt cette adorable rive de jardins trempant dans l'onde, des fleurs, des fleurs ! des saules, des nénuphars, des arbres ma-

gnifiques et des demeures de rêve au fond des avenues. Tout comme les jardins et les arbres d'Angleterre sont les plus beaux du monde, de même sont incomparables en grâces naturelles et en beautés cultivées les bords de la Tamise en amont de la métropole.

M. Coomb avait expliqué à Thérèse qu'elle aurait à s'occuper du gouvernail.

– Est-ce que je saurai ?

– Vous ne vous y connaissez pas beaucoup en canotage ?

– Pas du tout. J'ai toujours vécu sur une montagne. Comme vous ramez bien !

Elle admirait les mouvements longs et souples de ses bras, la fermeté des poignets, des mains qui n'avaient cependant aucune raideur d'effort. M. Coomb se mit à rire.

– Vous riez de tout ce que je dis ! fit Thérèse avec une moue.

– C'est que vous êtes si parfaitement non-Anglaise. Vous n'avez pas vu ma cravate ?

Elle se demanda s'il avait un petit accès de délire, une insolation.

– Votre cravate ?... qu'est-ce que votre cravate signifie ?...

– N'importe quelle femme ou fille d'Albion reconnaîtrait ces couleurs... Les couleurs d'une équipe... célèbre... Vous n'avez jamais vu les régates à Oxford?... En effet, je ne rame pas trop mal, mais je ne suis pas en forme ; c'est la première fois de cette année que je revois le vieux père Tamise... Gouvernez un peu à droite... Il y a là un joli coin. Nous pouvons nous y arrêter. Rien ne nous presse...

À peine eut-on tourné une petite pointe de grands arbustes, que Thérèse poussa un cri d'admiration. Sur une anse étroite et tranquille que rida leur bateau en y glissant, des nénuphars blanc d'ivoire, jaune d'or et roses comme l'aurore se balançaient sur leurs vertes neufs de feuilles luisantes ; un saule trempait dans l'eau sa longue chevelure dénouée, et une épaisse guirlande de myosotis bleus comme le ciel bordait le contour doucement arrondi de cette parfaite conque liquide.

– Une estampe japonaise, n'est-ce pas ? dit Pierre-Ernest Coomb en amarrant le bateau.

– On voudrait rester ici toute sa vie ! s'écria Thérèse.

– Ce serait long. Je voulais vous faire la surprise de ces nénuphars. Ils fleurissent ici beaucoup plus

tôt qu'ailleurs, on ne sait pas pourquoi. D'ailleurs les blancs seuls sont indigènes à la Tamise, les autres, jaunes et roses, quelqu'un les a plantés ou semés... Il y a en Angleterre beaucoup de gens qui rapportent des plantes exotiques et qui les mettent non pas dans leur jardin, mais dans les haies, sur les eaux, n'importe où dans la nature sauvage...

– C'est une coutume ravissante, elle me fait aimer les Anglais, déclara Thérèse sans aucune préméditation.

– Merci ! fit-il avec son autre sourire, celui qu'elle aimait le moins, qu'elle trouvait ambigu... Eh bien, moi, reprit-il, je n'aime pas beaucoup les nénuphars. Regardez celui-là, si rose, si confortable sur son coussin ; bonne conscience, belle vertu. C'est une Anglaise.

– Qu'avez-vous donc contre les Anglaises ? demanda Thérèse étonnée de cette persistance d'antipathie.

– Rien du tout. Ma mère était Anglaise, mes sœurs le sont à fond...

– Parlez-moi de vos sœurs, fit-elle, hésitant un peu.

– Ah ! non, par exemple, ce serait trop ennuyeux. Vous, jeune personne, vous allez m'ôter

ces longs gants et tremper vos doigts dans l'eau. Soyez confortable ; n'en avez-vous pas envie ? Est-ce que je vous demande, moi, de me parler de vos sœurs ? Pas de biographie, ni de part ni d'autre... Notre biographie à tous deux commence ici.

– Non, fit Thérèse avec quelque sentiment, notre biographie a commencé dans une affreuse ruelle où un chevalier sauva la damoiselle des griffes d'un dragon.

– Bon ! si vous voulez, mais ça ne serait jamais... que la préface... d'une bien plus belle histoire...

Il prit un temps, il regardait Thérèse qui ne souriait plus, qui pâlit un peu, d'une émotion qu'elle ne put cacher tout à fait. Elle ne baissa pas les yeux, ce n'était pas dans son caractère, elle les ouvrit plus grands au contraire et les fixa sur le jeune homme d'un air d'interrogation muette. Elle ne prononça pas une syllabe. Il se tut également pendant deux ou trois minutes. Thérèse fit alors un effort immense pour renouer la conversation en la dirigeant sur un autre objet.

– Vous parliez de Watteau, de La Tour, il y a un moment, et d'estampes japonaises. Vous avez vu beaucoup de grands musées sans doute ?

– Naturellement, comme tout le monde.

– Et vous avez beaucoup voyagé ?

– Pas mal, oui.

– Dans des pays chauds ? parce que vous êtes un peu plus bronzé que le soleil de Londres n'aurait pu le faire.

– Que vous êtes questionneuse ! Voulez-vous que je vous cueille un nénuphar, deux nénuphars, trois nénuphars ?...

– Vous me parlez comme à un bébé à qui on donne un bonbon pour qu'il se taise, murmura-t-elle, fâchée surtout contre elle-même.

« C'est vrai ! qu'est-ce que j'ai à le questionner ? »

– Je vous lis comme un livre, fit-il au bout d'un instant. Vous êtes d'une transparence !

– En êtes-vous sûr ?

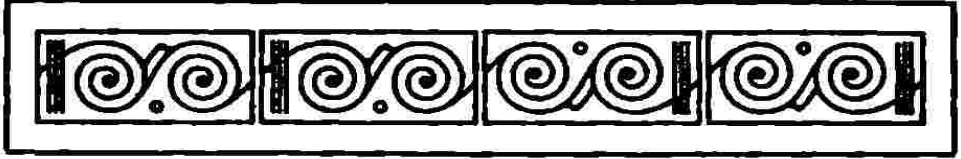
– Oh ! tout à fait. Et d'une fraîcheur en tout... Une goutte de rosée... Tenez, ce pendant que vous avez là, à votre cou, est-ce un emblème ?

Thérèse n'avait pas de vrais bijoux, mais elle aimait son modeste pendant en cristal de roche, parfaitement pur, ovale et taillé à facettes ; elle y enfilait un ruban pour le porter à son cou. Aujourd'hui il brillait doucement sur sa peau, dans l'échancrure en carré du corsage qu'encadrait une

grosse ruche de tulle « illusion », ô modes chastes et naïves d'autrefois !... Tout à coup, il lui parut que le regard brûlant du jeune homme sur ce cristal était comme le rayon qui, à travers une lentille, allume un incendie...

CHAPITRE VII

Il ne faut pas



Silencieusement, Ernest-Pierre Coomb reprit les rames, et Thérèse le gouvernail. Le bateau s'éloigna doucement du champ flottant des nénuphars ; la rive glissa derrière eux avec ses reflets d'arbres et de fleurs dans l'eau ensoleillée.

– La langue anglaise est singulière, fit Thérèse au bout d'un moment.

– Remarque profonde, mais que je crois avoir déjà entendue. Veuillez spécifier, prononça-t-il de son ton de taquinerie qui la froissait un peu tout en l'amusant.

– En anglais, expliqua-t-elle, tous les objets sont du genre neutre, ce qui est très logique et bien plus facile qu'en français ; et vous faites une seule ex-

ception ; les bateaux, et tout ce qui va sur l'eau, sont du genre féminin...

– En effet, parce que les bateaux sont les amours de tout cœur anglais.

– Oui, c'est très joli. Mais par contre, cette charmante Tamise, vous l'affublez d'un nom bien mal approprié quand vous l'appellez – affectueusement, je veux bien – Old Father Thames, le vieux père Tamise.

– Ah ! s'il ne faut que cela pour vous faire plaisir, je dirai chère et aimable miss Tamise... Mais, continua-t-il à demi-voix, j'aimerais bien mieux dire... chère et aimable miss Thérèse... Vous permettriez ?

Thérèse se sentit devenir très rouge.

– Vous permettez ? insista-t-il plus nettement.

– Je n'en vois pas l'opportunité, fit-elle, embarrassée comme toujours entre sa gaucherie, sa sincérité, et sa jeune envie de s'amuser. Je ne suis pas si aimable, continua-t-elle pour n'avoir pas l'air de couper court trop sottement. Et chère ? non, c'est un mot qui ne signifie rien. On l'emploie à tout bout de champ.

– Ah ! moi, si je disais : Chère Thérèse, je vous assure bien que cela signifierait quelque chose !

La jeune fille, troublée un instant, se ressaisit.

– Avec vous, fit-elle, quoi qu'on dise, on ne sait jamais ce qui va s'ensuivre ! Je parlais du vieux père Tamise. Je me demande comment vous en êtes venu à cette fadaise...

– Fadaise ? est-ce un mot bien sévère en français ? interrogea Pierre Coomb d'un air d'enfant sage qu'on gronde à tort.

– Pas très sévère, non, fit-elle sans pouvoir s'empêcher de rire. Mais vous alliez me gâter cette jolie partie.

De nouveau ils se turent assez longtemps, jusqu'à ce que leur bateau à un tournant frôlât les piles peintes en éclatant minium d'un petit débarcadère. Une enseigne en banderole, tout enguirlandée de roses Banks, arrondissait son arcade engageante à l'entrée d'une allée de gravier bleu.

– C'est ici que nous prenons notre thé, dit Pierre Coomb en amarrant le bateau. Vous verrez ça, de vrais scones écossais et de vraie crème épaisse à la façon du Devon.

Ils montèrent jusqu'au cottage, ils s'assirent sous une tonnelle de chèvrefeuille. Une bonne vieille dame apporta l'assiette de scones grillés et

beurrés, tandis qu'une jeune serveuse suivait avec le plateau des tasses et de la théière.

– Est-ce moi qui sers le thé ? demanda Thérèse, comme tout était placé devant elle.

– Naturellement ; qui d'autre ?

« Par bonheur, songea-t-elle, j'ai appris chez les Nymoll la manière anglaise de servir le thé correctement. Car ce que M. Coomb m'observe ! »

– N'ôterez-vous pas votre chapeau ? demanda-t-il au moment où elle soulevait la théière.

– Ôter mon chapeau ? pourquoi ?

– J'ai bien ôté le mien ! fit-il.

– Vous en avez des raisons ! Mais j'ôterai volontiers mon chapeau. Je n'y pensais pas.

Thérèse n'était ni assez coquette ni assez expérimentée pour comprendre tout de suite que son compagnon désirait voir ses cheveux. Il l'éclaira du reste sans tarder.

– Je ne vous ai jamais vue que chapeautée, dit-il... Songez un peu à tout ce que je perdais, poursuivit-il avec un regard éloquent, tandis qu'elle suspendait sa capeline au dossier du banc, et que, par un geste immortel qu'Ève dut connaître déjà, elle passait ses doigts au bord de son front et sur

sa nuque pour ramener à leur place des mèches égarées.

– Où avez-vous pris ce genre de « personal remarks » ? demanda-t-elle un peu brusquement. Les Anglais en général ne font pas de compliments.

– Combien connaissez-vous d'Anglais ? fit Pierre Coomb avec cette facilité déconcertante qu'il avait de la mettre tout doucement dans son tort.

– Oh ! des quantités, dans les romans !... Non, pour être véridique, je n'en connais qu'un et encore ! c'est M. Black, à ma pension. Je vous assure bien qu'il ne m'a jamais fait de compliments.

– Parbleu, le sot, il s'admire trop lui-même. J'ai pris sa mesure rien qu'à voir descendre de l'omnibus sa précieuse personne. On aurait dit qu'il se saluait en arrivant sur le trottoir...

Thérèse se mit à rire.

– Il y a bien un peu de ça... Mais vous me faites oublier de servir le thé.

Avec les scones et la crème du Devon, des fraises fraîches et mûres parfumaient la table.

– Du sucre, combien de morceaux ? de la crème ou du lait ? demanda-t-elle, suivant le code qu'on lui avait enseigné dans la maison des Miroirs.

Pierre Coomb prit la tasse, mais aussitôt, rapidement, avant que Thérèse pût retirer sa main, son bras nu, il s'en était emparé, et se penchant sur le poignet, y mettait un baiser à peine appuyé, puis se relevait en murmurant des mots comme « impossible... irrésistible... » d'un air pas du tout confus.

– Non, il ne faut pas ! s'écria la jeune fille, reculant aussi loin qu'elle put...

– Il ne faut pas ? Vous êtes fâchée ! Pourquoi alors avez-vous un si joli bras, une si jolie main ! murmura-t-il de ce timbre voilé où grondait quelque chose qui faisait un peu peur... Depuis quand est-il défendu de baiser la main d'une dame ?...

– Vous m'avez baisé le poignet, c'est différent !

– Vous êtes bien savante !

– Non, je ne suis pas savante, mais je m'instruis tous les jours !

Son obscur instinct de féminité lui conseillait de fuir le troublant tête-à-tête. Par où s'en aller ? Il n'y avait que le bateau. Entrer dans le cottage ?

Prétexter un mal de tête ? En même temps elle se traitait de petite nigaude. Allait-elle faire une scène pour si peu de chose ?

– Allons, n'en parlons plus, fit le jeune homme qui s'efforçait de prendre une mine pénitente, c'est un instant d'oubli, un mouvement réflexe comme on dit, sans doute parce que la réflexion n'y est pour rien... Faisons comme si nous étions deux bons vieux... Et buvons notre thé, mangeons ces fraises et cette crème.

Bien loin de glisser comme chat sur braise, il appuya au contraire, il commenta.

– J'aurais dû deviner qu'une fille d'Helvétie serait aussi froide, aussi inabordable que la Jungfrau. Je le sais à présent. Est-ce fini ? Suis-je pardonné ? Bons amis comme avant ?

– Oui, dit-elle moins irritée, bons amis, c'était notre arrangement. Bons camarades.

– Vous n'avez pas le costume de l'emploi. Les bons camarades s'habillent en grosse serge et chapeau canotier.

– Bien ! je le saurai pour la prochaine fois, fit l'irréfléchie.

– Il y aura donc une prochaine fois. Merci d'avance. Mordez dans cette pâtisserie écossaise avant qu'elle soit froide.

Il se mit à parler de la Suisse, qu'il connaissait mieux que Thérèse ; il avait passé un hiver dans les Grisons, et chaque année de son enfance et de sa première jeunesse, au mois d'août, sa famille l'emmenait ici ou là dans les Alpes.

– À vrai dire, j'étais gavé de la vie de chalet. Ma mère n'était pas assez riche pour nous faire vivre à l'hôtel.

– Avez-vous une profession ? se hasarda-t-elle à demander.

Il parut hésiter une seconde.

– Certainement. J'ai fait les examens pour le Service civil, j'ai été fonctionnaire aux Indes pendant plusieurs années... J'étais en bon chemin de passer commissaire à quarante-cinq ans peut-être... Vous savez ce que c'est qu'un commissaire civil dans nos colonies ? Aux Indes, c'est une manière de roi dans sa province. Il réunit en sa personne les pouvoirs qui sont répartis sur trois fonctionnaires des colonies françaises. Il est juge, il est percepteur d'impôts, il surveille les ponts et les routes. Quand il voyage, – et il voyage tout le temps, – c'est avec un train princier.

– Des éléphants ? demanda Thérèse la naïve.
– Cela dépend de la province.
– Est-ce que le commissaire emmène sa femme dans ses voyages ?

– Quelquefois. Il arrive aussi qu'elle reste à la maison. Alors elle se distrait comme elle peut.

Il s'interrompt, son air devint morose.

– On voit que vous regrettez les Indes, fit Thérèse, sympathique. Y retournerez-vous ?

– Ah ! non, jamais ! s'exclama-t-il presque violemment... J'ai eu des mécomptes... des déboires... injustes. Ah ! non, qu'on ne me parle pas des colonies anglaises, des hommes et des femmes qui sont là à les grignoter, comme des vers dans un fromage...

Le terme anglais qu'il employa, « maggots », lequel signifie toutes sortes de larves dégoûtantes, parut à Thérèse insensé et assez révoltant.

– Comment pouvez-vous parler ainsi de vos compatriotes ? fit-elle avec quelque indignation. On nous enseigne que les colonies anglaises sont les mieux administrées du monde...

– J'ai tort en effet, accéda-t-il en se calmant tout à coup... Mettez cette sortie sur le compte de ce que vous voudrez : la bile, la fièvre... J'ai été ma-

lade récemment. Non, je ne retournerai pas aux Indes, un point c'est tout... Mais, poursuivit-il au bout d'un moment, je n'aime pas beaucoup mieux l'Angleterre. Vous voyez mon dilemme : pas les Indes, pas l'Angleterre, alors quoi ?

– Le monde est grand, dit Thérèse avec le sourire de la jeune personne qui, ne sachant pas grand'chose, trouve facile de résoudre les problèmes d'autrui.

Il y eut de nouveau une minute dangereuse.

– Le monde est petit au contraire, puisque je vous ai rencontrée, dit Pierre Coomb.

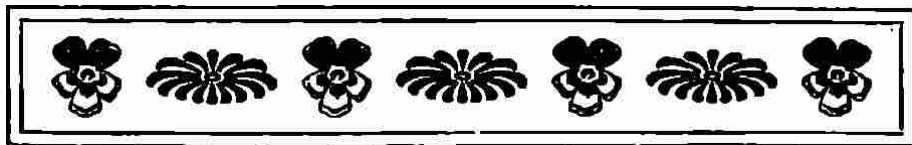
Et tout à coup ce fut presque une tendresse qui vibra dans sa voix et qui frôla dans Thérèse des cordes correspondantes... Quand il était moqueur, taquin, paradoxal ou chagrin, ou bizarrement jaloux de M. Black, elle se tenait bien ; elle restait sur la défensive. Il l'amusait simplement, ou bien il la choquait. Mais cette intonation qui semblait monter comme l'appel d'un cœur éperdu à un autre cœur solitaire, c'était le chant mystérieux qui égare un voyageur.

Thérèse se connaissait un peu. Elle savait qu'on la ferait marcher très loin avec l'appât d'une affection qui aurait besoin d'elle... Quand on la suppliait, sa volonté ne pouvait point se durcir, elle

s'effondrait. La jeune fille avait déjà, derrière elle, en amitié, deux ou trois expériences où presque contre son gré, un sacrifice avait été accompli... Et elle devinait bien que Pierre Coomb demanderait plus qu'un peu d'amitié.

CHAPITRE VIII

Conseils qu'on ne demande pas



Thérèse, à son grand ennui, se rencontra sur le perron de la pension Steven avec M^{lle} Gallimard, qui rentrait également pour le souper.

– Allô ! quelle toilette ! fit la vive petite Française qui d'un seul coup d'œil avait inventorié Thérèse de la tête aux pieds. Percalé, aubépine, etc... Ensemble champêtre. Il n'y manque que le brin de myosotis dans le fichu... D'où venez-vous comme ça, naïve enfant d'Helvétie ?

C'était le sobriquet que Gallimard avait collé à Lemaire, car elle appelait chacun par son nom de famille ou par un surnom assez bien trouvé. Elle traduisait Kesselmann par les deux Bouilloires, toujours prêtes à fournir l'eau tiède de leur insipide conversation. M. Black était le Beau téné-

breux, non qu'il fût remarquablement beau, mais parce que Black signifie le noir.

– Je suis allée à la campagne, répondit Thérèse aussi brièvement qu'elle put.

– Et le brin de ne m'oubliez pas, c'est LUI qui le porte à sa boutonnière ? Rougissez, ça vous va très bien !

– Je ne rougis pas ! protesta Thérèse.

La porte s'ouvrit au même instant ; les deux pensionnaires, qui se savaient fort en retard, montèrent précipitamment dans leurs chambres. Quand elles descendirent, il était sept heures et demie, la salle à manger était vide, le couvert était ôté, la nappe balayée de ses miettes. Ce qui restait, c'était une théière pleine de thé refroidi, du pain et du beurre. M^{me} Steven était implacable sur la ponctualité.

M^{lle} Gallimard déballa deux petits paquets enveloppés de papier blanc et mit sur deux assiettes quatre minces tranches de jambon, deux petits gâteaux.

– Nous allons faire la dînette, invita-t-elle. Ne refusez pas, ça n'en vaut pas la peine. Le premier shampoing que M^{me} Steven me demandera paye-

ra ça, allez ! Il faut savoir se débrouiller en ce monde...

– Vous le savez très bien en tous cas, fit Thérèse préoccupée.

– Un reproche ?

– Non, loin de là ! Je sens la différence.

– Mais savez-vous que nous nous entendrions très bien, vous et moi ?... Ce jambon n'est pas mauvais. Prenez la seconde tranche, c'est votre part... Les petits gâteaux, je les ai achetés au Bon Coin, chez Ferroli, Tessinois. La grande affaire, c'est de connaître les Bons Coins. Sérieusement, Lemaire, puisque, pour une fois, on peut parler français en mangeant, avez-vous du capital ?

– Pas un radis ! Juste de quoi payer ici encore quelques semaines.

– Alors, ma foi, dépêchez-vous de trouver une situation et ne faites pas de bêtises.

Gallimard appuya sur ce dernier mot et leva un doigt en regardant Thérèse qui sentit une chaleur écarlate lui monter aux joues.

– Non, voyez-vous, poursuivit la conseillère sans mandat, il ne faut pas faire de bêtises ; ça coûte toujours plus que ça ne vaut.

– Mais je n'ai ni l'envie ni l'occasion de faire des bêtises, protesta Thérèse.

– Bah ! bah ! je vois clair. Êtes-vous allée seule à la campagne ? Chez des dames amies ?... Non ? Si vous avez fait une partie avec un beau jeune homme, laissez-moi vous dire franchement que pour vous c'est bien risqué. Pour vous. Parce que vous n'avez pas ce qu'il faut. Pas de défense. Vous n'êtes pas flirteuse pour un sou. Ni roublarde, ah ! non ! Moi, si je voulais, je ferais cent parties de campagne ou de bateau... Tenez, vous venez d'avoir un petit mouvement de lèvres, un petit sourire... C'était en bateau, oui ? Eh bien ! moi, je me tirerais d'une douzaine de bateaux sans une égratignure. Mais je suis sérieuse ; je penserai au mariage sérieux quand j'aurai mon Institut de Beauté et ma clientèle... Dans deux ans peut-être. Le Beau ténébreux serait un excellent mari-comptable...

– Vous êtes inouïe ! s'exclama Thérèse. Je ne croyais pas qu'on pût organiser sa vie comme cela, dans ces lignes... à l'avance.

– Je suis positive, c'est certain, je suis Française. Pas du tout la Française des romans ; mais la vraie, celle qui mène les affaires de la famille française. Écoutez, ma bonne Lemaire, permettez-moi

un conseil. Même une question. Qui est le jeune homme ?

– Il est journaliste, répondit Thérèse, contente de pouvoir s'ouvrir un peu. Il est bien élevé. Il a ramé aux régates d'Oxford.

– Oh ! là là ! très mauvais, ça. C'est un swell qui n'épousera pas. Un simple calicot vaudrait mieux.

– Il n'est pas question d'épouser, murmura Thérèse.

– Alors de quoi est-il question ? d'avoir des rendez-vous gentils dans les parcs, sur la rivière ? Lemaire, Lemaire, prenez garde. Peut-on le voir, ce garçon ? Vient-il vous prendre ici ?

– Non, il ne désire pas faire la connaissance de M^{me} Steven.

Thérèse fronçait légèrement le sourcil, se rappelant que Pierre Coomb avait dit : « Ce n'est tout de même pas mon milieu... »

En le quittant, elle lui avait permis de l'attendre de nouveau sous le Marble Arch, le lendemain à dix heures, pour aller passer toute la journée à Richmond. Il avait demandé cette promesse presque humblement, sans aucune trace de l'impertinence narquoise qui déplaisait à Thérèse et la tenait sur la défensive... « Nous deux tout

seuls, si pauvres, un peu tristes », c'est ainsi que pour la seconde fois il avait défini le duo Thérèse et Pierre. Et il avait ajouté : « Nous serons deux bons vieux, si vous voulez... deux vieux camarades... »

– C'est bien plus amusant d'avoir un cavalier que de se promener seule, fit Thérèse, cherchant à reprendre quelque assurance.

– D'accord, mais il faut prévoir la suite. Ce cavalier, qui est de bonne famille puisqu'il a étudié à Oxford – pour ce qu'on y étudie ! – ne demande-t-il rien en retour de ses gentillesse ? Pas un petit baiser, la moindre des choses ?

– Je lui ai dit qu'il ne fallait pas ! déclara Thérèse en se redressant.

– H... eû... m ! il a donc essayé ? Enfin, Lemaire, ne dites jamais que je ne vous ai pas avertie.

La météorologie sembla s'associer avec Gallimard pour mettre Thérèse dans un chemin de prudence. Le baromètre avait baissé subitement ; le lendemain, la pluie tombait à verse. Fallait-il laisser Pierre Coomb se morfondre sous le Marble Arch ? Mais y serait-il seulement venu, puisque la partie à Richmond tombait dans l'eau ?

À neuf heures et demie, Thérèse se disait : « Il connaît mon adresse, il n'a qu'à passer ici pour s'informer, pour faire un autre projet. » Et voyez sa sagesse, à dix heures moins le quart, avec impermeable et parapluie, elle se dirigeait précipitamment vers Hyde-Park ; elle apercevait sous la profonde voûte de marbre son camarade qui allait et venait comme un fauve en cage.

— J'allais partir ! fit-il d'un air de mauvaise humeur.

— C'est plutôt moi qui vous attendais ! riposta-t-elle.

— Comment ? où donc ?

— Mais chez moi.

— Pour une personne de votre caractère, je croyais que ce qui est convenu est convenu, prononça-t-il sévèrement.

— Oh ! ne faites pas le maître d'école, je vous prie !

Subitement, il se mit à rire, souleva son chapeau.

— Disons-nous bonjour d'abord. Bonjour, mademoiselle Thérèse Lemaire.

— Bonjour, M. Ernest-Pierre Coomb.

– Le programme est à refaire.

– Évidemment. Vous à votre journal, et moi à mon agence, où on me dira comme tous les jours : « Rien encore pour vous. »

– Nous passerons à votre agence si vous voulez. Ensuite nous irons au Musée de Kensington où il y a de belles choses à voir, et des coins où on peut causer tranquillement. Nous prendrons un petit lunch quelque part ; nous verrons après. Le temps s'éclaircira peut-être.

– C'est que je ne suis pas en toilette, dit Thérèse avec hésitation.

– Personne n'est en toilette dans les rues de Londres par un si vilain temps. Pensiez-vous que je vous laisserais m'échapper ?

Les yeux un peu obliques et trop rapprochés attachaient sur la jeune fille un regard ardent, un regard dévorant, lui parut-il. Elle recula sous la voûte.

– Je ferais mieux de rentrer, murmura-t-elle hésitante.

– Que vous êtes façonnière ! dit Pierre Coomb se penchant vers elle et lui saisissant le coude. Vite, vite, voilà un hansom qui passe. Courons !

Il l'entraîna sur le trottoir, le fiacre hélé s'arrêta.

– Passons d’abord à votre agence pour que vous en ayez le cœur net. Donnez l’adresse.

Cinq minutes plus tard, Thérèse remontait dans le hansom en disant :

– C’est bien comme je pensais. Rien encore pour moi.

– Très bien ! alors en route pour le Musée. Connaissiez-vous déjà la salle des porcelaines de Chine et des Indes ? Vous ouvrirez des yeux.

Pierre Coomb savait toujours et partout ce qu’il fallait faire pour les billets, le vestiaire, les facilités et les petites économies.

– Inutile d’acheter un catalogue, tous les objets sont étiquetés. Et même on se fait bien voir des surveillants si on les questionne. C’est le contraire du Louvre où tout visiteur est traité comme l’ennemi héréditaire... Bon, voici la salle que je cherchais. Une banquette. Asseyons-nous cinq minutes.

Les yeux de Thérèse étaient déjà fixés sur une jarre très haute qui jaillissait du parquet brillant et s’y mirait, comme un calice de rêve dans l’eau obscure d’un étang. La matière de cette adorable chose était une pâte aussi exquise que le tissu d’une fleur, mate, d’un blanc de clair de lune qui

diffusait de la clarté autour d'elle. Sur les beaux flancs de la jarre d'une ligne parfaitement pure, un rameau d'or étendait son mince feuillage ouvragé, incrustait les petites boules d'or de ses fruits et s'allongeait en vrilles délicates vers le col mince, aussi tendrement modelé qu'un cou de jeune fille.

Thérèse se leva et, pour suivre dès la base tous les détails du décor délicieusement entrelacé, elle s'agenouilla sur le parquet. Pour rien au monde, elle n'eut touché cette jarre qui lui paraissait sacrée à force d'être belle. C'est pourquoi le petit mot d'avertissement qu'elle entendit à son oreille la blessa un peu.

— Relevez-vous, voyons ! nous ne sommes pas à l'église !

Elle revint à la banquette de cuir, se rassit.

— Ah ! fit-elle avec effusion, c'est comme les nénuphars, hier. Il valait la peine de venir à Londres pour voir cela. Encore un plaisir — plus qu'un plaisir ! — que je vous dois.

— Vous étiez déçue en sortant de l'agence, dit Pierre Coomb en lui prenant la main d'un geste de grand frère qui ne l'alarma point. Oui, vous étiez fort déçue ; mais quelle chance au contraire ! Si la bonne dame des registres vous avait dit : « Une excellente place. Vous allez filer vous présenter,

c'est du côté du Crystal Palace... » où seriez-vous à présent ? Vous n'auriez pas vu cette jarre. Vous ne déjeuneriez pas tantôt avec votre dévoué serviteur.

– Non, sans doute, dit Thérèse, retombant dans son souci. Mais il faut tout de même que je trouve une issue.

– Vous la trouverez quand vous voudrez, prononça-t-il, en lui serrant un peu les doigts. Ah ! bon, voilà ma méchante qui retire sa main ! J'allais vous donner un excellent conseil.

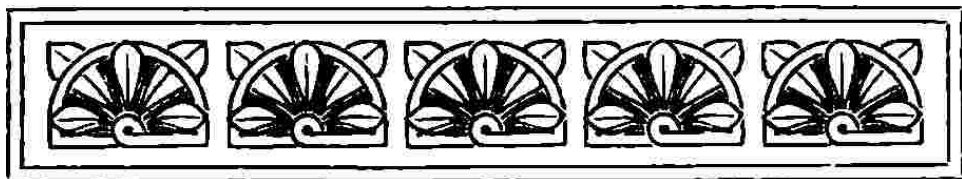
– Vous ? mais je ne demande pas de conseils ! dit-elle pensant à ceux de Gallimard.

– Vous perdez votre temps et votre argent à la pension Steven. Prenez deux jolies chambres dans un joli quartier et donnez des leçons chez vous. Je vous trouverai des élèves pour la conversation. Être institutrice dans une famille, c'est les galères ! Vous serez bien plus libre. Nous pourrons nous voir et nous promener. Je m'inscris pour être votre premier élève. Vous serez la mienne aussi pour parler anglais. Je vous enseignerai à prononcer le th. Est-ce dit ?

– Il vaut la peine d'y réfléchir, fit Thérèse qui, au contraire, sans réfléchir une minute, pensa en elle-même : « Oui, c'est ce que je ferai. »

CHAPITRE IX

Le Débat de la Grande Folie



La courte expérience que Thérèse avait faite dans la Maison des Miroirs de la condition d'une governess à Londres n'était point pour l'incliner à la renouveler. Mais elle n'avait pas entrevu d'autres possibilités ; celle de donner des leçons chez elle et de vivre à sa guise était certes bien plus séduisante, quoique d'aspect peu réalisable.

À la fin du lunch que Pierre Coomb lui avait offert dans un restaurant modeste voisin du Musée, ils causaient avec plus d'abandon, moins de réticences de sa part à lui, moins de réserve ombrageuse de sa part à elle.

— Pourquoi, demanda Thérèse, ne pourrais-je donner des leçons chez moi, à la pension Steven ? C'est une maison honnête et bien tenue.

– Raisonillons, mon enfant ! fit Pierre Coomb de son ton de grand frère. De juillet à fin septembre ou octobre, il n'y a plus à Londres que des professionnels, des acteurs et des actrices principalement, des professeurs de chant pour music-hall et leurs élèves. Qui est-ce qui prend des leçons de français en été ? Précisément ces gens-là, pour apprendre à prononcer correctement quelques mots français dans une pièce, ou pour chanter une chansonnette dont le refrain est en français, c'est la mode actuelle. Vous pourriez même avoir un cours de conversation. Mais personne n'ira vous chercher à la pension Steven. Cela n'a aucun chic. Est-ce qu'un petit goût de bohème vous ferait peur ? Je vous vois très bien dans une de ces grandes maisons meublées du quartier des théâtres. Deux chambres, une cuisinette si vous le désirez. Une plaque à votre porte. *Cours de français*. Toute la maisonnée y grimperait quatre à quatre. Vous auriez de petites réceptions où on parlerait français. Vous n'avez aucune idée de ce qu'on peut être gai et cordial dans ce petit monde sans façon. Dites oui, je me charge d'avoir trouvé dans quinze jours ce qu'il vous faut. Même dans huit jours. Dépêchez-vous de donner congé à votre landlady.

– Est-ce que ce serait très cher dans une maison comme vous dites ? fit Thérèse à la fois effrayée et tentée.

– Un peu plus qu'à la pension Steven probablement. Mais supposons seulement trois ou quatre leçons par jour, vous gagneriez votre dépense, largement...

– En êtes-vous sûr ?

– Tout à fait !

– Ce serait faire un saut dans le noir... murmura-t-elle.

– N'en ai-je pas fait un, moi, quand je me suis lancé dans le reportage ? J'ai coupé mes amarres, je suis rentré des Indes en mauvaise santé, avec pas grand'chose devant moi. Et me voici gagnant ma vie à peu près, et j'ai trouvé – chance bien imprévue – une charmante camarade... Vous serez étonnée, dans un mois, de tout ce qui vous sera arrivé d'amusant... de délicieux... Vous direz : « Est-ce que je rêve ? » et je vous répondrai : « Il y a une destinée... »

Sa voix, peu à peu, plus basse, presque tendre, touchait de nouveau les cordes sensibles de l'imagination de Thérèse, sinon son cœur.

– Je suis de mon petit pays, comprenez-vous ? fit-elle. Non, nous n'avons rien de bohème chez nous. Nous préférons les choses régulières... J'ai déjà pris une liberté qu'on a blâmée quand j'ai planté là mon ennuyeuse école et que je me suis embarquée pour faire le tour du monde par étapes, en donnant des leçons.

– Vous voyez bien ! votre projet se réalise. Vous commencez l'étape numéro trois. N'ayez donc pas ces airs de petite fille épeurée. Je suis là pour tout !

Thérèse sourit, un peu émue.

– Je crois bien que je dirai oui, fit-elle au bout d'un instant.

Pierre Coomb poussa une exclamation de triomphe.

– Alors, je me mets en campagne dès demain pour votre logis. J'aurai des nouvelles. À deux heures sous le Marble Arch, est-ce entendu ?

– Mais si je reculais à la dernière minute, seriez-vous très fâché ? demanda-t-elle taquine.

– Fâché ? C'est un mot trop faible. Je serais furieux, je vous battrais ! Il y a une fureur britannique qui a un nom spécial, berserker rage. Vous ne savez pas ce que c'est, vous le sauriez alors !

Ils se mirent à rire tous les deux, mais Thérèse avait vu briller un éclair singulier dans les yeux étroits de son Faune.

— Oui, je pense bien que vous n'êtes pas com-
mode tous les jours, fit-elle le bravant autant
qu'elle osa.

Dès que Thérèse fut rentrée, elle chercha
M^{me} Steven à son bureau.

— Dans quel délai pourrais-je quitter votre mai-
son ? demanda-t-elle sans autre préambule.

— Une quinzaine d'avertissement est usuelle.
Vous avez trouvé une situation ?

— Oui... À peu près en tous cas.

— À peu près ? répéta cette personne positive.
Qu'est-ce que c'est qu'une situation à peu près ?
Ah ! miss Lemaire, je sais bien que je n'ai pas à
vous conseiller. Mais ne lâchez pas la proie pour
l'ombre.

— Ce serait plutôt le contraire, fit Thérèse. Ici, je
n'ai même pas l'ombre d'une chance.

— C'est bien ce que je vous ai dit quand vous êtes
arrivée. La saison est tout à fait mauvaise pour se
replacer, ne vous faites pas d'illusions...

– Je vais chercher dans une autre direction avant de n'avoir plus un sou pour vous payer.

– Payer d'avance, c'est ma règle. Cela évite bien des ennuis, prononça M^{me} Steven qui ne faisait pas crédit d'une semaine même à sa nièce Sophy. Je vous regretterai, cela va sans dire. Mais il vaudra mieux, en effet, nous séparer avant que vous gratiez le fond de votre bourse. Vous pourrez même quitter dans huit jours si cela vous va. Miss Gallimard a une apprentie masseuse, une jeune Française, qu'elle désire loger près d'elle. Mais je ne vous chasse pas, miss Lemaire.

– Tiens ! je l'espère bien, s'exclama Thérèse assez vexée.

Au fond, M^{me} Steven, sans le dire, s'était alarmée d'avoir à congédier elle-même sa pensionnaire dès que celle-ci n'aurait plus d'argent. Cette solution imprévue l'arrangeait tout à fait. « Chassée de chez les Nymoll, presque chassée d'ici ! elles vont bien, mes étapes ! » songeait Thérèse pleine d'amertume.

Ah ! si Pierre Coomb n'avait pas dit : « Je suis là pour tout... » que l'horizon eût été noir !

M^{rs} Steven prévint aussitôt M^{lle} Gallimard du départ prochain de Thérèse Lemaire, ce qui mettait une chambre vacante à la disposition de

l'apprentie masseuse. Le soir même, la petite Lyonnaise, obligeante, moins égoïste que son esprit calculateur ne l'eût fait croire, frappait à la porte de Thérèse et commençait une remontrance dont elle avait préparé l'exorde dans l'escalier.

— Vous allez vraiment nous quitter ? Avez-vous trouvé une situation ? Ne soyez pas mystérieuse. Je m'inquiète pour vous.

— Vous êtes trop bonne, fit Thérèse. J'en suis touchée, je vous assure. Mais vous qui êtes si pratique, vous devez comprendre qu'il est temps que je me débrouille. Mon argent s'en va. M^{me} Steven n'a aucun désir de garder pour pensionnaire une sans-travail qui sera une sans-le-sou dans quelques semaines. Je vais chercher à donner des leçons chez moi. Vous ne me voyez pas invitant des élèves ici, dans cette chambre où je n'ai qu'une chaise... Prenez-la, chère Gallimard, asseyez-vous pour me sermonner plus commodément, ajouta Thérèse en s'asseyant elle-même au bord de son lit.

— Mais vous pourriez donner des leçons au domicile de vos élèves, objecta Gallimard.

— Je pensais à organiser un cours de conversation ; pour cela, je devrais être logée tout autrement. Il y a des actrices, des chanteuses qui pren-

nent des leçons de français en cette saison où personne d'autre ne demeure à Londres.

– Je vois que vous avez des renseignements ; d'où les avez-vous ? de votre ami du bateau ?

Impitoyablement, les yeux noirs et vifs de la jeune Française regardaient une rougeur monter aux joues de Thérèse et ses prunelles se troubler.

– Écoutez-moi, poursuivit la conseillère. Ce que je vous dis là, c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. Vous êtes encore naïve comme un oisillon. C'est bête à dire, mais c'est comme ça. Où allez-vous en quittant ici ? Quelle adresse ?

– Je n'ai pas encore d'adresse. J'en aurai une demain probablement. On cherche pour moi.

– Le jeune homme chic ? quel motif a-t-il de s'intéresser tellement à vos affaires ? Vous pouvez encore à ce moment trouver un engagement de vacances. Ce n'est pas payé, mais ça vous permettrait d'attendre l'automne et une situation stable, ce qu'ils appellent resident governess.

– Cela ne me tente pas du tout ! s'écria Thérèse. J'en ai goûté, merci !

– Ou bien nous pourrions travailler ensemble, persista la masseuse. En quinze jours, je vous montrerais à soigner le cuir chevelu et à coiffer. Ne

faites pas la dédaigneuse, c'est une très bonne spécialité. On voit des intérieurs élégants ; j'ai ma clientèle dans la grosse bourgeoisie, qui paie bien, qui prend des abonnements. Vous me bottez tout à fait, Lemaire, vous êtes honnête comme un écu de cinq francs.

— Davantage, j'espère ! interrompit Thérèse en riant ; un écu de cinq francs ne vaut que quatre francs trente-cinq à cause de l'alliage.

— Ma comparaison est donc tout à fait juste, car vous avez aussi un petit alliage, Lemaire ; vous êtes romantique... Et d'un entêtement ! ajoute-t-elle en se levant impatientée. On perd son temps avec vous !

— Pas tout à fait, non ; je vais réfléchir. Ne vous fâchez pas, chère Gallimard, implora Thérèse. Vous êtes la seule, la seule qui se soucie un peu de ce qui m'arrive dans cette terrible ville. Demain après-midi, je vous donnerai réponse.

— Quand vous aurez écouté la flûte de l'enchanteur ! s'exclama l'importune conseillère en s'en allant.

Ce mot frappa Thérèse. Elle y songeait le lendemain vers deux heures en approchant du Marble Arch. Dans la mythologie, il lui semblait se souvenir qu'il y avait un faune qui jouait de la flûte.

Son Faune était avant elle au rendez-vous. « Que c'est donc stupide, ce mot de Faune qui reste planté dans mon esprit depuis notre première rencontre. Pourquoi ? des yeux un peu bridés, des lèvres rouges un peu épaisses. Un sourire narquois ? Pas toujours narquois. Triste, tendre deux ou trois fois, et des manières d'homme bien élevé... »

Il s'avancait à sa rencontre.

– J'ai ce qu'il vous faut ! une trouvaille ! fit-il, gai et plein d'entrain. Vous verrez cela, un bijou. Deux jolies pièces meublées, une cuisinette, pour une livre par semaine. Autant dire pour rien. La locataire en titre fait une tournée aux États-Unis, ne rentrera qu'en décembre, sous-loue avec ses meubles et tout le bazar. La maison est bien tenue, tranquille en général après minuit. Des femmes de théâtre, mais tout à fait convenables. C'est au bout du Strand, près de la Cour royale de justice. Vous voyez si c'est recommandable. Allons-y vite à pied, par Oxford Street, nous couperons par Regent

Street. Rien que de belles rues et de beaux magasins. Eh bien ! quoi ? vous ne bougez pas ?

– Si j'avais changé d'idée ? fit-elle avec quelque appréhension, comme redoutant cette rage à laquelle il avait donné un nom bizarre.

– Non, non, vous n'avez pas changé d'idée, fit-il en riant, ce qui rendit à Thérèse quelque assurance. Ou du moins vous en changerez de nouveau quand vous aurez vu le mignon logis qu'on nous propose.

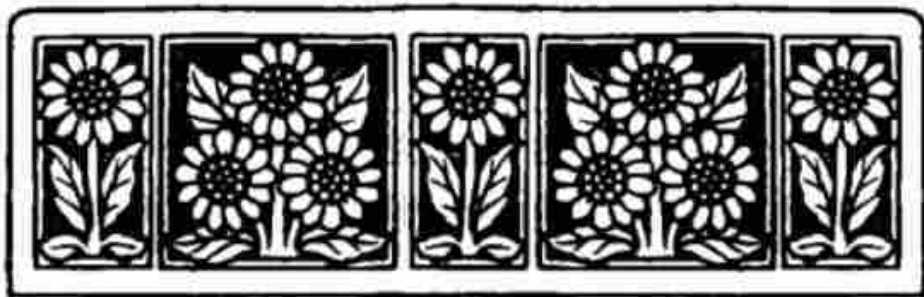
– Nous ? répéta-t-elle involontairement.

– Ne soyez pas pointilleuse. Vous comme locataire, moi comme votre agent. Partons-nous ?

Troisième épisode à Londres

CHAPITRE I

Thérèse brûle ses vaisseaux



– Veni, vidi, vici ! s'exclamait Pierre Coomb, debout au milieu d'un petit salon rose comme un bonbon. Traduction libre pour vous, mademoiselle Thérèse : « Je suis venue, j'ai vu, j'ai été vaincue ! » Vaincue, n'est-ce pas ? Persuadée et enchantée ? Dites oui, allons ! avec un sourire !

– C'est très joli, en effet, répondit-elle ; je vous sais gré, vraiment, d'avoir déniché cette occasion. Le loyer me semble plus que modéré pour ces deux pièces et la petite cuisine. Modéré n'est pas assez dire. Invraisemblable serait le mot.

– Mais non. La locataire, l'actrice en tournée, est enchantée de savoir dans ses meubles une jeune personne qui en prendra soin. Son homme d'affai-

res me l'a dit lui-même. Il a préparé un petit inventaire et un petit contrat que vous signerez.

– Une livre sterling par semaine, c'était ce que je payais chez M^{me} Steven pour tout mon entretien. Si je m'installe ici, je devrai fricoter dans ma petite cuisine, brûler du gaz, acheter mes provisions, fit Thérèse préoccupée de calculs et de soucis nouveaux.

– Et de temps en temps vous m'accorderez bien de dîner avec moi au restaurant ?

– Très, très rarement, répondit-elle. Vous faites trop de dépense pour moi, cela me gêne. Vous êtes pauvre aussi, comme vous me l'avez dit. Il n'y a pas de mal à être pauvre, mais il faut être raisonnable.

– Ah ! vous l'êtes pour deux, certes. Je dois constater qu'il n'y a pas un grain de bohème dans votre composition. Mais vous oubliez un point qui a son importance ; chez M^{me} Steven vous ne gagnez pas un sou. Ici, dès le jour où vous serez installée et votre plaque à la porte, vous donnerez des leçons à cinq shillings l'heure. J'ai des copains au journal qui grillent d'apprendre le français ; je vous les présenterai. Qu'attendez-vous, mais qu'attendez-vous pour déménager ! Chaque jour vous perdez peut-être cinq leçons !

– Monsieur Pierre Coomb, s'exclama Thérèse en se laissant tomber sur le petit sofa en bois doré et damas rose, vous m'étourdissez ! Je suis venue, j'ai vu, mais il faut que je réfléchisse. Il faut que je rentre chez moi. J'ai promis à M^{lle} Gallimard de causer encore avec elle. Vous n'imaginez pu quel métier elle me propose : masseuse du cuir chevelu !

Elle ne put s'empêcher de rire en voyant la mine renversée de Pierre Coomb qui ne trouvait pas un mot à dire, semblait-il, sinon de répéter deux ou trois fois : cuir chevelu ! Il tourna sur ses talons et se dirigea vers la porte.

– Berserker rage ? demanda Thérèse audacieuse.

– Ah ! non, c'est le contraire ! J'en suis comme deux ronds de flan, fit-il en français.

Puis il revint, il rit, les yeux brillants ; il se dirigea vers Thérèse et lui saisit les deux bras au-dessus du coude.

– Mauvaise ! j'ai bien envie de vous secouer !

Il la secoua en effet, pas très fort ; mais la pression nerveuse et saccadée de ses doigts fit frémir la jeune fille d'une émotion singulière. Peut-être pâlit-elle légèrement. Jamais les yeux de son Faune

n'avaient été si proches des siens, ne l'avaient percée d'un regard aussi aigu et brûlant. Pendant un instant, ses prunelles à elle chavirèrent ; la chambre tourna l'espace d'une seconde. Il lui sembla qu'elle devait chercher sa voix très loin pour dire avec peine :

– Mais laissez-moi donc ! ne me touchez pas !

Immédiatement, Pierre Coomb la lâcha, s'en fut près de la fenêtre, y resta le dos tourné, tandis que Thérèse feignait d'aller inspecter le réchaud à gaz de la cuisine.

– Quelle réponse donnerai-je à l'homme d'affaires ? demanda Pierre Coomb sans se retourner.

– Demain matin, je serai décidée pour ou contre. Je vous écrirai à votre journal si vous me donnez l'adresse.

– Ce n'est pas la peine. D'ailleurs je serai peut-être absent. Voulez-vous me rencontrer de nouveau au Marble-Arch, vers midi ? Est-ce une trop grande liberté que je prends ?

– Non, ce sera très bien. Je vous suis très reconnaissante, croyez-le ! ajouta-t-elle contrite.

– Pas d'ironie, de grâce ! fit le jeune homme en fronçant les sourcils. Vous avez tout vu ? alors descendons. J'ai un rendez-vous dans la Cité à

quatre heures, je vais vous appeler un cab, n'est-ce pas ?

– Non, je rentrerai à pied, par plaisir et par économie. Je prendrai des cabs quand je gagnerai vingt-cinq francs par jour.

Elle s'efforçait de parler d'un ton naturel comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé. Mais au fond d'elle-même elle savait bien que l'émotion et le demi-vertige qui l'avaient enveloppée pendant une minute laissaient dans toutes ses fibres une répercussion troublante. Son esprit agité ne se fixait pas, il oscillait à droite, à gauche, vers le oui et vers le non.

Marchant sans rien regarder, se laissant bousculer sur le trottoir, elle arriva machinalement à sa porte et demanda aussitôt à Lizzie, qui lui ouvrit, si M^{lle} Gallimard était rentrée. Oui, depuis un quart d'heure. Thérèse sentait qu'elle éclaircirait mieux son problème en causant, en répondant à des objections, que si elle restait la tête dans ses mains, sur l'unique chaise de sa chambre. Elle frappa à la porte de Gallimard.

– Donnez-moi cinq minutes, voulez-vous ? demanda Thérèse.

La laborieuse petite fourmi française, toute brune et maigre, s'affairait parmi des flacons et des pots à pommade alignés sur un rayon.

– J'ai tout le temps du monde à votre disposition, répondit-elle aimablement en avançant une chaise. Avez-vous changé d'idée ? Restez-vous avec nous ?

– J'hésite encore, murmura Thérèse. Jamais de ma vie je n'ai été si indécise.

Elle décrivit le petit logis meublé, elle mentionna les conditions, les avantages que la maison offrait.

– Après tout, ce n'est pas mal, dit M^{lle} Gallimard, ce serait même très bien pour une autre personne. Pour moi par exemple. Je me ferais là une clientèle, je pourrais recevoir chez moi, j'aurais moins à trotter. Si vous trouvez vraiment des leçons, acceptez la chance des deux mains. Mais soyez excessivement prudente. Ne recevez personne chez vous le soir. Ou du moins jamais une personne seule. C'est délicat, c'est très délicat pour une jeune fille de s'installer en meublé dans une de ces diablesses de grandes maisons du Strand.

– On peut être honnête partout ! s'exclama Thérèse devenue rouge.

– Partout, oui, peut-être, mais plus difficilement dans le Strand. Et une poulette comme vous, mon Dieu ! Est-ce que vraiment vous ne voyez aucun autre parti à prendre ?

– Un, compta Thérèse sur ses doigts : m’associer avec vous, je n’ai pas d’argent. Deux : rentrer chez moi, ma classe est prise. Et ce que j’aurais à entendre, miséricorde ! Trois : aller me présenter comme une épave chez deux ou trois personnes que je connais, leur avouer que j’ai perdu ma position sans même avoir un certificat à montrer. Quatre : rester chez M^{me} Steven jusqu’à ce quelle me mette à la porte. Et alors, sans un sou, où aller ?

– C’est vrai, fit Gallimard au bout d’un instant, c’est vrai que vous êtes dans une impasse, et ma foi, s’il n’y avait pas là-dessous un jeune monsieur trop obligeant, je vous dirais : Allez-y, ma belle, allez-y gaillardement. Mais vous avez contre vous, d’abord votre ignorance – peut-on à vingt ans être ignorante à ce point ! – et puis vous n’êtes pas mal de tournure et de figure... Faites bien attention au genre d’élèves qui se présenteront... Quand déménagez-vous ?

Il parut à Thérèse que ce mot, brusquement, tournait comme une clef dans la serrure devant

laquelle son hésitation l'avait clouée immobile... Déménager ; c'était simple après tout. Chacun déménage plusieurs fois en sa vie... Et si l'on ne se trouve pas bien, on redéménage.

– Demain ou après-demain, répondit-elle.

– Vous ferez vos adieux ce soir à dîner, sans doute ? M. Black sera plus que jamais couleur ci-rage. Il aura besoin de mes consolations. Si j'étais rosse, continua-t-elle en sa parlance qui s'émaillait de quelques bribes d'argot, je vous pousserais dehors au lieu de vous retenir. Je compare mal avec vous, comme teint, comme galbe. C'est avec les deux Bouilloires que je suis à mon avantage. Vous partez, je serai la mieux !

Elles se mirent à rire, et Thérèse monta chez elle le cœur léger pour commencer ses emballages.

*** **

Le lendemain soir à six heures, elle était installée dans son quatrième à balcon, parmi des meubles dorés un peu boiteux, des rideaux de dentelle un peu déchirés, une cheminée de bois émaillée en blanc et or, rayée d'éraflures comme si elle s'était battue contre les pincettes.

Très échauffée, fiévreuse et contente, Thérèse faisait du thé dans sa cuisinette dont l'armoire en miniature lui offrait une théière, cinq ou six tasses en Japon de bazar, à peu près autant de cuillers assez désargentées et de petites assiettes, un petit pot à lait, deux couteaux... C'était bien amusant de faire de nouveau un peu de ménage.

Avant de monter, elle avait acheté du thé, du sucre, du pain, du beurre. Pierre Coomb était redescendu pour emprunter du lait à la concierge ; il avait requis la faveur d'offrir le gros gâteau tout farci d'anis et de cumin, et quatre buns qui sont des petits pains sucrés piqués de raisins secs.

— Vous faites des folies ! s'était écriée Thérèse. Qui est-ce qui mangera ce gros gâteau ?

— Mais moi, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, si vous m'invitez.

— Naturellement, je vous invite tant que j'aurai du thé. Mais il faut que je me hâte de trouver des leçons ; j'ai calculé que mes ressources ne me mèneront pas beaucoup plus loin que d'ici quatre semaines. Quand m'amènerez-vous vos amis journalistes qui désirent apprendre le français ?

— Ah ! laissez-moi respirer ! fit Pierre Coomb. On est bien ici nous deux, on se figure tout ce

qu'on veut, les ennuis nous oublient pour une demi-journée.

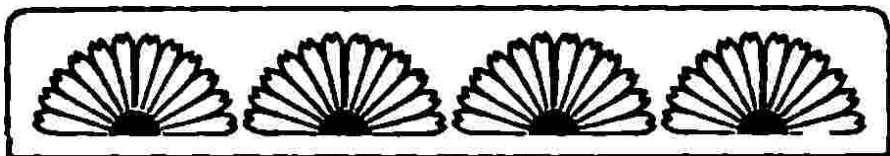
Il s'allongea périlleusement dans un fauteuil rose qui craqua pour l'avertir.

– Savez-vous, fit-il, que j'ai envie de vous envoyer un de mes deux fauteuils de cuir ? Pour moi, oui, miss Thérèse, pour mon usage et mon confort.

– C'est vrai que tout ce mobilier est construit avec des allumettes, acquiesça Thérèse, un peu étonnée tout de même de sa proposition. Est-ce que vous êtes logé aussi en meublé ? se hasarda-t-elle à dire, n'osant aller plus loin et lui demander son adresse dont il n'avait jamais fait mention, mais dont il semblait à la jeune fille qu'elle pourrait avoir besoin une fois ou l'autre.

CHAPITRE II

Le logis rose



— Naturellement je suis en meublé, répondit Pierre Coomb, mais j'ai tout de même un ou deux meubles à moi, ce fauteuil dont je vous parle, entre autres. Puis-je le faire apporter ?

— Non, fit Thérèse en hochant la tête. Il faudra vous contenter d'être assis sur une de ces petites machines dorées qui craquent.

Il lui semblait que l'agréable et obligeant camarade manquait un peu de tact tout de même. Un fauteuil à lui, chez elle ! De quoi ça aurait-il l'air ?

Elle servit le thé, coupa le gâteau, moins à l'aise, moins gaie que tout à l'heure. Un nuage était monté entre eux, les isolait. Thérèse tout à coup se sentait dépaysée dans son logis rose ; elle ne comprenait plus si bien quel aimant irrésistible, quelle anormale influence l'avait arrachée à la pension

Steven, l'avait déposée ici ; elle se vit un instant comme une épave flottante à la crête d'une vague, toute seule, ses câbles coupés...

Elle regarda Pierre Coomb ; il la regardait aussi, et tous deux s'interrogeaient. Les yeux étroits du jeune homme s'élargissaient comme pour agrandir leur champ de vision, pour y emprisonner Thérèse, toute, de la tête aux pieds, pour l'encadrer dans un cercle de fascination d'où elle ne pût s'échapper... Elle fit un brusque effort, elle demanda, pour dire n'importe quoi :

– Mon thé est-il bon ?

– Oui, très bon... pas mauvais, est-ce que je sais ? fit-il vaguement.

Elle retourna à sa cuisinette pour chercher de l'eau chaude. Quand elle rentra, Pierre Coomb était debout.

– C'est le moment d'aller dîner. Venez-vous ? fit-il. Il y a un gentil restaurant français pas loin d'ici.

– Dîner ? mais je sors de manger un bun et une grosse tranche de votre gâteau.

– Moi aussi. Alors on biffe le dîner et je reste ici, j'allume une cigarette ? Nous pourrions mettre deux chaises sur le balcon.

– Mettez-en une. Je vais d'abord desservir le thé.

Tout ce qu'ils disaient, ces petites phrases insignifiantes, étaient des armes camouflées, l'une esquissant l'attaque, l'autre s'y dérochant. À chaque sournoise avance de Pierre, Thérèse se reculait adroitement, sans rompre. Car il était trop difficile de rompre, il eût fallu y mettre de la brutalité. Un simple petit mouvement de fleuret pour écarter l'autre fleuret pouvait suffire.

Thérèse s'attarda tant qu'elle put à son prétexte de laver les tasses. Pierre Coomb, sur le balcon, fumait rageusement une cigarette après l'autre. Le crépuscule descendait comme une cendre impalpable sur les fuyantes perspectives où des lumières commençaient à clignoter.

– Il va faire nuit, dit Thérèse en s'approchant de la fenêtre.

Le conseil de la sage Gallimard lui sonnait dans l'oreille : « Surtout pas de visiteurs le soir... »

– Je comprends. Vous me mettez à la porte. Le déménagement est fini, je ne vous sers plus à rien, fit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées.

Sa séance solitaire sur le balcon semblait l'avoir monté à un état d'exaspération, qu'il retenait encore comme une bête en laisse.

— Mon Dieu, que vous êtes déraisonnable ! prononça Thérèse qui prit un peu le ton d'une maîtresse d'école pour cacher sa stupéfaction effarée. Je suis fatiguée, ne comprenez-vous pas ? Je vais faire encore un peu d'ordre, et puis j'irai dormir...

Subitement il se dressa, il étendit les bras vers elle, il l'atteignit, l'attira si fort que sa taille plia ; elle jeta sa tête en arrière pour sauver ses lèvres de celles qui les cherchaient. Il murmurait des mots qu'elle n'était pas sûre de comprendre et qui cependant lui faisaient horreur...

— Non, non ! cria-t-elle, étendant ses deux mains pour écarter ce visage aux yeux enflammés... Êtes-vous fou ! pour qui me prenez-vous ? je me jetterais plutôt du balcon !...

Reculant tant qu'elle pouvait, elle se glissait vers la rampe de fer, basse, facile à enjamber. Dans son épouvante elle était prête à n'importe quelle extrémité.

Les mains du jeune homme lui serrèrent la taille encore plus fort, mais ce fut pour arracher la jeune fille au balcon et la jeter dans la chambre, sur la chaise en allumettes dorées qui se trouva là. Il

s'arrêta une seconde, poussa un immense éclat de rire et puis se précipita vers la porte qui claqua derrière lui.

Thérèse resta pantelante et sans bouger pendant au moins dix minutes. Elle se leva pour fermer machinalement la porte-fenêtre, tourna plusieurs fois autour des meubles sans savoir ce qu'elle cherchait, finalement entra dans la chambre à coucher et se jeta sur le lit. Un instant après elle se relevait, courait tourner la clef dans la porte de sa petite antichambre.

Il y faisait nuit tout à fait ; dans le salon une grise lueur filtrait encore à travers la dentelle des rideaux. Pourquoi le dessin d'une palme de cette dentelle s'imprima-t-il dans le cerveau de Thérèse, ineffaçable, toujours revu avec l'affreux souvenir ? une palme aux grandes folioles écartées entre lesquelles brillait l'étincelle soudain jaillissante d'une vive lampe dans la maison d'en face...

Thérèse restait là, les yeux attachés sur la fenêtre ; puis, la gorge serrée, tremblant de tout son corps, elle essaya d'allumer le lustre à gaz, n'y réussit pas, trouva une longue bougie rose sur la table de nuit et la regarda brûler jusqu'au petit jour, où enfin elle s'endormit.

À peine sortie de la brume trouble des rêves, Thérèse jeta loin d'elle la courtepointe de satin à grandes fleurs roses, s'assit au bord du lit, promena les yeux autour d'elle. La bougie rose avait brûlé jusqu'au fond du bougeoir de porcelaine et l'avait fendu... « Il va falloir le remplacer », se dit-elle vaguement.

Elle s'accrochait à ce petit dégât pour s'empêcher de penser à un plus grand désastre, à un effondrement de toute sa confiance, de tous ses espoirs...

Confiance ?... non. Jamais elle n'avait eu pleine et tranquille confiance dans cet énigmatique Pierre Coomb qui voulait qu'elle ne sût rien de lui, de son origine, de ses attaches de famille. Elle ignorait même son adresse. Ah ! tant mieux ! il était plus facile à présent d'effacer cette figure ambiguë comme on efface sur une ardoise un déplaisant barbouillage.

Subitement, Thérèse découvrit qu'elle avait faim. On a beau être prostrée au milieu des ruines ; quand on a vingt ans et qu'on n'a pas dîné la veille, l'appétit crie encore plus fort que l'esprit ne se lamente. Vite elle enfila son vilain peignoir et courut à sa cuisinette pour allumer le réchaud à gaz et se faire une tasse de thé. La flamme bleue

refusa de jaillir. Est-ce que la veille le lustre du salon n'avait pas refusé aussi de s'allumer ? Quelque chose devait être dérangé dans l'appareil... Thérèse referma le robinet.

« Je vais être trouvée asphyxiée si le gaz s'échappe ! », se dit-elle tragiquement. S'« il » revient et qu'il me trouve asphyxiée, ce sera bien fait ! Il saura que c'est sa faute !...

Son désir, son besoin d'une tasse de thé résu-mait en cet instant toute la détresse de sa solitude. Une haine contre le logis rose et contre celui qui l'y avait amenée lui tordit le cœur, lui fit tellement mal qu'enfin des sanglots montèrent à sa gorge ; des larmes jaillirent de ses yeux en averse brû-lante.

Thérèse n'avait pas pleuré de toute la nuit, car l'indignation et la stupeur, alors, l'étranglaient trop. Mais à présent, toute détendue par un petit désappointement, par l'attendrissement sur elle-même, elle pouvait enfin se soulager dans les pleurs. Seule, seule à Londres, séparée volontai-rement du peu d'amis qu'elle y avait eus, presque sans argent, dépourvue de certificats, elle se heur-tait, où qu'elle regardât, à un mur inexorable bâti et cimenté par sa folie...

Mais non, Thérèse ! un peu de courage ! N'était-ce pas ton pauvre père qui disait sentencieusement : « On sort de tout », et ta pauvre maman citant l'Ecclésiaste : « Cela aussi passera » ?

Elle se calma un peu en faisant sa toilette. Pour commencer, il fallait descendre chez la concierge et lui demander une explication de l'arrêt du gaz. Puis faire son petit ménage, afin que tout fût tiré à quatre épingles pour le gérant. Car elle ferait monter le gérant, elle lui rendrait les clefs, elle payerait ses vingt-quatre heures d'habitation dans le détestable logis rose. Elle retournerait chez M^{me} Steven. Et puis elle se résignerait à suivre les conseils de Gallimard. Elle apprendrait à masser les cuirs chevelus... Se parlant à elle-même, elle prononça à haute voix : « cuirs chevelus », et cela lui fit pousser un éclat de rire presque strident qui l'effraya. « — Est-ce que je vais avoir une crise de nerfs ? Pierre Coomb a ri ainsi hier soir, en claquant la porte... »

Au même instant, le timbre de l'antichambre résonna. La concierge ? le gérant ? il n'était guère que neuf heures. Elle alla ouvrir. Pierre Coomb était sur le seuil, pâle, la bouche contractée.

— Voilà douze heures que j'attends pour vous demander pardon ! fit-il bizarrement, d'un ton

d'amer reproche. Puis-je entrer ? Vous ne voudriez pas tout de même que je m'agenouille ici sur votre seuil...

Thérèse, muette de surprise, debout dans l'embrasement de la porte, s'écarta un peu, puis se ravisa.

– Non, n'entrez pas, nous n'avons rien à vous dire, prononça-t-elle d'une voix glaciale, mais qui tremblait un peu.

– Au contraire, j'ai beaucoup à dire, vous ne pourrez pas m'en empêcher, je le dirai ici...

Thérèse crut voir la porte en face, de l'autre côté du couloir, s'entr'ouvrir d'une petite fente... Un voisin ? une voisine ? elle n'avait pas encore songé aux voisins.

– Entrez, fit-elle, reculant dans son étroite antichambre.

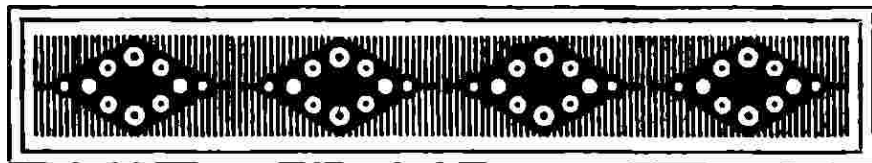
N'aurait-elle pas dû plutôt fermer le battant et mettre la chaîne devant cet étrange pénitent ? Il entra, poussa la porte derrière lui.

– Si vous pouvez me pardonner, dites-le ; si vous ne pouvez pas, dites-le aussi, que je sache à quoi m'en tenir, fit-il d'un ton impérieux bien plus que suppliant. Je me suis conduit, hier soir,

comme un goujat, comme une brute, mais c'est
votre faute !

CHAPITRE III

Le Filet de l'oiseleur



– Ma faute ! répéta Thérèse aussi indignée que stupéfaite. Vous osez dire que c'est ma faute !

Il s'avança d'un pas, elle recula encore ; la porte du petit salon était ouverte derrière elle, involontairement elle passa le seuil, Pierre Coomb la suivit et se trouva dans la place.

– Oui, c'est votre faute ! À force de n'être pas coquette, vous faites plus de mal qu'une fieffée coquette n'en ferait. Si vous êtes froide comme votre Jungfrau, pensez-vous qu'un homme soit à la même température ? Ah ! tenez, Thérèse ! vous me désespérez !...

Il se jeta à genoux devant la jeune fille qui tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur la chaise que son heurt effrayé rencontra. Alors Pierre Coomb, les

maines étendues, enfouit son visage dans les plis de la robe de Thérèse et murmura d'une voix étouffée :

– C'est vrai, j'étais fou ! Thérèse, aimez-moi un peu, un tout petit peu... par pitié !...

– Levez-vous, cria-t-elle. Ne restez pas là... C'est affreux... Je ne veux pas...

Elle repoussait cette tête que ses doigts effleuraient pour la première fois. Un excès d'humiliation, une attitude et une voix suppliantes la faisaient trop souffrir pour le suppliant lui-même.

– Demandez pardon si vous voulez, mais pas à genoux, non ! protesta-t-elle.

Elle se dressa, il se releva en même temps, et ils restèrent là debout, elle blanche comme un linge, lui raide et contracté, retenant son geste, crispant ses doigts. Et tout à coup, avec l'étrange facilité qu'il avait de s'esquiver dans une direction imprévue, il demanda :

– À présent, qu'allez-vous faire ?

– Me sauver d'ici, cela va sans dire ! Retourner chez M^{me} Steven.

La voix faillit lui manquer, ses genoux fléchirent, elle chercha le dossier de la chaise pour s'y appuyer...

– Ne pâlissez donc pas ainsi ! s'écria-t-il.

– Il y a de quoi, après des scènes pareilles ! protesta Thérèse, sentant trop bien que cette phrase était une concession ; que n'importe quelle phrase était une concession ; qu'il fallait, impitoyablement, montrer la porte à Pierre Coomb et mettre le verrou...

– Avez-vous seulement déjeuné ? demanda-t-il avec une sollicitude inattendue.

– Non, le gaz ne marche pas.

– Le gaz ne marche pas ? On met un penny dans le *slot*, dans la fente du distributeur. J'ai oublié de vous dire cela hier au soir. C'est le genre de compteur qu'on a dans ces maisons. Vous recevez du gaz pour un penny. Ah ! mon Dieu, pauvrete ! vous ne savez donc rien ?

– Non, je ne sais rien, murmura-t-elle... Rien de ce qu'il faudrait.

– Moi non plus je n'ai pas déjeuné, ni dîné d'ailleurs. Laissez-moi faire. Je descends – mais ne verrouillez pas la porte ! – Dans un quart d'heure, vous aurez... nous aurons un bon petit déjeuner anglais, du lard frit, des toasts...

Était-il vraiment possible que ce fût elle, Thérèse Lemaire, bardée de principes, elle, assise à cette petite table, en face de Pierre Coomb qui la servait ! Il avait fait le café, grillé le bacon et le pain.

– Je n'ai pas toujours eu un cuisinier pendant que je roulais aux Indes et ailleurs. Vous n' imaginez pas ce que je sais de choses utiles. Tout au rebours de vous qui en savez beaucoup d'inutiles, comme par exemple toutes les capitales de l'Europe, je gage ?

– Tiens ! je l'espère bien ! fit Thérèse qui ne put s'empêcher de rire.

Oui, elle en était là ! elle riait en humant le bon arôme du café, en savourant la mince tranche de lard croquant et le toast qui luisait de beurre.

– Est-ce aussi bien que le déjeuner Steven ? demanda-t-il.

– Ah ! beaucoup mieux ! Il n'y a pas de comparaison, concéda-t-elle.

– Et tout de même vous retournerez à ce perchoir ? Ce ne sera pas aussi facile que vous le croyez. Vous avez loué ici pour six mois.

– Jamais de la vie ! Je n'ai rien signé.

– Vous avez pris possession, cela revient au même. Naturellement vous pourrez toujours discuter cela avec le gérant, mais je doute qu’il vous tienne quitte à moins du loyer d’un mois.

– Un mois ! ce serait cent francs ! fit-elle consternée. Quel trou dans mes finances !

– Précisément. Votre idée est-elle bien raisonnable ? Qu’y a-t-il de changé dans la situation ? Rien du tout, il me semble. Il suffit d’oublier qu’hier soir j’ai perdu la tête. Cela n’arrivera plus, je vous en donne ma parole. Vous aurez des leçons demain, vous ferez votre gentil petit ménage, vous mettrez un penny dans le slot, tout ira sur des roulettes. Non, je ne vous vois pas retournant chez M^{me} Steven, ce serait trop humiliant !

« Ma chambre est prise, pensa Thérèse. J’ai coupé les ponts, c’est vrai... »

– Et moi qui avais commandé pour vous cette petite plaque que j’allais fixer sous votre sonnette ! Je l’ai reçue hier soir dans ma boîte aux lettres.

Sur la mince surface d’émail blanc, Thérèse lut deux lignes : « Cours de français. Conversation. »

– Vous êtes d’une obligeance ! murmura-t-elle un peu ironiquement.

– N'est-ce pas ? Toujours le bon vieux camarade à votre service. C'est dit ? Je fixe la plaque avec ces quatre petites vis que vous voyez ? J'ai même apporté un tournevis. Après quoi je file à mon journal. Quand puis-je revenir ?

– Vous tenez à revenir ? demanda-t-elle faiblement.

– Si j'y tiens ? Je l'ai prouvé, je crois... sur mes genoux ! fit-il d'une voix singulière, comme pleine de ressentiment.

Vers la fin de l'après-midi déjà, Thérèse eut la visite d'une voisine de palier que la petite plaque d'émail blanc attira.

– Je suis miss Lona, du Café chantant de l'Écureuil. Vous connaissez ?

– Pas très bien, avoua Thérèse en avançant une de ses chaises fragiles à la demoiselle et aux étoffes épandues de sa toilette, jupe traînante, grands volants, énormes manches bouffant aux épaules et cachant à peu près les mains sous un flot de dentelles.

– J'ai vu que vous offrez un cours de conversation française. Je suis vite venue, parce que j'étudie une chansonnette qui a un refrain. Com-

ment dites-vous ça ? « Mignonnette, mignonnette, savez-vous ? »

Elle prononça ces quatre mots français de la façon la plus, bizarre. Au bout d'un instant, Thérèse arriva à les reconstituer.

– D'abord on ne dit pas : Migue-nonette, fit-elle. Voulez-vous prendre une leçon tout de suite ?

– Non, je vais sortir. Mais ce soir, j'amènerais deux ou trois ou quatre amies de l'Écureuil. C'est relâche pour quinze jours. Alors on se tourne les pouces. Quelles sont vos conditions ?

– Pour un cours de deux heures, dix shillings.

– Nous serions cinq. Ça ferait deux shillings chacune. Vous ne pouvez pas à moins ? Non ? Pas d'offense. Entre nous, puisque vous êtes Française... comment trouvez-vous mon petit fardage ? Trop ? Trop peu ?

– Très bien. Juste à point, répondit Thérèse d'un ton connaisseur qui la fit rire en dedans.

– Bon. Merci. Je me sauve... À ce soir.

Vers neuf heures, cinq demoiselles décolletées, assez minables et défraîchies quant à leurs atours, affectant des airs de femmes du monde dans leur allure et leur conversation, furent présentées à Thérèse par miss Lona, et tout de suite leurs voix

perçantes de perruches réclamèrent d'apprendre le français.

– Supposons, dit Thérèse pour canaliser ce zèle, que vous arrivez à Paris. Jouons à cela, si vous voulez : arriver à Paris.

Elle parlait anglais tant bien que mal, puis en français elle appela un porteur pour les bagages ; elle fit l'employé d'octroi, et puis le cocher de fiacre, elle donna une adresse d'hôtel, elle discuta le prix d'une chambre. Il lui parut que ses élèves, peu blasées vraiment, s'amusaient comme de petites folles. « C'est aussi bête que le cours Sylvain », pensait-elle un peu humiliée.

Pour finir, miss Lona chanta sa chansonnette dont le refrain Miguenonette fut repris en chœur. Personne, à onze heures, ne faisait mine de s'en aller.

– Nous sommes toutes de la maison, on est bien ici. Vous n'allez pas nous chasser ? implorèrent les cinq demoiselles.

– Mais si ! Pour moi, il est assez tard, fit Thérèse impitoyable.

Elle se demanda si elle devait tendre une sébile à la ronde pour collecter ses dix shillings. Miss Lona lui en épargna la peine en lui tendant, d'un

geste officiel, un large cachet de cire rouge sur une carte où il était écrit : « Pour dix shillings. »

– Ce sera bien ainsi, n'est-ce pas ? Nous payerons quand il y en aura dix.

– J'aimerais mieux... essaya de dire Thérèse.

Mais la volière s'était déjà vidée avec des cris, dans l'antichambre et dans l'escalier.

Pendant la quinzaine qui suivit, Thérèse donna encore huit fois ce cours follichon, s'enroua à conduire patiemment son escouade aux Invalides, au Bon Marché, à Versailles, dans des endroits où elle n'était jamais allée elle-même. Elle repêcha dans sa caisse de livres un vieux Guide de Paris qui lui rendit le service d'étayer ses inventions par quelques notions exactes qu'elle distribuait avec un méritoire aplomb.

Elle possédait neuf cachets dans le tiroir de son lavabo. La bande était venue presque tous les soirs. Et alors, juste au neuvième cachet, ni vu ni connu, plus personne ne se montra. Thérèse sonna en face chez miss Lona qui ne passa que le bout de son nez à la fente de sa porte.

– L'Écureuil a rouvert, nous ne sommes plus libres qu'après minuit. Trop tard pour vous, n'est-ce pas ?

– Vous me devez, à vous cinq, quatre livres et dix shillings, fit Thérèse qui mit son pied dans la porte pour l'empêcher de se refermer.

– Parfaitement exact. Encore une leçon et ça fera dix. Nous réglerons comme convenu.

– Quand prendrez-vous cette dixième leçon ?

– Un de ces jours. N'ayez pas peur, nous sommes d'honnêtes personnes.

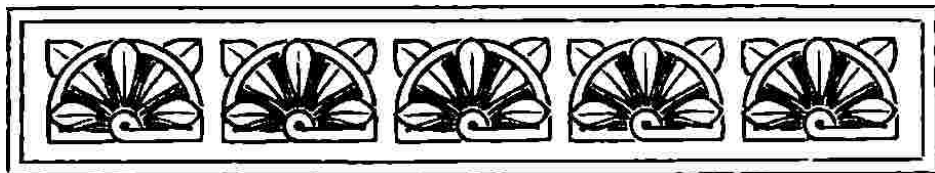
Pierre Coomb avait passé presque tous les jours, vers la fin de l'après-midi.

– Si tous mes élèves sont de ce calibre ! fit Thérèse en lui racontant son entretien avec miss Lona. Et vos amis à vous qui désiraient apprendre le français ?

– Pour le moment cela ne s'arrange pas, j'en suis très ennuyé, répondit-il d'un ton contrit qui ne parut pas, à Thérèse, sonner d'un très bon timbre.

CHAPITRE IV

Au pied du mur



– Mais à moi, poursuivit Pierre Coomb, n’était-il pas convenu que vous me donneriez des leçons ? Je les réclame, je les exige ! Au moins quatre par semaine. Je suis libre en général à six heures. Jolie heure pour parler français avant le dîner. Et nous ferions ensuite dînette ensemble. Joignons nos deux solitudes.

– Je voudrais bien vous donner des leçons, fit Thérèse non sans hésiter. Mais... vous allez me trouver sordide... avez-vous le moyen de les payer ? En tous cas, pour quatre leçons, je vous ferai des conditions spéciales...

– Honnête et plus qu’honnête enfant ! s’écria-t-il. Tenez, nous supposons que je reçois une pension de ma famille... Pourquoi ne pas supposer ce-

la ? C'est peut-être vrai d'ailleurs. Alors, le premier jour de chaque trimestre, je suis riche à dégorger de l'or. Et j'ai inauguré au journal une série d'historiettes qui se passent chez les petits boutiquiers du Soho. C'est payé assez bien. Donc je peux m'accorder le luxe de prendre des leçons de français.

– Par charité ! murmura Thérèse.

– Charité bien ordonnée commence par soi-même, cita-t-il en français. C'est à moi uniquement et à mon avantage que je pense en vous demandant ces leçons. J'ai à interviewer prochainement, pour mon journal, de vieux réfugiés de la Commune qui ne savent pas un mot d'anglais.

– Vous m'en direz tant ! fit Thérèse.

– Si nous commençons tout de suite ? Comme le dit notre proverbe : « Aucun temps ne vaut le présent ».

Il prit sa leçon avec beaucoup d'entrain et assez de réussite.

– Vous avez bonne oreille pour l'accent ; c'est autre chose que Miss Lona, fit Thérèse qui recommençait à voir les choses moins en noir. Vous n'aurez pas longtemps besoin de mes leçons.

Quand son élève fut parti, elle découvrit qu'il avait laissé discrètement sur le coin de la cheminée une petite enveloppe portant pour suscriptions : « À valoir. Quatre leçons... »

– Des cachets ? se demanda-t-elle un peu inquiète.

L'enveloppe contenait un billet mince et craquant, le beau papier de la Banque d'Angleterre, une livre, vingt-cinq francs.

– Mon loyer d'une semaine ! pensa-t-elle instantanément. Je ne toucherai à ma réserve que pour mes repas et ce que je vais être frugale !

Le lendemain, Pierre Coomb revint, non pour prendre une leçon, mais pour proposer une promenade.

– Nous irions en omnibus d'abord, puis à pied du côté de Hampstead, c'est presque la vraie campagne.

Thérèse accepta, à la condition de payer sa quote-part.

– Mais cela ne se fait pas ! protesta-t-il. Une jeune fille invitée ne paye pas !

– Vous avez promis que nous serions des camarades. Je ne suis pas une jeune fille invitée.

Il haussa les épaules.

– Mauvaise tête ! murmura-t-il. Ah ! qu'on a de mal à en venir à bout !...

Thérèse ne goûta pas beaucoup cette remarque ; elle redressa sa mauvaise tête, et dit :

– De votre côté, je vous trouve querelleur... Je n'aime pas les querelles...

– Querelles d'amoureux ! rétorqua-t-il immédiatement. Non, ne vous fâchez pas, le mot amoureux est au singulier ! Vous n'allez pas, j'espère, faire semblant d'ignorer que je suis amoureux fou de vous ?

Non, elle ne pouvait ignorer que ces yeux singuliers la dévoraient, l'enveloppaient d'une flamme dont elle sentait l'ardeur sur son visage, sur son cou où montait une rougeur ardente...

Troublée, mais curieuse, et bien sûre de sa sagesse, elle se laissa persuader d'aller à Hampstead ; et pendant toute la petite excursion, Pierre Coomb fut parfait. Attentif, fraternel, causeur amusant, toujours assez paradoxal et ne disant jamais la chose à laquelle on s'attendait, il enchantait la naïve Thérèse qui en oublia presque l'incident du balcon. Après tout, un jeune homme peut bien perdre la tête pendant cinq minutes, et puis revenir définitivement à la raison. Dans les romans de

Ouida, il y avait des situations analogues qui se dénouaient très bien...

Thérèse paya son omnibus et son dîner dans une petit auberge rustique où on leur servit de grandes tranches de bœuf froid avec des pickles, cornichons et oignons terriblement poivrés, puis un pâté froid de porc, de pâte grasse et lourde, de la bière très fraîche, une grosse tarte aux pommes. Que tout cela était froid et pesant ! Thérèse aurait bien préféré une tasse de thé chaud avec un sandwich qui lui aurait coûté six pence.

Mais Pierre Coomb avait bon appétit et déclarait que dans le monde entier, ce n'est qu'en Angleterre qu'on trouve une tranche de bœuf froid mangeable et un pâté de porc accommodé avec les épices qu'il faut.

— Je vous conduirai une fois à Hindhead, c'est encore beaucoup mieux qu'ici, une vue, un air ! Et des tas de petits cottages où les pauvres diables... comme vous et moi... viennent passer leur lune de miel...

Le soir, Thérèse se découvrit plus pauvre de cinq shillings et se dit : « Folie à ne pas refaire, sinon je me trouverai bientôt au pied du mur ».

Cette fois, elle y était bel et bien, au pied du mur ; car il y avait cinq semaines qu'elle payait son

loyer du logis rose et qu'elle vivait de thé et de biscuits secs, avec un œuf de temps à autre.

Chaque fois qu'elle était sortie avec Pierre Coomb, elle s'était obstinée à payer son écot, en évitant toutefois que ce fût celui d'un dîner copieux comme à Hampstead. Pierre Coomb prenait un air rageur quand Thérèse lui glissait sa pièce et il ne manquait pas de répéter : « Mauvaise tête ! » Mais sauf ce petit moment désagréable, toute la promenade l'avait délicieusement ravie.

Que c'était bon, pour une créature jeune et seulette, de se sentir protégée, entourée, guidée, et comprise surtout, et même grondée comme par un grand frère.

Pierre Coomb se révélait plus cultivé qu'elle n'aurait cru, formé par les voyages, assez pessimiste d'ailleurs, et Thérèse l'aurait jugé en même temps « j'm'enfichiste », si le mot avait déjà existé. Il disait : « Bah ! bah ! cueillons le jour ! Ne sommes-nous pas bien ? Oublions les méchants, c'est-à-dire tout le monde sauf nous... »

Il emmena Thérèse au Palais de Cristal, le soir d'un merveilleux feu d'artifice dont elle resta éberluée, privée de parole et presque sanglotante devant l'inimaginable féerie.

Pierre Coomb, n'importe où, dans l'omnibus, dans un chemin, dans un restaurant, ne laissait pas sa camarade s'ennuyer un instant. Il lui racontait, avant de les porter au journal, ses petites histoires de boutiquiers ou de communards du Soho. Il lui enseignait même un peu d'argot populaire.

— Quand vous déjeunez dans un A. B. C., essayez de demander un « seuil de porte », ce qui veut dire une tranche de pain épaisse, vous ferez un effet, je vous assure. Et chez le boucher, quand vous en serez réduite à cela, achetez « une livre de quatre nations », dans le Soho, naturellement ; un boucher d'Oxford-Street vous mettrait à la porte. Cette nourriture-là, ce sont des débris de bœuf, de mouton, de porc et de veau... Le bœuf, c'est l'Angleterre, le porc, la verte Erin, le mouton, l'Ecosse, et le veau... ma foi, je ne sais pas... c'est sans doute le pays de Galles...

Quand, en faisant son petit ménage du matin, Thérèse se remémorait leurs dialogues, elle riait, et dans la même seconde pensait : « Ça ne peut pas durer... Ça va finir. Il faut que je prenne un parti avant de n'avoir plus le sou... »

Les leçons espérées avaient été un mirage et les cinq demoiselles en étaient restées au neuvième cachet. Miss Lona avait déménagé à la cloche de

bois. Thérèse n'osait même plus parler à Pierre Coomb de ses amis journalistes, car à la moindre allusion qu'elle faisait à ce mécompte dont il était responsable, l'aimable et charmant camarade prenait un air désespéré.

– Je vous les amènerais pieds et poings liés si je le pouvais. Mais les trois meilleurs, les sérieux sur qui je comptais, sont partis en vacances. Ah ! ce que je partirais en vacances moi aussi, sans le devoir que j'ai de vous sortir de cette impasse... Pourquoi vous y êtes-vous fourrée ?

– J'aime bien ça ! s'exclamait Thérèse.

– Certes, j'ai cru vous conseiller très bien. Mais vous n'étiez pas obligée de m'écouter, vous qui êtes si raisonnable. Pour l'amour du ciel, ne pleurez pas ! Tout plutôt que ça... Ah ! ce que je donnerais pour essuyer ces petites larmes avec mon joli petit mouchoir qui est en soie !

– Je les essuierai bien moi-même ! faisait Thérèse avec indignation. D'ailleurs je ne pleure pas ! Mettons-nous à notre leçon.

Il la prenait, cette leçon, avec une régularité sans accroc, quatre fois par semaine, et la petite enveloppe avait déjà payé cinq fois le loyer. C'est très bien d'être logée dans des meubles de fantaisie, mais il faut manger. Il faut ressemeler une

paire de bottines, mettre à chaque instant un penny dans le distributeur à gaz.

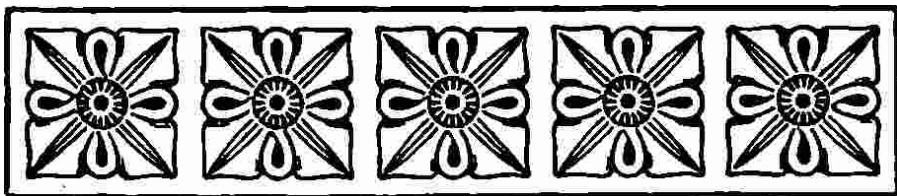
Quelques jours après la date de son anniversaire, Thérèse avait reçu plusieurs lettres de chez elle et de ses amies, missives qui avaient traîné d'abord dans les mains de Trondish de la Maison des Miroirs, puis chez M^{me} Steven, et l'obligeante Gallimard, seule à connaître l'adresse actuelle de Thérèse, les y avait fait suivre. Une dépense de timbres-poste pour les réponses allait être nécessaire.

Thérèse n'avait jamais vécu rien qui ressemblât autant à la misère. Elle venait d'aligner au bord de sa petite table dorée et boiteuse des piles vite comptées de pence, de shillings, et quelques demi-couronnes. L'addition faite, ses idées se brouillèrent au lieu de s'éclaircir ; une crispation étrange lui serra la gorge, son esprit comme figé s'immobilisait, quand au contraire la roue des ressources mentales aurait dû tourner rapidement.

Tout ce que Thérèse trouvait à se dire, c'était, vaguement : « Ah ! si j'étais Gallimard ! » Oui, en définitive, il n'y avait plus que Gallimard, se mettre à coiffer et à masser avec elle...

CHAPITRE V

Le saut dans le noir



À un petit billet éperdu, Gallimard répondit immédiatement que son apprentie avait appris le métier en cinq semaines, et qu'à elles deux elles suffisaient à la clientèle... « Plus tard peut-être, quand j'aurai mon Institut de Beauté !... M. Black mord tout doucement à mon hameçon... En attendant, chère Lemaire, soignez bien vos cheveux, et si vous voulez d'un champoing à l'œil, je vous attends... »

Cela, c'était le dernier coup... De quel côté se tourner maintenant ? Ah ! folle ! folle qu'elle avait été d'écouter la flûte de l'enchanteur ! Faudrait-il se résoudre à retourner chez miss Keddie, chez M^{rs} Craik ou chez ces gens pieux et solennels de Queen's Gate ! La croirait-on seulement ?

Thérèse commençait à comprendre qu'une adresse dans le Strand n'est pas ce qu'on appelle « une bonne adresse ». La concierge avait charitablement renseigné sa jeune et ignorante locataire sur les inconvénients qu'il y avait, « pour une demoiselle sérieuse », à s'asseoir seule, le soir, sur son balcon qu'éclairaient les maisons d'en face. Thérèse jetait maintenant des regards d'abomination sur ce balconnet dont elle avait été ravie le premier jour.

Ah ! mon Dieu, quand on s'est fourvoyée à ce point, comment retrouver la bonne route ? Mettre une annonce, c'était donner forcément une adresse suspecte qui écarterait tout de suite d'honnêtes offres. Déménager, oui, mais où aller ?

Il ne restait que Pierre Coomb pour un conseil. Elle l'avait vu plein de regret, de sollicitude pour elle, même de bonté délicate. Il lui avait promis, sur un banc de Regent's Park, qu'elle aurait de jolis moments ; ne les lui avait-il pas donnés ? Et n'avait-il pas dit : « Je suis amoureux de vous... » Même en anglais, ce n'est pas si bien que : « Je vous aime... » Il n'avait peut-être pas osé le dire. Thérèse était restée épineuse, froide et sur la défensive contre toute approche sentimentale...

Elle-même, que pensait-elle, tout au fond, de Pierre Coomb ? Elle l'aimait bien, oui ; sa compagnie lui plaisait, sa conversation la charmait souvent. Il ne lui inspirait pas une pleine confiance, et pourtant la seule idée de le perdre lui faisait un peu mal. S'éloigner de lui ? N'avoir plus personne ? Elle regardait autour d'elle, dans ce désert de Londres, elle n'y voyait que son Faune déconcertant et fidèle...

« Est-ce que par hasard, se demanda-t-elle subitement, aimer serait cela, cette peur de perdre un être unique en qui tout se résume ? Je devrais le savoir, moi qui ai eu mes vingt et un ans il y a quinze jours... Mais alors, si j'aime Pierre Coomb et qu'il m'aime... il me semble que... cela rend ma situation encore plus difficile... »

Thérèse rouvrait la lettre de Gallimard quand Pierre Coomb arriva pour prendre sa leçon.

— Qu'y a-t-il ? vous avez une mine renversée ? Encore des larmes ! toujours des larmes ! fit-il en fronçant le sourcil.

Quelques mots le mirent au courant : la dernière planche de salut était hors de portée. Alors Thérèse lui vit tout à coup un air réfléchi, sérieux, anxieux, qu'elle ne lui connaissait pas encore. Il ho-

chait la tête, il regardait le tapis, se prenait le menton. Il dit enfin avec hésitation et lenteur :

– Ma pauvre Thérèse...

Puis il se leva et s'approcha d'elle.

– Je suis un grand sot. Il y a des semaines que j'aurais dû vous dire : Voulez-vous m'épouser ? Pourquoi pas, dites ?

Stupéfaite, Thérèse le regardait avec de grands yeux fixes et cherchait des mots qui ne venaient pas.

– Asseyons-nous là bien gentiment, fit-il, la prenant par la main pour la conduire en cérémonie au petit sofa, et tirant ensuite un fauteuil en face d'elle. Ne dites rien pour le moment, ni oui ni non, c'est moi qui ai la parole. Pourquoi ne nous marierions-nous pas ? C'est la seule solution possible, il me semble. Je ne pense qu'à vous tout le jour et la moitié de la nuit. Vous m'avez ensorcelé, méchante ! Je ne fais rien qui vaille. Avec vous, pour vous, je travaillerais comme plusieurs nègres... Non, non, ne parlez pas encore ! Vous allez demander comment nous vivrions ?... Mais très agréablement, dans mon lodging de deux pièces qui sont beaucoup plus grandes et confortables que celles-ci... Ah ! Thérèse, comme je vous gâterais ! comme nous serions un heureux mé-

nage ! Vous n'auriez plus de soucis, et moi... non je ne peux pas dire...

Il cessa de parler ; une émotion passa sur son visage qui changea étrangement, qui parut plus jeune, avec des yeux d'enfant émerveillé...

Pierre Coomb se leva, resta un instant près de la fenêtre, puis revint à Thérèse et se pencha sur elle.

– Est-ce oui ? murmura-t-il...

– Je devrais réfléchir, fit-elle aussi à voix basse.

– À quoi bon réfléchir ? Vous savez parfaitement, en cette minute, si ce sera oui ou non. Réfléchir ne servira qu'à vous embrouiller et à me tenir sur des charbons. Ah ! vous savez, je n'ai pas beaucoup de patience !

– Je le sais ! dit Thérèse, se souvenant de l'incident singulier où il l'avait secouée par les deux bras... Mais c'est à peine si nous nous connaissons...

Il poussa une exclamation étouffée, une sorte de ouf ! d'exaspération ; il fit deux pas vers la porte.

Thérèse crut qu'il allait sortir et disparaître de sa vie pour toujours... Le seul ami, le seul appui, le seul conseil l'abandonnait ! Elle s'affola, elle cria d'un ton de détresse :

– Ne partez pas !

Il revint, s'arrêta au milieu du salon.

– Si vous me refusez, il faut bien que je m'en aille, je suppose ? fit-il assez rudement.

– Oh ! ne me parlez pas ainsi, ne me brusquez pas ! protesta Thérèse. Vous devriez comprendre que je suis bouleversée... J'ai besoin de me ressaisir. Vous ne m'avez pas donné cinq minutes... Il faudra que j'écrive chez moi...

– Tant que vous voudrez ; je vais toujours acheter la licence. Vous avez été domiciliée ici le temps nécessaire. Je crois bien que nous pouvons être mariés dans huit jours... même plus vite. Je m'informerai d'un registrar.

– Un registrar, est-ce l'état-civil ? demanda-t-elle.

– À peu près.

Thérèse se souvenait tout à coup d'une conversation entre M^{lle} Gallimard et M. Black, sur les avantages et inconvénients du mariage par licence. M^{lle} Gallimard, si avisée, avait admis les avantages. Une de ses amies s'était mariée ainsi...

Tout à coup Thérèse s'aperçut qu'elle s'informait des voies et moyens avant d'avoir dit oui...

– Je n'ai pas dit oui... fit-elle avec une dernière hésitation...

Alors il lui sembla qu'un cyclone s'abattait sur elle et l'emportait en tournoyant dans l'étroit espace. Pierre Coomb l'avait prise dans ses bras avec un cri de triomphe presque sauvage ; il la serrait contre lui, il tournait en dansant et il donnait des coups de pied aux petites chaises qui gênaient ses évolutions... En même temps, il chantait son nom : « Thérèse ! ma Thérèse ! » sur un rythme de valse toujours plus rapide qui l'essouffla pour finir. Il tomba sur un fauteuil avec la jeune fille qui se dégagea vivement bien que la tête lui tournât.

– Vous êtes absolument fou ! protesta-t-elle dès qu'elle eut retrouvé son souffle.

– Absolument ! répondit-il avec sérénité.

– Je n'ai pas dit oui... fit-elle.

– Vous n'avez pas dit oui ? s'écria Pierre Coomb.

– Non, je n'ai pas dit oui, j'ai dit : « Je ne dis pas oui... »

– Mais moi j'ai entendu oui... Avez-vous dit non ?

– Non, je n'ai pas dit non...

Ce dialogue parut si sot et si incohérent à Thérèse quelle se mit à rire bien malgré elle, et elle agita les mains comme pour écarter des fils d'araignée qui se tissaient autour de sa personne.

– Ah ! bien, fit Pierre Coomb rasséréné ; ne pas dire non, c'est dire oui... Uniquement pour prolonger l'agonie... Est-ce oui, enfin, Thérèse ? Puis-je acheter la licence ?

– Mais non ! ! c'est très cher, je le sais, objecta-t-elle pour gagner un peu de temps et filer par la tangente... C'est trop cher pour vous.

– D'abord, fit-il avec un grand rire heureux qui donna des remords à Thérèse, écoutez bien, jeune personne aux instincts prosaïques et avaricieux. Je ne vais pas acheter la licence de l'archevêque, celle qui coûte le plus cher. Il y en a dans les prix doux... Ensuite, je viens de toucher ma pension, je suis cousu d'or. J'ai plus qu'assez pour la licence, l'anneau, la lune de miel, etc. Dès cette minute, ma belle Thérèse à moi, balayez de votre esprit toutes ces sordides idées d'argent. Je suis là pour tout, comme j'ai déjà eu le privilège de vous le dire... Et défaites-moi vite cet air froncé qui vous va très mal... Je vais vous laisser... Voyez si je suis discret, je ne vous demande même pas un baiser jusqu'à ce que vous soyez un peu apprivoisée...

Quand Thérèse fut seule, il lui sembla qu'elle sortait d'une hallucination. Pourquoi n'avait-elle pu dire non, carrément ? Est-ce que jamais une

demande en mariage avait été faite et reçue d'une façon aussi baroque ?

Comme toutes les jeunes filles, Thérèse s'était joué à elle-même, plus d'une fois, dans son imagination, la délicieuse saynète de la demande en mariage ; l'attente avec ses palpitations, puis la voix persuasive, le mutuel aveu... Aujourd'hui, tout avait été brusquerie d'une part, recul et stupidité d'autre part. « Oui, je n'ai pas dit non... non, je n'ai pas dit oui... » Elle rougissait maintenant de n'avoir trouvé que des phrases idiotes, elle, Thérèse Lemaire, qui se croyait pétrie de lucide et froide sagesse.

Elle se sentait encore emportée par la trombe dansante qui renversait les chaises, elle revoyait le visage illuminé de Pierre Coomb, elle entendait le grand rire du Faune qui emporte sa nymphe à travers les halliers. « Il était transporté de joie, pensait-elle. Je n'aurais jamais cru qu'un Anglais... Mais on assure, du moins Gallimard le disait, qu'un Anglais peut être aussi fou qu'un autre homme en certaines occasions... »

Thérèse s'arrêta devant le grand miroir qui surmontait la cheminée, et elle se considéra un bon moment. « Ai-je l'air très contente ? Radieuse ? Je devrais être radieuse... Une toute fraîche fiancée...

Fiancés, nous ne le serons pas longtemps, c'est dommage... J'aime Pierre Coomb ! mais oui, mais oui, je l'aime... Pas encore passionnément ; cela viendra. Je ne suis pas assez sentimentale... Le vrai, c'est que je me réfugie en lui, comme en un ami protecteur, parce que je ne vois pas d'autre issue... »

L'effort de sincérité déchirait le voile... Ah !... cela c'était affreux ! Se marier par calcul, pour l'utilité, comme Gallimard ! Non, non, pas uniquement ainsi ; mais par penchant, par sympathie, par gratitude, par amitié. D'ailleurs, très probablement, la synthèse de tous ces sentiments, c'était de l'amour, que sait-on ? Que pouvait-elle en savoir ?

Elle avait entendu dire que dans tout mariage l'un des époux est plus épris que l'autre. Leur mariage suivrait donc la règle inévitable et universelle.

CHAPITRE VI

L'Anneau



Thérèse était assise devant son buvard, elle ouvrait le cahier où souvent, dans la solitude de la Maison des Miroirs et du logis rose, elle avait noté des impressions pour y voir plus clair... Elle essayait de retrouver tout le dialogue confus de la demande en mariage, depuis les mots surprenants ; « Je suis un grand sot, voulez-vous m'épouser ? » Qu'avait-elle répondu à cela ? Mais rien du tout. Il avait continué à parler, elle retrouvait chaque phrase comme frappée sur une tablette de cire : « Je ne fais rien qui vaille... Pour vous, je travaillerais... » Et puis tout à coup son émotion, son visage transfiguré...

Mais elle, quelles pauvretés n'avait-elle pas trouvées à répondre ?... Des objections vagues : se connaître mieux. Et puis un cri : « Ne partez

pas ! » Tout était dans ce cri. Oui, Thérèse se rassurait, se raffermissait à cause de ce cri. C'est ainsi qu'on crie quand l'homme qui s'en va emporte votre cœur, votre amour.

Ayant bien établi ce fait, Thérèse transcrivit la suite de l'étrange scène, ses oui et ses non à elle, si ridicules qu'elle en riait en les répétant du bout de sa plume ; la danse au milieu des chaises, le bras qui la serrait contre une poitrine d'homme qu'avec émoi elle entendait battre.

Elle se força à tout écrire, pour avoir un champ de réflexions et d'analyse bien déblayé. Et puis elle tomba dans une rêverie délicieuse et dorée où la raison et l'analyse s'évanouirent parmi des brumes d'arc-en-ciel. À l'heure même où le poing brutal du sordide souci allait l'écraser contre un mur, ce mur se fendait magiquement, une porte rayonnante, s'ouvrait sur des perspectives extraordinaires.

Rien dans ses petits romans imaginés n'aurait su prévoir le mariage par licence, sans voile et sans couronne, sans poésie, sans entourage de famille... Et tout de même mariage d'amour, elle s'efforçait d'en être sûre. Elle arrêta son esprit sur les mots que Pierre avait prononcés, l'anneau, la lune de miel ; ces mots-là avaient leur auréole.

Ensuite être la petite abeille d'une ruche modeste. Il avait parlé de deux chambres grandes et belles, très probablement en désordre ; elle y apporterait ses soins de jeune ménagère, du goût, des fleurs...

Le mot d'anneau avait touché dans son cerveau un certain ressort et ouvert une petite case de la mémoire. Thérèse crut se rappeler que le don de l'anneau est réciproque ; elle n'en était pas tout à fait sûre, aucune de ses amies n'étant encore mariée. Mais Pierre Coomb avait dit l'anneau et non les anneaux ; donc il incombait à Thérèse d'acheter l'autre... Mais oui, dans les romans honnêtes, on trouve la phrase stéréotypée : ils échangèrent les anneaux.

Toute saisie, Thérèse crut se voir au moment solennel dépourvue d'un anneau à offrir à l'époux en échange du sien... Qu'est-ce que peut bien coûter un anneau d'or ? vingt ou vingt-cinq francs sans doute, et on grave les initiales à l'intérieur.

Elle se leva, résolue tout à coup à vivre vraiment la vie de bohème et à chercher un mont-de-piété. Ce fut comme un instant de délire, d'ardeur un peu folle ; elle aurait jeté tous ses beaux principes par la fenêtre. Quand on se marie par licence, on est déjà sortie des strictes bornes du préjugé ; on peut bien narguer les autres préjugés. Thérèse qui

ne possédait pas de bijoux avait un joli col de martre-zibeline, au poil fauve très long et très doux. Elle le mettrait en gage pour ce qu'on lui en donnerait, et plus tard elle trouverait bien moyen de le dégager.

Cette extrémité lui fut épargnée par une lettre très inattendue de miss Lona, grosse enveloppe chargée où Thérèse trouva quatre livres en beaux billets craquants qu'elle baisa avec ferveur, stupéfaite de cette aubaine providentielle. Miss Lona écrivait : « Vous nous ferez grâce des dix shillings, nous l'espérons. Je n'ai jamais pu rattraper Maude, alors à nous quatre nous avons mis chacune une livre. Je vous avais dit déjà que nous sommes d'honnêtes personnes, vous n'avez pas dû être inquiète. »

Quatre livres, cent francs ! c'était l'anneau, c'était un joli manteau pour le voyage de noces, et une petite réserve de future ménagère... C'était le luxe et la sécurité. Jamais cent francs n'ont représenté un si gros morceau de bonheur...

– Figurez-vous qu'elles ont payé ! s'écria-t-elle quand Pierre Coomb parut, le lendemain à son heure ordinaire.

– C'est moi qui vous porte chance, fit-il du plus grand sérieux. Vous verrez que la bonne veine continuera. J'ai acheté la licence.

– Laissez-moi la voir ! fit Thérèse.

– Je ne l'ai pas sur moi. Je l'ai serrée dans mon portefeuille. À présent, Thérèse, quand pouvez-vous être prête ? Demain ? J'ai averti mon journal que je prendrai un mois de congé. Un mois seulement, ma pauvre mignonne. Nous sommes des purotins...

– Il faut que j'emballer. Et, dans l'intervalle, où est-ce que je remettrai ma malle et ma caisse de livres ? demanda-t-elle soucieuse. Faudra-t-il les expédier à votre lodging ?

– Non, parce que je vais déménager aussi. Mes deux chambres ne me paraissent pas dignes de vous. Quand nous rentrerons de notre petit voyage, nous pourrions loger à l'hôtel pendant que nous chercherons un appartement. Nous laisserons vos bagages et les miens en consignation à la gare Victoria. C'est un peu cher, mais très commode.

Thérèse prit son courage à deux mains.

– Je sais que vous détestez les questions... commença-t-elle.

– En effet, je les déteste, fit-il en fronçant le sourcil.

– Vous ne m'encouragez guère. Mais tout de même il y a des choses que je voudrais savoir... Avez-vous informé votre famille ?

– Pas plus que vous la vôtre, je suppose.

– C'est vrai que je n'ai pas encore écrit, avoua-t-elle. Je ne me reconnais pas. Par moments, je me demande si je ne suis pas hypnotisée. Vous me faites faire tout ce que vous voulez...

Il la regardait avec une intensité brûlante. Elle se détourna, mal à l'aise.

– Ah ! soupira-t-il, ai-je trop entrepris ? Beau glaçon ! est-ce que j'arriverai à vous réchauffer, beau glaçon ?

– Je ne suis pas un glaçon, protesta-t-elle. Mais tout ça va trop vite. Je n'ai pas le temps de m'adapter à une chose qu'il en arrive une autre. Nous marier demain ! mais c'est impossible !

– Pourquoi impossible ? demanda-t-il de ce ton incisif qui pénétrait comme une fine lame dans les résistances de Thérèse. Matériellement, c'est possible. Il ne vous faut pas plus de deux ou trois heures pour emballer. Votre caisse de livres n'a

même pas été ouverte... Alors, quelle autre objection avez-vous ?

– Ma caisse de livres a été ouverte, j’y ai pris un guide de Paris... fit-elle pour allonger, pendant qu’elle cherchait un autre argument.

Pierre Coomb était l’homme de tous les mouvements tournants.

– Ô mon pauvre petit oiseau effarouché ! s’écriait-il... Combien de temps vous faut-il ? Un an, deux ans ? Voulez-vous que je repasse dans deux ans ? Ça vous donnera le temps de prévenir votre famille !

Thérèse haussa les épaules.

– C’est trop de temps ? reprit-il. Alors pourquoi pas demain ? disons après-demain par concession. Mais votre lettre n’arrivera tout de même pas chez vous avant le fait accompli. En somme, pour vous et pour moi, c’est pareil. Supposons que la famille dise non, nous passerions outre...

– Je n’en suis pas sûre... fit Thérèse à demi-voix.

– Mais si ! qu’est-ce que votre famille sait de moi ?

– Et moi de vous, compléta Thérèse qui ajouta par sentiment de justice : Nous savons bien peu de chose l’un de l’autre.

– N'en savons-nous pas assez ? et n'avons-nous pas devant nous les belles heures d'intimité, les douces heures de vie à deux pour apprendre à nous connaître ?...

Une émotion évidemment sincère adoucit le timbre de sa voix, troubla ses yeux d'une buée...

Pour gagner Thérèse, il suffisait d'un peu de tendresse.

– J'ai tellement besoin de vous... murmura-t-il.

Thérèse dès cette minute fut comme emportée par un torrent. Elle courut ici et là, fit des emplettes avec une certaine lucidité, mais sous l'impression de vivre en rêve. L'anneau fut gravé de quatre initiales et d'une date, celle du lendemain. Après tout, pourquoi pas ? Autant demain qu'après-demain ?

Une partie de la nuit se passa à l'emballage soigneux des plus jolies affaires dans une valise, et le reste fut fourré tant bien que mal dans la grosse malle... Pierre Coomb se chargeait de tout régler avec le gérant, la concierge, le camion de la gare Victoria.

Dans la nuit, le temps s'était gâté, et le matin Thérèse vit avec chagrin le rideau d'une pluie fine qui flottait plutôt qu'elle ne tombait, un brouillard blanc tiré devant les maisons d'en face qui semblaient de grands fantômes drapés d'un suaire de mousseline...

– Excellent présage, déclara Pierre Coomb.

Il ne faisait qu'aller et venir, rapide, compétent, veillant à tout. Il avait trouvé deux secondes pour admirer le joli manteau léger que Thérèse avait choisi et la petite capote d'un brun-doré, sérieuse juste à point pour une jeune mariée. Pierre Coomb s'était même arrêté un instant dans ses évolutions pour recommander :

– Vous porterez – c'est un ordre ! – la robe noisette du premier dimanche.

Et Thérèse s'était délicieusement attendrie à ce souvenir.

La clef avait tourné sur le logis rose, un hansom était à la porte.

– Les choses vont se précipiter, déclara Pierre qui entoura de son bras la taille de Thérèse pour lui faire descendre en courant l'escalier peu commode.

Au galop, le bon cheval qui n'avait point manqué d'avoine ! En hâte, le lunch dans un petit restaurant où le gaz était allumé à cause du brouillard insolite. Et puis, par des rues vaguement estompées, Pierre serrant Thérèse contre lui, d'un bras qui avait de continuels tressaillements, on s'arrêtait devant un petit perron, on enfilait un petit couloir, on pénétrait dans une pièce sombre où un monsieur à calotte noire prononça des paroles, étala un papier. Pierre Coomb répondit et signa. Thérèse répondit et signa. Deux hommes, dont l'un était le cocher du hansom, entrèrent et signèrent aussi. Des shillings changèrent de portemonnaie... Le mariage par licence était accompli.

– J'allais oublier l'anneau, chuchota Pierre à l'oreille de Thérèse. With this ring I wed thee. « Avec cet anneau, je t'épouse », comme dit la vieille liturgie. Votre doigt, Thérèse.

– Et le vôtre, Pierre. Recevez de moi cet anneau.

Il la regarda d'un air étonné.

– Le mari ne porte pas d'anneau en Angleterre, je crois, dit-il avec quelque hésitation. Mais puisque vous me l'offrez...

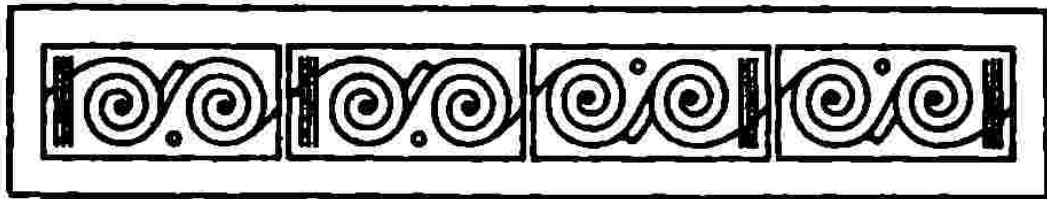
Thérèse en eut une seconde de contrariété et même un petit froissement de cœur. Cependant elle était remontée dans le hansom, toujours em-

portée par la même vague. Et Pierre cette fois la serrait dans ses deux bras, et s'écriait d'une voix haletante, tout près de sa joue et de sa bouche :

– Enfin à moi ! Thérèse, ma femme !

CHAPITRE VII

Lune de miel



Dans le coupé de première classe où Pierre Coomb s'assit avec Thérèse, un monsieur d'aspect grave monta après eux, s'installa comme pour un long trajet.

– Je le tuerais ! souffla Pierre, en français, penché vers sa jeune épouse.

Elle rit, enchantée par devers elle de la présence de l'intrus, car son cœur battait d'appréhension devant la phase inconnue du premier tête-à-tête conjugal. Elle tira de son petit sac une carte postale et un crayon qu'elle avait préparés.

– Il faut que j'envoie un mot à Gallimard, fit-elle. Je n'en ai pas eu le temps avant de partir.

– Vous gardez votre présence d'esprit, je remarque, murmura-t-il taquin.

– Mais j'espère bien ne jamais la perdre. Tenez, je vais vous dire ce que j'écris : « Chère Gallimard, s'il vous arrive des lettres pour moi, veuillez les retenir jusqu'à nouvel avis. Je viens de me marier et je n'ai pas encore d'adresse définitive. Je suis très heureuse, je vous en souhaite autant. Thérèse. »

Elle avait été sur le point de signer Thérèse Le-maire. Elle s'arrêta juste à temps.

– Je n'ai pas encore « réalisé », comme vous dites en anglais, que j'ai changé de nom... Au premier arrêt, vous me mettrez cette carte à la boîte, n'est-ce pas ?

– Votre dévoué serviteur, fit-il à voix basse ; votre esclave amoureux, ô Thérèse, unique Thérèse... Dites que nous allons être heureux dans le nid d'amour que j'ai choisi...

– Où est-il ce nid ? où allons-nous ? demanda-t-elle, très bas comme lui.

– Nous allons plus loin que je ne pensais d'abord. Hindhead et ces coins-là, c'est plein de gens, c'est plein de figures banales. Vous verrez un cottage en pierre grise, des solives de chêne, un jardinet, une bonne femme en coiffe blanche. Du

moins c'est dans le contrat... Le cottage est à nous pour un mois. Non, non, ne me questionnez pas sur le nom de la paroisse et du comté... Pas de topographie, Thérèse. Pas de géographie... Vivons notre conte de fées.

– Ah ! je ne demande pas mieux ! soupira-t-elle. Je me laisse emporter, je me laisse faire... Savez-vous, Pierre – ce premier mot d'intimité lui fut très doux à dire – que c'est délicieux de n'avoir même pas à m'occuper de l'heure qu'il est... Ma montre doit être dérangée. Je l'ai tirée comme nous entrions chez le registrar. Il était trois heures et demie !

– Qu'y a-t-il là d'anormal ? demanda-t-il assez brusquement.

– Gallimard m'a dit une fois – elle sait tant de choses – qu'aucun mariage ne peut être célébré en Angleterre après trois heures de l'après-midi.

– Donnez-moi votre montre, dit-il, je vous la réglerai d'après la mienne.

Thérèse détacha sa montre de la chaîne et lui passa la petite clef d'or.

Il fit tourner les aiguilles d'un air distrait, presque sans les regarder.

— Nous autres Anglais, dit-il, nous sommes, avec les Chinois, le plus conservateur des peuples. Nous gardons des ordonnances stupides comme celle-là ; elle date sans doute d'un vieux druide qui aimait à se coucher tôt. Mais je ne pense pas qu'on en tienne compte dans la pratique.

— Si nous étions arrivés après l'heure légale, le registrar l'aurait dit probablement, ajouta Thérèse.

Ils étaient tournés l'un contre l'autre vers la portière, et ils parlaient à demi-voix pour s'isoler autant que possible de leur compagnon de voyage. Leurs têtes, leurs mains se rapprochaient, s'effleuraient, leurs regards se croisaient dans le fluide magnétique qui vibrait en les joignant d'un attrait toujours plus irrésistible...

Une brusque secousse du train jeta Thérèse en avant, sur l'épaule de Pierre ; sa nuque tressaillit sous un baiser brûlant ; les deux mains du jeune époux repoussèrent Thérèse doucement, tendrement, dans le coin capitonné.

— Il me tarde ! il me tarde !... chuchota près de son visage la voix ardente qui l'émouvait... Ah ! quand verrai-je vos beaux cheveux dénoués !

Ils descendirent à la dernière gare, dont Thérèse lut le nom avec étonnement d'être si loin de Londres.

– Gloucester ? c'est une ville à cathédrale, n'est-ce pas ? quel dommage qu'il soit si tard !

– Nous dînerons au buffet et puis nous prendrons une voiture. Dans deux heures nous serons à destination. Tu ne verras rien du pays, mais demain nous nous promènerons.

Il avait dit cela en français, exprès pour essayer enfin ce tutoiement qui manque à l'anglais. Thérèse rougit vivement comme sous un baiser ; elle essaya de dire... « Me promener avec toi... » mais elle resta en route avant la syllabe difficile. Elle s'exhortait : « Il est si bon, si tendre, je devrais avoir plus d'élan. Est-ce ma timidité seulement, est-ce autre chose ? Une sottise gêne, une peur ?... Oui, une peur. Il est probable que toutes les jeunes filles passent par là... »

Elle ne vit rien du pays, en effet, car une torpeur de lassitude descendit sur elle ; elle dormit dans la voiture, blottie contre Pierre qui lui ôta doucement son chapeau pour lui baiser les cheveux. À moitié réveillée, elle traversa un petit jardin, entra dans une salle dallée de briques, monta un drôle d'escalier en colimaçon ; une porte s'ouvrit, se re-

ferma derrière eux. Pierre lui prenait les mains, les couvrait de baisers, puis il se pencha, la souleva dans ses bras. Alors seulement, en dehors des cérémonies, documents, signatures, alors seulement, jusqu'au fond de son être, Thérèse comprit qu'elle était mariée.

Tout était vrai de ce que Pierre avait promis. Le cottage était construit en granit d'une belle couleur grise que poudroyaient au soleil les fugitives étincelles du cristal ; et le jardinet était plein de fleurs, de hautes roses trémières rouges, jaunes, blanc d'ivoire ; de lys du Japon tardifs, pointillés de carmin sur leur velours blanc ; de pieds d'alouette bleus comme le ciel d'Italie ; de pavots, de lobélías en bordure. Et quelques sveltes rosiers portaient leur seconde couronne annuelle, plus parfumée encore que la première. Des arceaux de chèvrefeuille défleuri, de clématites aux graines échevelées, bordaient l'étroit chemin de briques qui menait à un porche croulant de vigne vierge et de capucines grimpantes.

— On ne trouverait nulle autre part au monde, à la porte d'une chaumière, un jardin pareil, disait Pierre. Il faut nous accorder ceci à nous autres Anglais : nous adorons les bébés, les chiens et les jar-

dins. C'est pourquoi nous réussissons surtout dans ces trois genres.

– En France aussi on aime les bébés, objectait Thérèse, non pour contredire, mais pour alimenter.

– Je te l'accorde, mais le Français ne comprend pas les jardins, et les chiens encore moins. Du reste, ma bonne enfant, tu ne connais pas la France. Tu ne connais rien du tout, c'est un de tes charmes. Tu as le fard des beaux fruits que nul n'a touchés, sauf le jardinier qui les cueille.

Ces propos-là jetaient dans un singulier malaise cette Thérèse encore gauche et mal apprivoisée. Elle se prêtait avec gêne aux ardeurs de son jeune mari ; elle n'avait même pas encore pu prononcer « mon mari » en parlant à la bonne femme qui faisait leur ménage. Elle disait : « Mister Coomb », ce qui était assez vulgaire et ridicule, elle le savait fort bien. Quand Pierre se moquait d'elle ou lui faisait des reproches, elle répondait :

– C'est votre faute, nous n'avons pas été fiancés. Alors être comme ça mariés de but en blanc, ça me déconcerte.

Il retrouva le sobriquet de Beau Glaçon qu'il lui avait déjà appliqué une fois à Londres. Dans ses rares moments de solitude, elle s'interrogeait.

« Suis-je vraiment plus farouche et plus froide que les autres jeunes femmes ? Je questionnerai Gallimard quand nous serons rentrés, elle sait tout... » Ce qui était délicieux, c'étaient les promenades à pied ou en voiture dans ce charmant pays où les collines vêtues de mélèzes semblaient flotter sous un voile de gaze légère, pâle comme le vert limpide d'un ruisseau. Les petits villages étaient exactement ceux d'un roman anglais, avec leurs toits de chaume, avec la vieille tour carrée de l'église romane, le vicarage en lierre ; avec le hautain manoir dans un parc immense que les voitures avaient permission de traverser.

Pour la première fois de sa vie, Thérèse vit, à l'orée d'une futaie haute et sombre, le fauve troupeau des daims, les biches, les faons qui gambadaient en liberté.

– Voilà comme je comprends un Jardin zoologique, fit-elle.

Pierre l'attrapa sur cette remarque innocente ; il la taquinait exprès et à propos de tout, et il appelait ce procédé énervant : battre le briquet.

– Le jour où tu te fâcheras, mais là, tout rouge, nous serons sauvés, faisait-il énigmatique.

– Sauvés de quoi ? demanda Thérèse.

– Du refroidissement final de notre globe dont les géologues nous menacent...

– Je pourrais très bien me fâcher, tout de suite même. J'ai bec et ongles.

– Montre-les !

Mais non, Thérèse sentait tout au fond d'elle qu'une vraie fâcherie, une querelle était presque impossible. Pierre la dominait trop. Par moments, elle se trouvait vis-à-vis de lui très petite fille. Une colère ? mais mon Dieu ! comment en sortirait-on après la flambée ? Comment effacer des mots qu'on aurait dits de part et d'autre ? Et puis en somme, que pouvait-elle reprocher à Pierre sinon d'être taquin ? Ces petites piquûres d'épingle, il fallait les endurer. Et si possible, devenir plus indépendante, maintenir son opinion, se poser enfin en égale.

En tête-à-tête avec Pierre, ce garçon bizarre, détaché, pessimiste, pétri d'ironie, Thérèse subissait sa supériorité, l'admirait en regimbant. Quel bon camarade il eût pu être s'il avait été moins amoureux !

Thérèse s'affirmait surtout comme maîtresse de maison ; elle commandait le dîner à la bonne femme qui faisait très bien le pâté aux rognons, les petits puddings à la moëlle. En jeune femme at-

tentive, elle consultait les goûts de son mari ; elle ornait les chambres de bouquets ; elle mettait le soir une jolie robe quelle avait décolletée à grands coups de ciseaux pour en faire une vraie robe de dîner. Elle servait le thé avec de minutieuses cérémonies, et elle garnissait une coupe de belles pêches et de grosses nectarines que le jardinier du château avait – disait-il – l'autorisation de vendre.

– Quand nous serons à Londres, chez nous, tu verras quelle bonne petite ménagère je sais être, mon vilain méchant Pierre jamais content.

– Si tu m'aimais un peu, Thérèse, je serais content, fit-il d'un ton morose.

– Mais je t'aime, mon ami, je t'aime ! cria-t-elle.

– « Mon ami ! », répéta-t-il en l'imitant... Son ami, Seigneur ! c'est ça, c'est bien ça ! de l'amitié, de la fidélité, une bonne petite ménagère... Et un beau glaçon... Oui, pleure, ma pauvre petite. Ah ! que tes larmes soient assez chaudes pour fondre le glaçon !

FIN DU VOLUME I

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en décembre 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : T. Combe, *Cinq épisodes d'une vie* (tome 1), s. l. [Les Brenets], Éditions T. Combe, 1928. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page est tirée de Wikimedia : *Lake in Regent's Park*, a été prise par George Tsiagalakis le 15.11.2010. Ce dernier protège son œuvre d'une licence Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble

d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://livres.gloubik.info/>,

<http://www.rousseauonline.ch/>,

[Mobile Read Roger 64](#),

<http://fr.wikisource.org>

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et

<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.